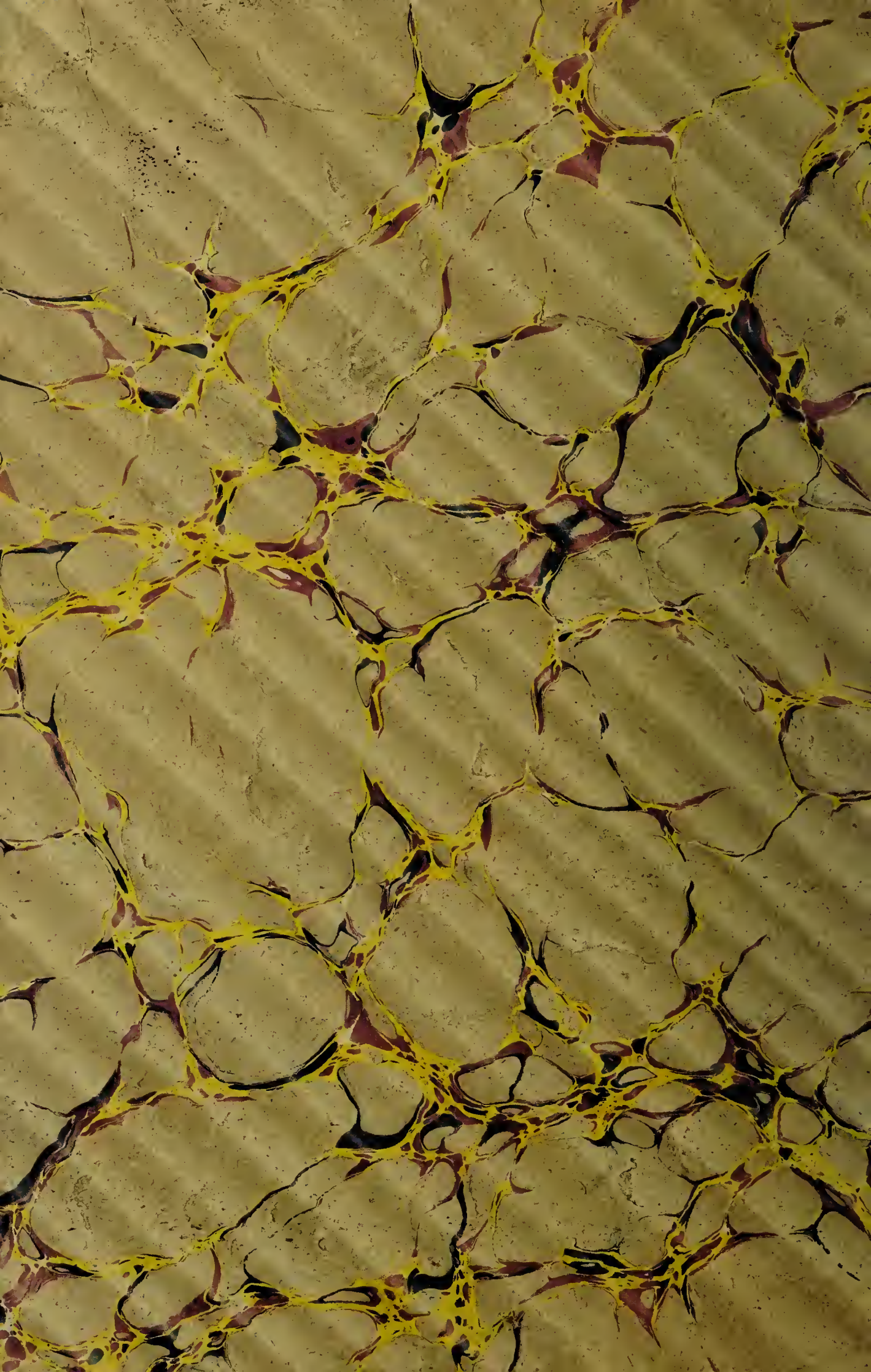
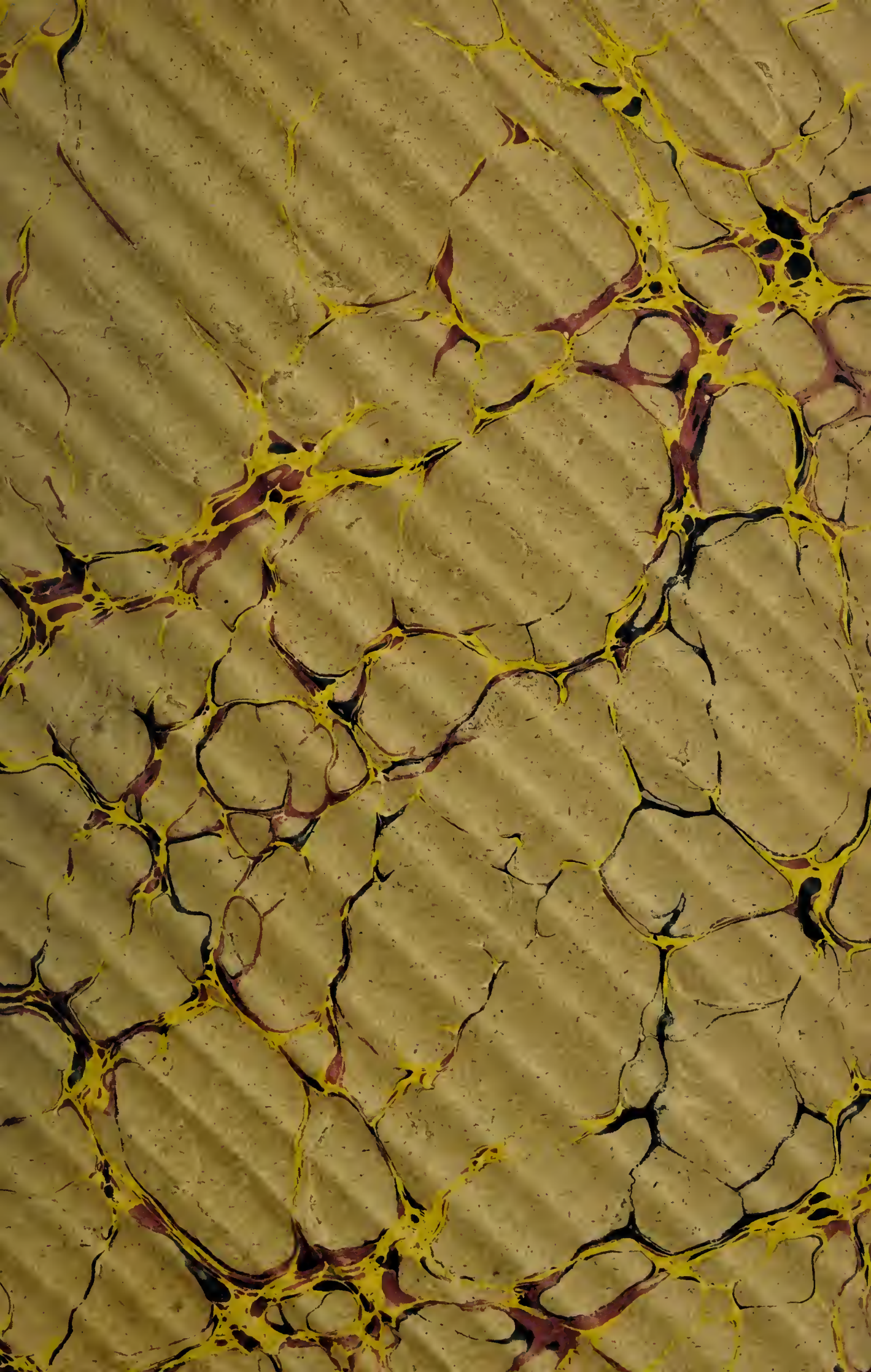






BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE

DE

L'ASSOCIATION BRETONNE.

RENNES. — IMPRIMERIE DE CH. CATEL ET C^{ie},
rue du Champ-Jacquet.

BULLETIN
ARCHÉOLOGIQUE

DE

L'ASSOCIATION BRETONNE.

(CLASSE D'ARCHÉOLOGIE.)

ANNÉE 1857.

SIXIÈME VOLUME.

RENNES,

LIBRAIRIE DE VERDIER.

PARIS,

LIBRAIRIE ARCHÉOLOGIQUE DE VICTOR DIDRON,

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Getty Research Institute

ASSOCIATION BRETONNE.

CLASSE D'ARCHÉOLOGIE.

PROCÈS-VERBAUX

DU CONGRÈS DE SAINT-BRIEUC.

(5, 6, 7, 8, 9, 10, 11 et 12 octobre 1856.)

SÉANCE SOLENNELLE D'OUVERTURE

Commune à la Classe d'Agriculture et à la Classe d'Archéologie.

PRÉSIDENCE DE M. LE COMTE DE CAFFARELLI, *directeur*.

Dimanche 5 octobre.

Sommaire. — Ouverture du Congrès. — Discours de M. le vicomte Hersart de la Villemarqué, directeur de la Classe d'Archéologie.

L'ouverture de la session du Congrès a eu lieu dimanche 5 octobre. Une Messe *du Saint-Esprit* a été célébrée le matin à la Cathédrale. Les membres de l'Association y étaient en grand nombre, réunis aux principales autorités du département. Après le chant du *Veni Creator*, les membres du Congrès se sont donné rendez-vous pour la séance d'installation à l'hôtel de la Préfecture, dont la cour et les salles basses étaient déjà décorées des produits de l'exposition.

C'est dans la salle où siège habituellement le Conseil Général.

que la séance s'est tenue. Les premiers fonctionnaires de l'ordre civil et militaire étaient encore là, et plusieurs dames occupaient les sièges qui leur avaient été réservés. MM. les membres de la Direction ont pris place sur l'estrade; la séance a été déclarée ouverte.

Après le discours d'ouverture-prononcé par M. de Caffarelli, directeur de l'Association Bretonne; les rapports lus par M. de Kergolay, secrétaire général, et M. Le Guay, trésorier, M. de la Villemarqué, directeur de la Classe d'Archéologie, se lève et s'exprime en ces termes :

MESSIEURS,

En prenant moi-même la parole au nom de la Classe d'Archéologie de l'Association Bretonne, je me féliciterai, avec M. le comte de Caffarelli, de voir notre treizième session s'ouvrir sous des auspices aussi heureux. Depuis le jour où, débarqué sur ces côtes, saint Brieuc y planta la Croix, et au pied de la Croix posa la première pierre de cette ville; depuis le jour où il entreprit, aux lieux où nous sommes, de féconder le sol par son travail, les cœurs par sa charité, les intelligences par son savoir, le sol, les cœurs, les intelligences ont continué de porter ici des fruits de plus en plus abondants de foi, d'industrie, de science, comme sous la bénédiction du premier évêque du pays. Aussi tout, dans ce département, attire, captive et promet.

C'est à nous, Messieurs les Archéologues, de justifier l'intérêt qu'on veut bien nous témoigner à Saint-Brieuc; c'est à nous de montrer de plus en plus quelle est l'utilité de nos réunions annuelles : elle peut s'apprécier par les résultats obtenus depuis la fondation de notre Société.

Je voyageais un jour dans un canton de la Cornouaille où, à part quelques champs de blé et quelques prairies vertes, je ne voyais de tous côtés que des landes, des marais et des bois remplis de houx, de ronces et d'aubépines. D'habitations, très-peu; de chemins, encore moins, et remplis de mares croupissantes; à peine si je rencontrais un homme à qui parler, et je n'entendais d'autre bruit que la clochette d'une vache errante ou du cheval d'un charbonnier.

J'ai revu depuis peu le même pays, et il m'a réjoui autant qu'il m'avait attristé : des maisons nombreuses, blanches et propres, couvertes en ardoises, remplacent les chaumières sales et enfumées; plus d'ajoncs ni de méchants arbustes épineux, mais des champs parfaitement cultivés; plus de marécages, mais des étangs qui fertilisent, mais des prés arrosés par des ruisseaux conduits avec art; et à la place des chemins bourbeux où mon cheval enfonçait jusqu'aux sangles, de belles routes bien entretenues; partout, au lieu du silence, la vie, l'animation, les cris joyeux des cultivateurs.

Eh bien, Messieurs, j'ose le dire, la science bretonne ressemblait un peu au pays dont je viens de parler avant les travaux des membres de votre Société; sauf un petit nombre d'ouvrages remarquables que vous connaissez mieux que moi, quelle valeur avaient la plupart des publications entreprises sur la Bretagne? qu'était, par exemple, l'étude de nos voies romaines avant que notre vénérable et cher doyen les eût découvertes et décrites? Qu'était celle de nos monuments de la période romane avant qu'un de nos confrères, que l'Institut a couronné, les datât d'une manière précise; et notre géographie historique, et notre hagiologie, et notre numismatique, avant que deux de nos amis, les plus jeunes, mais déjà mûrs, en fissent l'objet d'études si remarquables? Et l'histoire de nos institutions, n'était-elle pas à créer avant que M. de Courson l'écrivît? Enfin, notre critique philologique était-elle bien forte avant que M. de Kerdrel examinât la langue celto-bretonne, non pas avec les yeux complaisants d'une imagination qui rêve, mais avec la précision, avec la rigueur pour ainsi dire mathématique de l'érudition qui sait observer et conclure? Et je ne parle que de nos Congrès; je passe sous silence les travaux importants des Sociétés départementales qui dépendent de l'Association Bretonne.

Oui, j'en appelle sans crainte à vos souvenirs, Messieurs, ils ne me démentiront pas; les miens, rafraîchis dans une récente lecture des nombreuses livraisons déjà publiées par votre Classe d'Archéologie, ne trouvent dans les publications antérieures presque rien de comparable pour la nouveauté, la variété, la critique, à ce précieux répertoire de la science au ^{xix}^e siècle.

Sans doute, et je m'en applaudis pour ceux qui viendront après nous, bien des questions restent encore à résoudre; d'autres

n'ont été qu'abordées; mais du moins les a-t-on éclairées d'un jour vif et inattendu; et toutes celles qu'on a traitées, je suis heureux de le constater, ont été débattues avec le sentiment de leur importance, avec cette gravité, cette urbanité de langage, cette courtoisie élégante qui est comme un parfum de bonne compagnie. Un pareil avantage n'est pas, je crois, à dédaigner par le temps présent. Je prends un grand plaisir à des discussions brillantes sur des sujets choisis, j'estime beaucoup la science, mais j'aime à la voir bien élevée; les airs farouches me font peur, et j'ai peu de goût pour les pédants.

Un autre bien de nos Congrès, Messieurs, et non moins précieux, selon moi, que leur utilité scientifique, c'est qu'ils créent, c'est qu'ils perpétuent des relations d'amitié entre enfants d'un même pays, comme nous l'a si bien dit M. de Caffarelli; réunis dans la même ville, par l'amour d'études communes, nous pouvons chaque jour nous voir pendant toute une semaine, causer ensemble, nous apprécier les uns les autres, et le résultat de ces rapports journaliers est de nous faire nous aimer. Qui de nous ne se fait pas une fête de retrouver des compatriotes, ou pour mieux dire des amis? Qui de nous ne se sent pas heureux de pouvoir leur serrer la main? Ce bonheur, je l'ai eu hier, je l'ai eu ce matin, je l'aurai demain; il me rend les joies du collège au retour des vacances, ces joies les plus douces, les plus pures qu'il nous soit donné de goûter; ces joies à la vue de compagnons d'étude qu'on cherche dès son arrivée, qu'on demande en tremblant et qu'on court embrasser dès qu'on les aperçoit.

Messieurs, je parle de retour, de bonheur et d'amis; hélas! dans ce monde, le bonheur n'est pas sans mélange. Il y a neuf ans, nous retrouvions à Saint-Brieuc un noble vieillard dont la mémoire, sous le manteau du Pair de France, resta fidèle à son pays, et qui, dans la salle de nos séances, comme autrefois dans le palais du Luxembourg, justifia sa belle devise : *Là ou ailleurs Kergariou? Où est-il?*

Il y a six ans, nous voyions ici un homme qui joignait à la science et aux vertus du magistrat le zèle des recherches archéologiques. Où est M. le président Habasque?

Où est M. du Vautenet, qui nous lisait à Nantes des études sur l'art, remplies du charme et de la grâce qu'il mettait dans ses tableaux?

Et votre autre compatriote, Messieurs des Côtes-du-Nord, celui que vous aviez jugé digne de vous représenter dans les Assemblées de la nation, et que nous nommions l'an passé vice-président du Congrès de Brest; celui qui partageait nos travaux avec un cœur si jeune sous des cheveux blancs, notre vénérable collègue, M. Rioust de l'Argentaye, je le cherche en vain dans cette salle.

Assez, assez de nos amis sur cette funèbre liste, que du moins le plus jeune soit épargné; qu'il nous reste pour nous donner le trésor littéraire qu'il amasse depuis vingt ans, qu'il ait le temps de publier ces chants populaires qui par leur importance surpassent tous ceux qu'on connaît, ces légendes si curieuses, ces pièces de théâtre, fleurs des champs trégorrois qu'il a cueillies pour les offrir à son pays. La Bretagne les demande, le Comité de la Langue et de l'Histoire de la France, dont il vient d'être nommé membre, attend d'intéressantes communications annoncées. Quoique incapable de prendre part aux travaux de ses collègues, il ne doit pas donner sa démission; le Comité ne l'accepte pas; il faut qu'il vive; il ne peut mourir; sa famille, ses enfants, ses amis, nous prions tous pour lui!... Je priais pour toi, mon pauvre Penguern. Hélas! Dieu ne nous a pas écoutés. Nous ne te reverrons plus à nos réunions; et c'est moi, ton ami d'enfance, ton vieux camarade de Sainte-Anne, c'est moi qu'on charge aujourd'hui de te dire adieu pour toujours. Adieu donc, mon ami, en notre nom à tous, adieu! ou plutôt au revoir! au revoir près de Celui qui est le rendez-vous des amis séparés!

Messieurs, pardonnez-moi mon émotion; je viens de remplir un pénible devoir : permettez-moi d'en remplir un autre plus doux.

Vous avez eu pour Directeur pendant douze ans un de nos confrères dont vous m'avez donné la place, Messieurs de l'Archéologie, à raison même de l'amitié qui m'unit à lui. Nous lui devons un témoignage solennel de notre reconnaissance, de notre estime, de notre affection profonde. Il l'a mérité par le dévouement actif, soutenu, désintéressé, sans prétention, dont il a fait preuve à l'égard de notre Société; je vous demande donc, avec l'assentiment empressé du Bureau de la Classe d'Agriculture, je vous demande de nommer par acclamation M. Aymar de Blois président honoraire de la Classe d'Archéologie de l'Association Bretonne.

Les applaudissements de l'assemblée ont accueilli ces paroles, et la motion concernant M. de Blois a été acclamée à l'unanimité.

On a ensuite procédé à l'élection des membres du Bureau spécial de la Classe d'Agriculture ; la même opération pour la Classe d'Archéologie est renvoyée à la séance du lendemain matin, à huit heures.

L'un des Secrétaires de la Classe d'Archéologie,

A. DE LA BORDERIE.

CLASSE D'ARCHÉOLOGIE.

PREMIÈRE SÉANCE.

PRÉSIDENCE DE M. LE V^{te} HERSART DE LA VILLEMARQUÉ.

M. DE LA BORDERIE, *secrétaire*.

Lundi, 6 octobre 1856, huit heures du matin.

Sommaire. — Formation du bureau. — Programme des questions posées au Congrès.

Le scrutin ouvert pour la formation du bureau de la Classe d'Archéologie pendant la session du Congrès Breton de 1856 donne les résultats suivants :

<i>Président</i>	—	M. DE LA VILLEMARQUÉ.
<i>Vice-Présidents</i>	{	MM. DE COURSON.
		SAULLAY DE L'AISTRE, président de la Société Archéologique des Cô- tes-du-Nord.
		GESLIN DE BOURGOGNE.
		BIZEUL.
<i>Secrétaires</i>	{	MM. DE KERANFLEC'H.
		Du CLEUZIQU.
		LAMARE, professeur au Lycée.
		A. DE LA NOUE.

Sur la proposition de M. le Président, *M. l'abbé Souchet*, doyen du chapitre de Saint-Brieuc, est nommé par acclamation vice-président d'honneur.

Le scrutin achevé, *M. le Président* donne lecture du programme des questions, ainsi conçu :

PREMIÈRE PARTIE. — ARCHÉOLOGIE.

1. Compléter et rectifier, s'il y a lieu, la statistique monumentale du département des Côtes-du-Nord :

- 1^o Monuments celtiques ;
- 2^o Voies et établissements romains (villes, camps, villas, etc.) ;
- 3^o Monuments religieux du moyen âge et de la renaissance ;
- 4^o Monuments de l'architecture militaire des mêmes périodes ;
- 5^o Monuments civils, tels que bâtiments claustraux, beffrois ou horloges, maisons anciennes, etc.

2. Établir d'une manière plus complète qu'on ne l'a fait jusqu'à présent les caractères auxquels on peut distinguer les camps romains des fortifications élevées aux premiers temps de la féodalité ?

3. La marche de l'architecture ogivale en Bretagne, à ses différentes périodes d'origine, de développement et de décadence, concorde-t-elle, sous le rapport des dates, avec le mouvement architectural qui s'est opéré dans le centre et dans le Nord de la France ?

4. A quels caractères peut-on reconnaître l'âge des constructions militaires ? — Établir les bases de la chronologie de l'architecture militaire en Bretagne antérieurement au ^{xvii}^e siècle, à l'aide des monuments dont la date soit attestée par des documents historiques.

5. Indiquer avec plus de précision qu'on ne l'a fait jusqu'ici les différents caractères architectoniques d'ensemble ou de détail qui permettent de dater les maisons anciennes des villes et bourgs de Bretagne.

6. Peut-on, d'après l'état actuel de l'église de Lanleff, restituer les dispositions primitives du plan général de cet édifice ?

7. Quels renseignements l'étude de la vie monastique au ^{xiii}^e siècle peut-elle fournir pour déterminer la destination primitive des différents bâtiments de l'abbaye de Beauport ? — Préciser les dates respectives de leur construction.

8. Signaler et décrire les productions de la peinture, de la sculpture et de l'orfèvrerie du moyen âge existant dans le département des Côtes-du-Nord, et qui n'auraient pas été jusqu'à présent l'objet d'études suffisantes.

9. Retracer l'histoire des industries métallurgiques en Bretagne. Existe-t-il dans notre province des ouvrages de ferronnerie remarquables, tels que pentures de portes, grilles, ustensiles en métal analogues à ceux qui ont été signalés dans le reste de la France?

10. Faire connaître les modifications successives qu'a subies la forme de l'hermine héraldique du XIII^e au XVII^e siècle.

11. Produire des spécimens d'écussons de différentes époques appartenant à la Bretagne; les classer dans un ordre chronologique, d'après leur forme et leurs ornements extérieurs.

12. Quelles données peuvent fournir l'histoire, la tradition et les monuments de toute sorte, statues, bas-reliefs, tableaux, gravures, vitraux, etc., pour la représentation des principaux personnages de l'histoire de Bretagne?

13. Dans quelles limites convient-il d'encourager l'exécution de peintures murales à l'intérieur des églises de notre province?

14. Faire connaître les documents concernant les artistes bretons, architectes, peintres, sculpteurs, orfèvres, etc., depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

DEUXIÈME PARTIE. — HISTOIRE.

15. Faire connaître les documents relatifs aux travaux des religieux bénédictins sur l'histoire de notre province.

16. Dans quelle mesure serait-il utile et possible d'imprimer un volume de supplément aux *Preuves de l'Histoire de Bretagne* éditées par les Bénédictins? Quel plan conviendrait-il de suivre dans ce supplément?

17. Quelle a été l'importance de l'émigration des insulaires bretons dans notre péninsule aux V^e et VI^e siècles? Doit-on admettre, avec quelques auteurs, qu'elle ait pu être absorbée dans la masse des indigènes armoricains ou gallo-romains?

18. Décrire les grandes juridictions féodales qui se partageaient autrefois le territoire actuellement compris dans le département des Côtes-du-Nord (comme Dinan, Jugon, Lamballe, Moncontour, Quintin, Goello, Guingamp, Lannion, etc.), en ayant soin de donner la nomenclature et d'indiquer l'étendue des seigneuries à haute justice mouvantes de ces grandes juridictions.

19. Quelles étaient les subdivisions ecclésiastiques (archidiaconés et doyennés) des neuf diocèses de Bretagne avant la révolution? Indiquer l'origine de ces circonscriptions.

20. Déterminer dans le Morbihan et dans les Côtes-du-Nord les limites successives du pays de domaine congéable. Ont-elles toujours concordé avec celles de la langue bretonne?

21. Quelle influence ont exercée les États de Bretagne sur les progrès de l'agriculture et du commerce dans notre province?

22. Quel rôle la Bretagne armoricaine a-t-elle joué dans la création ou la propagation des légendes de la *Table-Ronde*?

23. Par quel dialecte celtique s'expliquent le mieux les mots et phrases donnés comme gaulois par les écrivains de l'antiquité? Est-ce par les dialectes gaëls d'Irlande et d'Écosse, ou par les dialectes bretons d'Angleterre et de France?

24. Rechercher les proverbes de la Bretagne armoricaine, et les comparer avec ceux du pays de Galles et de la Cornouaille anglaise (1).

25. A quelle époque et sous quelle influence le costume national des hommes a-t-il disparu de la partie du département des Côtes-du-Nord, où se sont si bien conservés cependant la langue, les mœurs, les mélodies bretonnes?

QUESTIONS SUPPLÉMENTAIRES.

26. Recueillir les inscriptions de l'antiquité, du moyen âge et de la renaissance existant en Bretagne, et particulièrement dans les Côtes-du-Nord.

27. Signaler les lettres du cardinal Mazarin qui pourraient exister dans les archives publiques ou privées de notre province, particulièrement celles qui seraient de nature à jeter quelque lumière sur l'histoire de la Fronde (2).

(1) Cette question a déjà reçu un commencement de solution par la publication récente d'un recueil de proverbes bretons sous ce titre : *Furnez Breiz (Sagesse de Bretagne)*.

(2) Ces deux questions ne sont que la reproduction sommaire d'un appel adressé aux Sociétés savantes par Son Excellence M. le ministre de l'instruction publique et des cultes, dans deux circulaires successives des 15 et 26 avril dernier.

Après cette lecture, M. le *Président* fixe provisoirement l'ordre dans lequel les questions du programme seront traitées, et d'après son invitation les personnes qui désirent prendre la parole sur quelqu'une de ces questions font connaître successivement leur intention et donnent leurs noms aux secrétaires.

Après cette opération, la séance est levée à dix heures un quart.

Le Secrétaire de la Classe d'Archéologie,

A. DE LA BORDERIE.

CLASSE D'ARCHÉOLOGIE.

DEUXIÈME SÉANCE.

PRÉSIDENTENCE DE M. LE V^{te} HERSART DE LA VILLEMARQUÉ.

M. J. LAMARE, *secrétaire*.

Lundi, 6 octobre, sept heures du soir.

Sommaire. — Discussion relative au plan primitif du monument de Lanleff. — Documents relatifs aux travaux des Bénédictins sur l'histoire de Bretagne.

M. le Président ouvre la séance en communiquant à l'assemblée une lettre de M. l'abbé Souchet. Ce digne ecclésiastique, nommé vice-président honoraire, remercie le Congrès Archéologique en des termes que nous acceptons moins comme un éloge que comme un précieux encouragement.

M. de la Borderie dépose sur le bureau, au nom de M. Perrot, deux volumes et quelques lettres échangées avec le secrétaire de l'*Archéologia Cambrensis* du pays de Galles. Cette association, qui voit avec plaisir cinq de ses membres figurer déjà sur les rôles du Congrès Breton, se propose de lui envoyer prochainement quelques délégués, et offre, en attendant, une gracieuse hospitalité dans son recueil aux travaux de ses confrères d'Outre-Manche. L'assemblée accepte avec reconnaissance un rapproche-

ment si utile pour l'histoire de notre pays. — M. de la Borderie dépose encore trois brochures de M. Phelippes Beaulieux : la première contient un rapport des délégués des Sociétés savantes réunis au Luxembourg; la deuxième est une monographie du prieuré de Sauteron; la dernière une notice sur le champ de Veziret, près Nantes.

M. le Président donne la parole à M. Alfred Ramé sur la 6^e question du programme d'archéologie : « Peut-on, d'après l'état actuel de l'église de Lanleff, restituer les dispositions primitives du plan général de cet édifice? »

Il y a longtemps, dit M. Ramé, que le monument de Lanleff a le privilège d'occuper le monde savant et de mettre à l'épreuve la sagacité des antiquaires. Pour ne citer que les noms considérables, Caylus, Robien, Ruffelet, en ont parlé dès le ^{xviii}^e siècle, et n'ont pas hésité à attribuer à l'édifice une origine gauloise ou gallo-romaine. Au ^{xix}^e, M. de Penhouët, dans un mémoire fort remarquable eu égard à sa date, y a vu un baptistère chrétien du ^{iv}^e ou du ^v^e siècle. Le Gonidec et M. de Fréminville après lui, ont repris et développé l'opinion attardée qui en faisait un débris du culte des Gaulois et un temple du Soleil. Mais postérieurement à tous ces travaux, et depuis les études plus sérieuses de MM. de Blois, Mérimée, de la Monneraye, de Caumont, on s'accorde généralement à y reconnaître une église chrétienne du ^x^e ou du ^{xii}^e siècle, bâtie sur un plan exceptionnel, dont il existe quelques exemples en France et en Angleterre, qui trouverait son type dans le temple de Jérusalem, et annoncerait peut-être un ouvrage de l'Ordre religieux et militaire des Templiers.

Toutefois, tout n'est pas encore dit sur Lanleff. La presse périodique de Bretagne vient de s'en occuper avec une vivacité toute nouvelle, et si la question d'origine semble résolue, celle du plan peut donner encore lieu à une discussion qui tient à l'état de ruine du monument. Il a été considéré et décrit jusqu'ici comme un édifice purement circulaire : j'estime au contraire que, comme toutes nos églises romanes, il a été muni à l'Orient de trois absides circulaires, une centrale, deux latérales, et qu'il existe dans l'état actuel du monument des indices assez certains de la disposition primitive pour autoriser la restauration du plan de la manière suivante.

Ici l'orateur, pensant qu'en pareille matière il vaut mieux

parler aux yeux qu'aux oreilles, dessine sur un tableau le plan qui fait l'objet de notre planche I (1).

Comme on le voit, continue *M. Ramé*, le monument de Lauleff se compose essentiellement de deux enceintes circulaires concentriques : 1^o une partie centrale en I, de 10 mètres de diamètre, s'élevant en forme de donjon à une hauteur d'environ 30 pieds, et sans autre couverture que les branches d'un if plusieurs fois séculaire planté au milieu des ruines; 2^o un collatéral circulaire D, large de 3 mètres, communiquant avec cette partie centrale par douze arcades en plein cintre. Le côté oriental de ce collatéral a seul conservé ses voûtes aux travées *d*, *d'*, *d''* et *d'''* : le côté méridional a conservé ses murs extérieurs, mais a perdu ses voûtes; le côté septentrional a été rasé au niveau du sol il y a une quarantaine d'années, pour faire place à un chemin conduisant du bourg de Lauleff à une fontaine voisine du monument. Comme appendice, il faut signaler une église moderne E, en forme de parallélogramme, que les besoins du culte paroissial avaient fait établir à l'Orient de l'édifice, qui était appuyée contre lui et mise en communication avec le collatéral circulaire au moyen d'une grande arcade ouverte en A. Par suite de cette disposition, et à l'aide de quelques murs de refend établis en *x*, *y*, *y'*, *y''*, *y'''* et *z*, la partie de ce collatéral, en bon état de conservation, était utilisée en guise de transept, tandis que la partie centrale I, privée de son toit, faisait à la fois fonction de nef et de cimetière. Il faut mentionner aussi une sorte de chapelle ou plutôt de niche circulaire C, dépendant du collatéral du Sud, et devenue la chapelle Sainte-Anne.

Ainsi se présentait le monument à tous les yeux. Un détail, cependant, paraissait avoir échappé jusque-là aux différents observateurs : aucun d'eux n'a fait mention de cette chapelle Sainte-Anne; sa nudité, ses dimensions exiguës aidant, elle a été oubliée

(1) Sur ce plan, les teintes noires indiquent les constructions primitives encore existantes; — les lignes simplement ponctuées, les constructions primitives dont il ne reste plus de traces au-dessus du sol; — les hachures, les constructions et murs de refend modernes qui doivent être supprimés par la pensée. Ce plan a été relevé en septembre 1856. A cette date, l'ossuaire récent appliqué extérieurement en O et le porche moderne établi en P avaient disparu.

ou confondue avec les additions modernes. Il y a tant de choses curieuses à étudier à Lanleff; les parties anciennes de la construction, par leur physionomie étrange, captivent si puissamment l'attention, qu'une telle omission ne surprendra personne. Il a fallu que, le mètre à la main, j'aie eu besoin en 1854 de lever le plan de la partie orientale de l'édifice, dans le but de vérifier quelques assertions de M. de Fréminville relativement à l'orientation du monument, pour que l'existence de la chapelle Sainte-Anne me frappât. Elle avait passé inaperçue pour moi quelques années auparavant, lors d'une première visite à Lanleff; du moment qu'elle me semblait aussi ancienne que l'édifice, il fallait expliquer sa position. La publication récente de l'église Templière de Ségovie, faite dans le grand ouvrage de M. Gailhabaud, sur l'architecture du ^{ve} au ^{xvii}e siècle en Europe, venait alors d'appeler de nouveau l'attention des archéologues sur ces édifices exceptionnels, bâtis à l'imitation du temple de Jérusalem. A Ségovie comme à Lanleff, je trouvais deux enceintes concentriques, séparées par douze colonnes; mais à Ségovie, à la différence de Lanleff, tel du moins qu'il était décrit et figuré jusque-là, le monument circulaire se complétait, vers l'Orient, par la présence de trois chapelles absidales également circulaires, juxtaposées l'une à l'autre, une centrale et deux latérales, se correspondant à droite et à gauche de la précédente.

En recherchant l'origine de cette disposition et en remontant de l'église de Ségovie, construction du ^{xiii}e siècle, à la plus ancienne église du temple de Jérusalem dont le plan nous soit connu, celle qu'a visitée, décrite et figurée Arculfe à la fin du ^{vii}e siècle (1), nous constaterons que cet antique édifice, type de toutes les imitations répandues plus tard dans la chrétienté, offrait aussi trois absides d'un faible développement; mais qui, au lieu d'être accolées l'une à l'autre dans la partie orientale du collatéral, étaient réparties isolément sur les flancs de ce collatéral, l'une au Nord, l'autre au Sud, la troisième, celle du centre, dans une position intermédiaire. Cette disposition primitive a été pieusement conservée par les Croisés quand ils ont rebâti le temple après la conquête de Jérusalem; et la nouvelle église du Saint-

(1) Voy. Mabillon. *Acta sanctorum ordinis S. Benedicti, sæc. III. P. II*, p. 505.

Sépulchre, comme l'ancienne, se compose essentiellement d'une partie centrale circulaire, enveloppée d'un collatéral de même forme, sur les flancs duquel sont distribuées trois chapelles également circulaires.

L'imitation la plus fidèle de l'église du Temple, pour les édifices qui en dérivent, ne consiste donc pas dans l'adoption d'un plan purement circulaire, mais dans l'emploi du plan circulaire modifié par l'addition de trois chapelles annexées au collatéral.

En m'appuyant sur ces autorités, en constatant l'existence à Lanleff d'une chapelle unique, mais dont l'origine était désormais révélée à mes yeux, il ne me parut pas téméraire d'affirmer *a priori*, dans les *Mélanges d'Histoire et d'Archéologie* (1) que publie périodiquement le *Journal de Rennes*, que, comme toutes les églises romanes du XI^e et du XII^e siècle, Lanleff avait possédé jadis trois chapelles circulaires du côté de l'Orient. Je signalais la chapelle Sainte-Anne comme étant le dernier débris de ces trois chapelles, et faisant fonction de chapelle méridionale; j'affirmais que quelques fouilles habilement dirigées révéleraient l'existence au Nord, sur une partie correspondante de l'enceinte extérieure, des fondations d'une chapelle septentrionale; qu'enfin le chœur moderne était précisément assis sur les ruines de l'abside principale. Je provoquais l'exécution de ces fouilles par l'intermédiaire de la Société Archéologique des Côtes-du-Nord.

L'intérêt de la question n'était pas seulement de constater une conformité de plan plus exacte entre le temple de Lanleff et le temple de Jérusalem; elle avait pour conséquences de clore toute discussion relativement à l'origine du monument, controversée depuis un siècle. La démonstration de l'existence de trois chapelles annexées à l'enceinte extérieure emportait comme conséquence que le monument de Lanleff ne pouvait être qu'une église chrétienne, un pareil plan étant particulier aux plus anciens édifices religieux du moyen âge.

Les ouvrages de M. de Fréminville ont encore un cours assez répandu et une autorité assez considérable en Bretagne pour que cette démonstration ne soit pas inutile.

Les fouilles furent opérées grâce à la bienveillante initiative de M. l'inspecteur des monuments des Côtes-du-Nord. Elles don-

(1) Voy. *Mélanges d'Histoire et d'Archéologie Bretonnes*, t. I, p. 200.

nèrent lieu à un procès-verbal dressé le 28 avril 1855, par MM. Ri-voallan, curé de Lanleff, Gouezou, curé de Plouezec, et Bourel Roncière, membre de l'Association Bretonne, résidant à Lanvollon. Les signataires de ce procès-verbal, examen fait, avaient à répondre à cette question venue de Saint-Brieuc : « Les ouvertures pratiquées dans l'enceinte extérieure du monument datent-elles du temps de l'édification du temple, ou bien ont-elles été faites postérieurement pour approprier une ancienne construction aux besoins du culte dans une église? » Et après avoir constaté : 1^o que la muraille extérieure règne autour de l'édifice; 2^o que les fondations de l'église nouvelle ne se lient pas avec les anciennes, ils concluaient en ces termes : « L'enceinte circulaire a existé autrefois sans interruption, ainsi que les fondations le constatent, et les ouvertures pratiquées à cette enceinte ne sont que des modifications de l'édifice primitif. » Il fut avéré dès lors, à Saint-Brieuc et à Lanleff, que l'existence de chapelles aussi anciennes que le monument était une chimère. Avis fut donné à l'auteur de cette hypothèse que Lanleff était et demeurerait tel que chacun l'avait toujours vu, un édifice purement circulaire. Bref, le procès-verbal du 28 avril 1855 fut déposé dans les archives paroissiales *ad perpetuam rei memoriam*.

L'expérience était-elle décisive? L'existence de fondations dessinant sans interruption, autour de l'édifice, un périmètre purement circulaire, était-elle un obstacle invincible à ce que les constructions extérieures à ce périmètre appartenissent à la construction primitive? Je ne le pensai pas, et ma conviction, je l'avoue, demeura entière. Le vice des conclusions du procès-verbal du 28 avril consistait, en effet, dans l'oubli d'un principe de construction constant aux XI^e et XII^e siècles, et dont un examen plus exact de Lanleff même fournissait un exemple. Pendant toute la période romane, les fondations des piles n'étaient pas isolées, mais elles étaient reliées entre elles par des murs souterrains aussi épais que ces piles; de sorte qu'au-dessous de chaque arc existait dans le sol une traînée de maçonnerie correspondante, destinée à assurer la stabilité des points sur lesquels ces arcs venaient reposer. Examinons le périmètre de l'enceinte centrale de Lanleff I, qui est percée de douze arcades retombant sur des piliers cantonnés de quatre colonnes. Il est dessiné tout entier par un soubassement continu de 1 mètre de diamètre figuré

sur le plan. Il est donc vrai de dire qu'à Lanleff les fondations existent sous les vides comme sous les pleins. Et puisqu'on les retrouve continues sous les arcades qui mettent l'enceinte centrale en communication avec le collatéral, pourquoi s'étonner de les retrouver sous les arcades qui mettent le collatéral en communication avec les chapelles? Personne ne sera tenté de conclure que les arcades de l'enceinte centrale soient des modifications à l'édifice primitif. Pourquoi attribuer arbitrairement à un caractère commun à deux parties du même édifice une valeur différente, suivant qu'il est constaté au périmètre intérieur ou au périmètre extérieur du monument?

L'objection contenue dans le procès-verbal du 28 avril tombe donc devant le simple exposé des artifices de construction usités au moyen âge, et devant l'examen des procédés suivis en particulier à Lanleff. Mais dans l'intervalle du mois d'août 1854 au mois de septembre 1856, de graves modifications étaient survenues dans l'état du monument. Une nouvelle église paroissiale était élevée à Lanleff, en style du *xiv^e* siècle. Le culte catholique quittait le temple de Lanleff et faisait disparaître les obstacles qu'il opposait jusque-là aux investigations, souvent un peu exigeantes des archéologues. En même temps, le vieil édifice, qui n'était plus conservé qu'à titre de monument historique, était débarrassé de tous les accessoires que le temps et les nécessités du culte avaient accumulés autour de lui; à l'Orient on faisait disparaître l'appendice moderne E, servant de chœur; à l'Occident, en P, on rasait une affreuse petite bâtisse servant de porche; on supprimait encore au point O un ossuaire sans intérêt, appliqué contre l'église et dissimulant à l'extérieur la saillie circulaire de la chapelle Sainte-Anne. Mais quant à cette chapelle, déclarée moderne, et qui eût dû suivre à ce titre le chœur, le porche et l'ossuaire, on la respectait; on s'était aperçu, en voulant y porter la pioche, que la maçonnerie était la même que celle des murs extérieurs du temple, qu'elle faisait corps avec ces murs; et après l'avoir théoriquement condamnée comme une modification à l'état primitif du monument, on la traitait en fait comme une annexe nécessaire et ancienne de l'édifice, puisque tous les travaux de démolition et de déblaiement entrepris n'avaient pour but que de rendre au temple de Lanleff sa physionomie primitive.

Cette chapelle Sainte-Anne porte, en effet, tous les caractères

de l'antiquité la plus incontestable. Elle est bâtie sur un plan circulaire, profonde seulement de 2 mètres 20 cent., large de 3 mètres 10 cent.; elle est sans fenêtres, au moins sans fenêtres anciennes; elle est recouverte d'une voûte en pierre hémisphérique. Il est sans exemple qu'à l'époque ogivale on ait élevé une chapelle sur un pareil plan, dans des proportions si restreintes, et ainsi privée de la lumière extérieure. Les mêmes caractères répugnent aussi énergiquement à une construction moderne; d'ailleurs, l'usage des voûtes en cul-de-four n'appartient pas plus au ^{xvii}^e siècle qu'au ^{xiii}^e; il est propre à la période romane. L'examen des niveaux concourt aussi à démontrer l'antiquité de cette construction : si à l'intérieur le sol de la chapelle est de plain pied avec le collatéral, à l'extérieur les terres se sont accumulées par la succession des siècles presque jusqu'à la hauteur du toit, et ont progressivement enfoui toute la partie orientale de l'édifice.

Mais une preuve bien évidente de l'existence originelle d'une chapelle romane au point où se trouve aujourd'hui la chapelle Sainte-Anne, se tire de l'examen de l'arcade cintrée qui met en communication cette chapelle avec le collatéral. Jadis, quand cette partie du temple était consacrée au culte paroissial, une couche épaisse d'enduit et de badigeon couvrait uniformément les murs et ne permettait pas d'étudier l'appareil de la maçonnerie. Or, les caractères de l'appareil sont des indices aussi sûrs pour arriver à la détermination de l'âge d'un édifice que ceux fournis par l'ornementation même. A Lanleff, notamment, cet appareil est très-caractérisé : les arcades en plein cintre sont formées de claveaux étroits et cunéiformes taillés dans le grès rouge à gros grains, que certains géologues désignent sous le nom d'arkose. Ces claveaux sont séparés par une couche de ciment épaisse de 4 centimètres environ, et qui se relève comme un bourrelet, de manière à être en saillie sur la pierre de 1 centimètre environ (1). Ce sont autant d'indices d'une antiquité incontestable. Or, claveaux

(1) Ces détails d'appareil, d'une très-grande importance pour la détermination de l'âge du monument, sont peu apparents dans les parties du temple qui, ayant perdu leurs voûtes, sont restées exposées à l'action des agents atmosphériques; là le ciment s'est détaché et a formé des joints creux au lieu de joints saillants; mais partout où un abri a été conservé, les joints saillants ont persisté, comme on peut le voir, notamment, à la travée *d*.

étroits et cunéiformes, emploi de l'arkose, joints épais et saillants sur la maçonnerie, nous rencontrons tous ces caractères au cintre de l'arcade servant d'ouverture à la chapelle Sainte-Anne. Il faut donc tenir pour constant que cette ouverture n'est pas une modification de l'édifice primitif, et admettre dès-lors que dans la pensée des constructeurs du ^x^e siècle cet emplacement a été destiné à recevoir une chapelle, puisqu'ils ont ménagé les moyens d'y accéder du collatéral.

Mais si la chapelle méridionale, dite chapelle Sainte-Anne, est ancienne, n'étant pas régulièrement orientée et ne pouvant par suite faire elle-même fonction d'abside centrale, elle ne peut être isolée. Elle devait avoir son pendant en B, sur un point correspondant du collatéral vers le Nord, en vertu des lois de symétrie qui régissent le plan des églises romanes. Cette chapelle septentrionale n'a pas laissé de traces. L'épreuve d'une fouille sur ce point était décisive : s'il en restait des vestiges sous le sol, l'antiquité de la chapelle Sainte-Anne était définitivement acquise.

Aussi, le 7 septembre 1856, en présence de M. le curé de Lanneff, j'ai fait pratiquer dans le chemin établi sur le collatéral du Nord deux tranchées diagonales par les nommés Claude Eouzon, François Geslin, Toussaint Martin et Jean-Marie Keros. La première, dirigée de *n* en *n'*, a constaté que sur ce point les fondations mêmes des murs extérieurs du temple avaient été arrachées pour servir à la construction de clôtures modernes dans le bourg. La seconde, dirigée de *b* en *b'*, amena la découverte : 1^o du soubassement de l'enceinte extérieure, large de 1 mètre, comme il existe en C; 2^o en dehors de ce soubassement et décrivant une courbe semi-circulaire, un fragment de mur, large de 80 centimètres, dont le point de jonction avec le collatéral du Nord correspondait exactement avec le point de jonction de la chapelle Sainte-Anne avec le collatéral du Sud. Les fondations de la chapelle du Nord étaient mises à nu; la preuve de l'existence d'une seconde abside circulaire était acquise. J'ai fait recouvrir, après avoir levé le plan des fouilles, ces témoignages irrécusables d'un état de choses disparu; et, protégés par de larges pierres, ils attendent le contrôle des archéologues pour qui la démonstration ne serait pas complète et qui n'auraient pas foi dans les plans que je soumets à l'assemblée.

Il serait à désirer que l'existence de l'abside centrale fût égale-

ment attestée par les résultats d'une autre fouille; je n'ai pu la faire pratiquer. Sur ce point l'accumulation des terres et des décombres de l'église moderne est si considérable, qu'il faudrait des travaux assez longs et assez dispendieux pour pénétrer jusqu'aux anciennes fondations. Une fouille, au surplus, ne servirait guère qu'à déterminer avec exactitude les dimensions de cette abside centrale, et je ne pense pas qu'elles aient différé beaucoup de celles des absides latérales. Quant au fait de l'existence de cette abside centrale, il peut dès à présent être établi par deux sortes de preuves, l'une de théorie, l'autre d'observation.

L'argument de théorie consiste à dire que, puisqu'il existe une abside méridionale en C et une abside septentrionale en B, il y a nécessité d'en admettre une orientale et centrale en A, emplacement liturgique de l'autel principal. C'est, pour tout archéologue suffisamment versé dans la connaissance de la période romane, une proposition qu'il suffit d'énoncer. Sans cette abside orientale, les deux absides latérales n'ont pas de raison d'être.

L'argument d'observation se tire de l'examen de l'arcade qui mettait l'église moderne en communication avec le collatéral; elle retombe à droite et à gauche sur un pilastre grossier, surmonté d'un simple tailloir coupé en chanfrein; l'arc en plein cintre qui est supporté par ces pilastres offre les mêmes caractères et l'emploi des mêmes matériaux que celui qui ouvre la chapelle Sainte-Anne. Il présente, en outre, un indice d'une très-haute antiquité : au lieu de retomber à l'aplomb du pied droit qui le reçoit, le sommier de cet arc est en retraite de 10 à 12 centimètres. Cette particularité de construction, qui se remarque dans la plupart des édifices carlovingiens, et qui persiste jusque dans les premières années du XI^e siècle, a disparu au XII^e; je n'en ai du moins jamais rencontré d'exemple à cette dernière date. Il est donc certain que nous sommes encore ici en présence d'une ouverture aussi ancienne que le monument, et qu'une abside a primitivement existé au point A. Sa suppression s'explique par la reconstruction, sur des dimensions plus considérables, du chœur moderne. Cette reconstruction a conduit à entailler toute la surface extérieure du mur du collatéral, et à supprimer en même temps la partie orientale des pilastres latéraux en dédoublant l'arc qu'ils supportent, afin de faire disparaître la convexité du mur du collatéral faisant saillie à l'intérieur de la construction

moderne et de la ramener à une ligne droite et perpendiculaire aux murailles latérales. Enfin l'orientation régulière de cette arcade démontre une fois de plus qu'elle devait conduire vers l'autel principal à une époque où la règle de l'orientation des édifices religieux était exactement respectée.

Mais ici une objection se présente ; elle m'a déjà été faite à Lanleff même, et, pour le cas où elle serait reproduite, il importe de la détruire, ou du moins de la réduire à sa juste valeur. Elle peut se formuler ainsi : la supposition d'une abside principale en A implique l'existence de la porte d'entrée du monument en H, sous l'arcade correspondante du côté de l'Occident. Or, sur ce point, le mur extérieur qui est encore debout est plein ; il n'est percé que des deux fenêtres, étroites comme des meurtrières, qui éclairent chaque travée du collatéral. Si donc il n'a jamais existé de porte en face de l'emplacement indiqué pour l'autel principal et pour la chapelle servant de sanctuaire, c'est que l'emplacement signalé l'a été arbitrairement, et qu'il faut renoncer à l'existence de cette abside orientale.

A ces raisons, on peut répondre que s'il est devenu constant, à partir d'une certaine époque, d'opposer dans les édifices religieux la porte à l'abside, et de placer l'une à l'Occident, l'autre à l'Orient, cet usage ne paraît pas avoir été pratiqué dans les plus anciens monuments chrétiens. En Bretagne même ne trouvons-nous pas à la chapelle de Langon, qui date du ^{iv}^e ou du ^v^e siècle, une seule entrée sur le flanc de l'édifice ? De même dans toutes les églises construites sur le plan carlovingien, qui admet deux absides aux deux extrémités du monument, l'une tournée vers l'Occident, l'autre vers l'Orient, la porte est nécessairement latérale. On pourrait multiplier ces exemples. Je crois que la porte de Lanleff a été pratiquée sur le flanc de l'édifice, suivant une disposition dont on trouve quelques exemples. La destruction complète du collatéral du Nord ne permet pas de vérifier quel point de l'enceinte extérieure a été ouvert pour donner accès dans le monument. En l'absence de renseignements plus précis, on peut admettre que, de même que le chœur moderne a succédé à l'abside ancienne, le porche moderne P a succédé par tradition à la porte primitive. C'est là une conjecture qui ne sera sans doute jamais éclaircie, et tant que des éléments de preuve plus précis ne seront pas produits, chacun pourra placer cette porte à sa

guise sur l'emplacement de telle travée détruite du collatéral du Nord qu'il lui conviendra de préférer. Mais j'éprouve d'autant moins d'embarras à admettre en principe que le temple de Lanleff n'a jamais eu qu'une entrée latérale par rapport à l'axe de l'édifiée déterminé par une abside orientale, que la même particularité se remarque au temple de Jérusalem. Le plan d'Areulfe lui attribue deux entrées placées toutes deux obliquement par rapport à l'axe du monument, l'une au Nord, l'autre au Sud. A Jérusalem comme à Lanleff, le mur extérieur du collatéral est plein sur le point opposé à l'autel. L'objection proposée, loin d'infirmar l'existence d'une abside orientale à Lanleff, ne fait ainsi que mettre en évidence une nouvelle analogie du monument de Lanleff avec l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem.

Je crois donc être fondé à figurer en A une abside orientale en lui donnant, par conjecture, des dimensions égales à celles des deux autres chapelles : je me conforme encore en ce point aux données fournies par le plan du temple de Jérusalem, où aucune des absides ne surpasse les autres en grandeur, et je considère la démonstration précédente comme complète en ce qui touche le plan primitif de l'édifice.

En ce qui concerne la question de date, dont je ne dirai qu'un mot parce qu'elle n'est pas comprise dans les énonciations du programme, il me semble qu'après avoir assigné à Lanleff une origine trop reculée on l'attribue aujourd'hui à une époque trop récente. Sans doute, s'il fallait y voir une construction des Templiers, l'édifice ne pourrait être antérieur au milieu du ^{xii}e siècle. L'ordre du Temple, en effet, n'a été fondé qu'en 1118 et n'a pas été introduit en Bretagne immédiatement après son établissement ; mais cette hypothèse est démentie par les textes historiques. Il ne paraît pas que les Templiers aient jamais possédé Lanleff. J'ometts de tirer argument de la charte de Conan IV, de 1160, qui a été donnée par les Bénédictins (Voy. Morice, *Pr.* I, 638.) comme faisant l'énumération des biens de l'ordre du Temple, et qui a trait réellement aux Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Mais un titre de 1148, découvert par M. de la Borderie dans la collection des Blanches-Manteaux, contient donation par le comte de Penthievre de l'église de Lanleff à l'abbaye de Lehou près Dinan. Ici encore la tradition a donc tort avec ses moines et ses croix rouges ; et de quelque couleur que l'imagination populaire

ait habillé les anciens possesseurs de Lanleff, il est acquis désormais qu'ils ne furent autres, au ^{xii}^e siècle, que les Bénédictins.

L'église, quoique les Templiers soient étrangers à sa construction, n'en a pas moins été bâtie à l'imitation du Saint-Sépulchre, sans doute à une époque antérieure à la donation faite aux moines de Lehon, qui n'avaient aucun motif de préférer la forme circulaire à une autre. Il est plus probable que quelque seigneur, revenant de Terre-Sainte et d'un de ces pèlerinages si fréquents au ^{xi}^e siècle, a voulu laisser ce souvenir de sa visite au sépulchre du Sauveur. L'histoire du ^{xi}^e siècle abonde en faits analogues ; elle ne mentionne pas seulement les départs des plus puissants seigneurs, prêtres ou laïques, pour Jérusalem ; elle signale à leur retour la construction en France de saints sépulchres, d'églises circulaires, *ad formam Templi*, qui n'ont d'autres rapports avec les édifices élevés un siècle plus tard par les Templiers qu'une communauté d'origine et une imitation plus ou moins fidèle du temple de Jérusalem, objet d'une dévotion si générale et si profonde, qu'elle aboutit à l'héroïque folie des Croisades.

Les Templiers écartés et toute latitude restant pour la fixation d'une date d'après les seuls caractères archéologiques, l'architecture de Lanleff nous semble appartenir bien plutôt au ^{xi}^e siècle qu'au ^{xii}^e. On a cherché à rapprocher Lanleff de Bégard, qui a certainement été bâti après 1130, et à conclure de ce parallèle que les deux édifices sont contemporains. Il faut, pour aller jusque-là, oublier qu'à Bégard toutes les arcades sont ogivales, et qu'à Lanleff elles sont toutes en plein-cintre ; que les chapiteaux de Lanleff ont un caractère de décoration plus ancien que ceux de Bégard, et que ceux des deux édifices se ressemblent plutôt par l'analogie des matériaux et de la barbarie du travail que par le système d'ornementation. Or, tous les jours une œuvre d'art exécutée par des ouvriers maladroits et inhabiles peut présenter les caractères qu'on retrouve dans des monuments plus anciens.

L'église Sainte-Croix, de Quimperlé, qui est construite sur un plan très-voisin de celui de Lanleff, mais qui indique un art beaucoup plus avancé, est un édifice à date certaine et remontant historiquement au ^{xi}^e siècle. L'église de Lanleff, avec un aspect beaucoup plus antique, ne saurait être plus récente. Il ne faut pas oublier d'ailleurs les caractères décisifs, qui ne sont en

évidence que depuis peu de temps, que fournit l'appareil des arcades et la retraite des sommiers de l'arc sur les pieds-droits de l'abside principale. L'usage des joints en ciment, démesurément larges, formant saillie et encadrant les claveaux des arcs, est un indice certain d'antiquité, un reste du mode de construction usité à l'époque carlovingienne, abandonné au ^{xii}^e siècle, et plus pratiqué pendant la première moitié du ^{xi}^e siècle que durant la seconde. Dans la France centrale, il suffit à faire reconnaître les pans de murs bâtis sous le règne du roi Robert (996-1031) ou de son successeur. Ces caractères tirés de l'appareil sont des guides encore plus sûrs que ceux tirés de l'ornementation. Il n'y a point de doute que si, au lieu d'occuper une position géographique aussi reculée, Lanleff se trouvait dans le voisinage plus immédiat du domaine royal, véritable centre du développement des arts au moyen âge, l'opinion de M. Mérimée, qui lui assigne par analogie le ^x^e siècle pour date, ne fût universellement adoptée. En s'arrêtant au ^{xi}^e siècle par une sorte de compromis entre deux opinions contraires, on se trouve plutôt en-deçà qu'au-delà de la date probable du monument, surtout si on songe que, pour un édifice bâti évidemment sous une influence venue du dehors, il faut tenir moins compte de l'état local ou provincial que de l'état général de l'art au ^{xi}^e siècle.

Le résumé de cette longue discussion consiste à dire que le monument de Lanleff est une église à deux enceintes circulaires concentriques, pourvue d'une abside principale à l'Orient et de deux chapelles absidales au Nord et au Sud ; le tout élevé probablement au ^{xi}^e siècle, à l'instar de l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem, par quelque pèlerin revenant de Terre-Sainte.

Comme la discussion a principalement porté sur l'existence de la chapelle septentrionale, *M. Ramé* demande qu'on nomme une Commission qui, après avoir visité les lieux, fasse un rapport et vérifie le résultat de la fouille du 7 septembre 1856. Ce sera, ajoute-t-il chaleureusement en terminant, la meilleure preuve que nous ne mettons dans ce débat aucun intérêt personnel, mais que nous cherchons à établir avec sincérité la science de nos antiquités nationales, en nous donnant des marques d'une bienveillance réciproque, ce gage si cher de nos réunions.

Au milieu d'applaudissements unanimes provoqués par les dernières paroles de l'orateur, M. le Président déclare qu'il sera fait suite à la proposition.

M. Bourel-Roncière vient, à deux reprises, faire connaître à l'assemblée comment il a été conduit à établir les conclusions de son rapport, et tire une nouvelle objection de l'existence d'une œuvre d'art, d'un cordon en pierre trouvé au niveau du sol, en avant et à l'entrée de la chapelle Sainte-Anne.

M. Ramé répond que ce cordon en pierre avec son chanfrein se retrouve partout sous chacune des arcades anciennes, et que quant à l'absence de lien, dont il est encore parlé dans le rapport, entre l'abside principale et les constructions nouvelles, ce fait s'explique par la convexité du mur du collatéral qui eût fait saillie à l'intérieur du chœur nouveau, et qu'on a dû par conséquent faire disparaître pour obtenir une surface perpendiculaire aux murs latéraux de l'église moderne.

M. le Président donne la parole à *M. de la Borderie* sur la 15^e question du programme : « Faire connaître les documents relatifs aux travaux des religieux bénédictins sur l'histoire de notre province. »

Après avoir en quelques mots pleins de respect pour nos antiquités nationales, indiqué la différence entre l'histoire *bardique* qu'on retrouve à l'origine de toutes les civilisations, et l'histoire sérieuse qui a eu chez nous pour premiers représentants les religieux bénédictins, *M. de la Borderie* cite quelques noms de la première époque et même quelques anonymes, entre autres, en 1395, l'auteur d'une histoire des Bretons armoricains, dite *Chronique de Saint-Brieuc*; au xvi^e siècle, Bertrand d'Argentré, chez lequel le juriconsulte efface déjà le *barde*. Encore un siècle et nous arrivons à la grande compilation bénédictine, c'est-à-dire à la véritable histoire. Au seuil même de ce monument, *M. de la Borderie* est heureux de trouver un nom cher aux lettres bretonnes, celui de dom Audren de Kerdrel, qui nous apparaît en 1687 prieur de Landévennec. Sollicité par Mgr de Coëtlogon, évêque de Quimper, de recueillir les faits de l'histoire de Bretagne, dom Audren résiste quelque temps; il va auparavant se fixer à l'abbaye de Redon, lieu propre à la réunion des savants et riche en archives. Il se décide enfin en 1689, et s'associe quatre religieux : dom Antoine Le Gallois, homme d'une lecture immense, mais d'un esprit porté aux digressions; dom Briant, critique sévère et patient; dom Rougier, plus précieux, plus infatigable encore; enfin dom Lobineau, qui a plus spécialement attaché son nom à cette grande entreprise.

Les États de Bretagne apprécièrent tellement, dès l'abord, l'importance de cette composition, qu'ils accordèrent 300 livres pour les premiers frais.

M. de la Borderie, pour nous faire comprendre les consciencieuses recherches de dom Audren, nous le montre dans ses voyages, dans sa correspondance. Ce sont cependant plutôt ses collaborateurs qui voyagent. En 1690 ils vont à Lamballe et à Saint-Brieuc; en 1691, à Nantes, en Basse-Bretagne, à Rennes; en 1692, à Rennes et à Guérande. L'année suivante, dom Audren, qui a consulté par lettres, dans l'intervalle, des historiens de toute provenance, Cocherel envoyé à Londres en mission, et Varillas lui-même, dom Audren va résider à Saint-Vincent du Mans. Que vont devenir tous ces papiers laborieusement amassés? Les États allouent encore 1,000 livres pour le transport. L'année 1694 est consacrée à des voyages dans l'Anjou, la Touraine, et le Poitou, puis commence l'arrangement des faits.

Dom Briant meurt après avoir poussé l'ouvrage jusqu'à 1364. C'est alors dom Le Gallois qui semble plus spécialement chargé du travail. Il existe, relativement à cette époque, nombre de lettres d'un gentilhomme, un de ces laïques érudits dont l'espèce était rare alors, et le sera toujours, le chevalier de Gaignères, grand coureur de pays, déchiffreur d'inscriptions, que ses amis nommaient en riant M. Pitaphe. Ce chevalier de Gaignères, donc, consulté par dom Audren, donna à dom Le Gallois quelques conseils sur le plan de l'ouvrage, lui dit de prendre avant tout une carte détaillée du pays. Quant au corps de l'ouvrage, il faut, dit-il, être assez succinct sur les mœurs, traiter des villes, des châteaux, des ducs, par chapitres; il insiste même sur la nécessité de copier les vitraux pour l'histoire des arts.

Après la mort de dom Le Gallois en 1695, dom Audren, après avoir songé quelque temps à dom Veissière, choisit enfin dom Lobineau, en 1697, qui resta le véritable directeur de l'œuvre jusqu'à sa publication.

Les États de Bretagne voulurent savoir où en était l'ouvrage, et mandèrent les ouvriers avec une partie de *la matière digérée*. Le procureur syndic en fut content, et dom Audren, voulant ménager à son collaborateur toute facilité pour mettre la dernière main à son œuvre, le fit placer à Saint-Germain-des-Prés, près de M. de Gaignères.

L'ouvrage parut en 1705, et fut l'objet d'une approbation unanime. La famille de Rohan, qui prétendait descendre de Conan Mériadec, dont Lobineau ne reconnaissait pas l'existence, se montra seule mécontente, et adressa aux Etats une protestation. Lobineau n'en fut pas moins remercié, nommé historiographe de Bretagne, avec un don de 300 livres viagères, et de 600 livres pour la publication de son troisième volume.

Lobineau eut cependant à soutenir une polémique assez vive, d'abord contre dom Liron au sujet des origines ecclésiastiques de la province, puis avec Vertot au sujet de la soumission de la Bretagne aux rois de France et des diverses révoltes qui avaient ensanglanté le pays. La réponse de Lobineau fut mordante, incisive. Quelque temps après, le religieux bénédictin mourut à Saint-Jacut-de-la-Mer, en 1727, sans avoir pu terminer son troisième volume. Plus tard, comme on le sait, la reprise de ce grand travail fut confiée à dom Morice.

L'heure avancée oblige M. de la Borderie de se restreindre sur le compte de ce dernier, et fait éprouver à l'assemblée le regret de n'avoir entendu que quelques pages détachées de ce remarquable travail. M. de la Borderie, avant de terminer, lave l'école bénédictine du reproche qui lui a été fait de n'avoir donné que les annales politiques et militaires de la province, comme si ce n'était la base première et indispensable de toute histoire, à laquelle sans doute on peut ensuite ajouter, qu'on peut éclairer et enrichir par des notions philosophiques, scientifiques artistiques, mais sans laquelle rien ne se fait.

Aussi est-ce avec une véritable satisfaction que l'assemblée a entendu M. de la Borderie payer un juste tribut d'éloges à cette grande congrégation bénédictine qui, tenant d'une main la charue, de l'autre la plume, a si bien mérité de la patrie et des lettres, et qui en particulier a posé dans les trois abbayes de Landévennec, de Redon, de Saint-Jacut, les fondements de cette histoire de Bretagne où notre province voit avec orgueil ses annales les plus véridiques.

La séance est levée à dix heures du soir.

Le secrétaire,

J. LAMARE.

CLASSE D'ARCHÉOLOGIE.

TROISIÈME SÉANCE.

PRÉSIDENCE DE M. HERSART DE LA VILLEMARQUÉ.

M. HIPPOLYTE DU CLEUZIOU, *secrétaire*.

Mardi, 7 octobre, huit heures du matin.

Sommaire. — Nomination et rapport des Commissions. — Récit d'un voyage archéologique dans les Côtes-du-Nord. — Observations diverses.

Après lecture du procès-verbal, on nomme une Commission pour s'occuper du temple de Lanleff.

M. Ramé, au nom de la Commission chargée d'indiquer un but d'excursion archéologique, expose à l'assemblée que l'on peut se rendre soit à Lanleff, soit à Guingamp.

M. de Keranflec'h communique à l'assemblée des notes fort intéressantes sur une excursion archéologique faite par lui, en compagnie de M. de la Borderie, dans la Cornouaille des Côtes-du-Nord. L'honorable archéologue décrit notamment :

- 1° L'église paroissiale et le château de Corlay ;
- 2° L'église de Canihuel, affectant la forme très-rare d'une croix patriarcale, où l'on remarque la magnifique rose d'une fenêtre percée dans le chevet, des détails de style rayonnant que présentent la tour, et qui s'harmonisent assez bien avec l'architecture flamboyante du reste de l'édifice, un lambris dont les sablières portent de curieuses inscriptions : l'une donnant le nom de l'auteur

de ce lambris, Ollivier Le Loergan, le même peut-être que l'ouvrier, ou plutôt que l'habile artiste auquel on doit le jubé de Saint-Fiacre-du-Faouët ; l'autre mentionnant l'incendie de l'église par les troupes du duc d'Aumont, en 1598, et indiquant aussi le nom d'un ouvrier, Henri Calvé, qui aurait réparé l'œuvre de Le Loergan ;

3° La tour de l'église de Saint-Gilles-Pligeaux, élégant spécimen de l'architecture du ^{xvii}^e siècle, et, dans la même paroisse, la chapelle de Saint-Laurent, où M. de Keranflec'h signale une inscription et un tombeau remarquables ;

4° Les ruines de l'abbaye de Coëtmalouen, au milieu desquelles se trouvent les débris de quelques sépultures curieuses ;

5° L'église de Bourbriac, dont les parties romanes offrent un caractère grandiose assez rare dans les édifices bretons de cette époque, dont la crypte également romane, flanquée de deux chapelles basses de style rayonnant, a une physionomie fort originale, dont la tour enfin est un spécimen intéressant de l'architecture du ^{xvi}^e siècle par sa masse imposante, par les détails de son ornementation, et même par un délicieux bénitier qui s'y voit au rez-de-chaussée, entre les deux baies de la principale porte de l'église (1) ;

6° La Chapelle-Neuve, en Plougouven, étrange construction à laquelle se rattache une tradition plus étrange encore (2) ;

7° Enfin deux mottes curieuses, l'une à moitié route de Plésidy à Bourbriac, qui paraît être de l'époque primitive, l'autre près de ce dernier bourg, nommée Er C'hastel, qui pourrait avoir servi d'assiette au château du roi Deroc.

M. le Président ayant remercié M. de Keranflec'h de son importante communication, *M. Ramé* a la parole pour émettre un vœu que lui suggère le nom de Le Loergan prononcé par M. de Keranflec'h. Le jubé de Saint-Fiacre du Faouët, dû au ciseau de Le

(1) Cette tour porte l'inscription suivante :

En lā (l'an) mil v^{cc}xxv (1535) le x^e (10^e) iour de iuign fut comācece (commencée) ceste tour p̄ (par) G. Cojic mestre de lourage dīcel (d'icelle) C. Diridolo.

(2) Voir la *Revue de Bretagne et de Vendée*, livraison de mai 1857, p. 444 et suivantes.

Loergan, est dans un état de dégradation qui appelle de prompts et énergiques remèdes. M. Ramé pense qu'il y aurait là l'objet d'une demande à faire au gouvernement, dont la protection seule peut arrêter la main des vandales ou les ravages du temps.

A ce propos, *M. de Kerdrel* engage les membres du Congrès à formuler par écrit les vœux qu'ils auraient à émettre, pour que ces vœux soient renvoyés à la Commission chargée d'en faire le rapport.

A dix heures, la séance est levée.

Le Secrétaire,

HIPPOLYTE RAISON DU CLEUZIQU.

CLASSE D'ARCHÉOLOGIE.

QUATRIÈME SÉANCE.

PRÉSIDENCE DE M. HERSART DE LA VILLEMARQUÉ.

M. CH. DE KERANFLEC'H, *secrétaire*.

Mardi, 7 octobre, huit heures du soir.

Sommaire. — Camp de Pordic et inscription antique. — Fouilles de Corscul. — Cuves baptismales de l'époque romane. — Chapelle de N.-D. du Hirel. — Porches d'églises du XIII^e siècle. — Étuves du XV^e siècle au château de Guémené. — Salle capitulaire de Saint-Maurice de Carnoët. — Châteaux de la Chèze et du Gué de l'Île. — Importance de l'étude des anciennes maisons datées.

De six heures et demie à huit heures du soir, une pluie torrentielle inonde la ville de Saint-Brieuc et empêche plusieurs membres du Congrès, logés dans des quartiers éloignés, d'aborder la salle de la Mairie, où se tiennent les séances.

Cette circonstance oblige de remettre à un autre moment la discussion des questions indiquées pour ce soir, et après la lecture et l'adoption du procès-verbal de la précédente séance, *M. le Président*, de l'avis des membres présents, rappelle à l'ordre du jour la continuation des questions 1 et 8, concernant la statistique monumentale de la Bretagne, et spécialement du département des Côtes-du-Nord.

M. Bizeul sollicite de MM. les archéologues des Côtes-du-Nord des renseignements sur un camp romain signalé en la commune

de Pordic par feu M. le président Habasque, et sur l'existence d'une pierre portant l'inscription *Julivs Cesar mira egit hic*, mentionnée par M. l'abbé Souchet. Parmi les membres présents, nul n'a connaissance du prétendu camp romain de Pordie; quant à l'inscription, M. l'abbé Souchet, présent à la séance et siégeant au bureau, déclare avoir vu effectivement une pierre portant des caractères fort effacés, et, autant qu'il en a pu juger, appartenant à l'antiquité; il n'y a rien pu déchiffrer de distinct; mais des gens de la localité prétendaient y avoir lu les mots rapportés ci-dessus.

Sur une autre interpellation de M. Bizeul, *M. Geslin de Bourgogne*, inspecteur des monuments historiques dans le département des Côtes-du-Nord, rend compte des fouilles dernièrement exécutées (en 1856) dans le terrain qui recèle les ruines romaines de Corseul, fouilles dont les résultats, quoique satisfaisants, en font pressentir d'autres qui le seraient davantage s'il était possible d'avoir des fonds suffisants pour continuer ce genre de recherches.

Passant aux monuments du moyen âge, *M. de Kerdrel* signale, comme un fait très-digne de remarque, l'existence de nombreuses cuves baptismales de l'époque romane (aujourd'hui pour la plupart transformées en bénitiers), conservées jusqu'à présent dans les environs de Dinan, entre autres à Dinan même, à Corseul, à Saint-Cast, à Pleboulle, à Saint-Lourmel, etc. Il engage MM. les archéologues des Côtes-du-Nord à rechercher les causes spéciales auxquelles on doit attribuer la conservation, dans ce coin de la Bretagne, d'une quantité aussi notable de ces cuves romanes, dont le reste de notre province se trouve presque entièrement dépourvu.

M. de Keranflec'h indique dans l'église de La Chèze l'existence d'une cuve baptismale (aujourd'hui bénitier) remarquable par ses dimensions, ornée de sculptures et marquée de l'écusson des Rohan.

M. de Kerdrel signale et décrit la jolie chapelle de N.-D. du Hirel (en la commune de Ruca), édifiée très-intéressant et pourtant très-inconnu de la fin du xiv^e ou du commencement du xv^e siècle.

M. Ramé fait connaître un genre particulier de porches qu'il a trouvé reproduit dans bon nombre d'églises du pays de Goëlle

(desquelles il donne la liste), et dont le porche de Plouha peut être cité comme un très-bon type. Le trait caractéristique de ce genre des porches, c'est que sous la grande arcade extérieure se trouve inscrit un vaste trilobe, évidé, et retombant de chaque côté sur des colonnettes engagées. Il croit devoir rapporter au XIII^e siècle la construction de ces monuments.

M. de la Borderie signale, sans les décrire en détail, quelques monuments curieux, qu'il croit n'avoir été jusqu'à ce jour mentionnés par aucun livre ni dans aucun des Congrès de notre Association, savoir : 1^o une curieuse petite salle, ou plutôt cabinet d'étuves du XV^e siècle, qu'il a vu il y a deux ans (en 1854), subsistant comme par miracle parmi les ruines du château de Guéméné, naguère encore presque intact et l'un des beaux monuments militaires de notre province, maintenant presque anéanti par un déplorable vandalisme. Ce cabinet, couvert d'une voûte d'arc de supportée par une croisée d'ogive, n'a que 6 à 8 pieds de long sur 4 à 5 de largeur. Le pavé, formé de grandes dalles, repose sur de petits piliers de maçonnerie espacés comme dans les hypocaustes romains, et dans l'espace vide ainsi ménagé en dessous du pavé s'ouvrent des conduits de chaleur partant d'une vaste cheminée placée dans une autre pièce extérieurement à ce petit cabinet. Derrière la paroi des murs, un vide est également ménagé, où la chaleur, ramenée d'abord en dessous du pavé, pouvait monter sans obstacle. A l'intérieur du cabinet, deux bancs de pierre sont disposés contre les murs, l'un vis-à-vis de l'autre, dans le sens de la longueur. *M. de la Borderie* engage vivement les dessinateurs que le Congrès compte dans son sein à faire au plus vite un plan et une vue exacte de ce petit monument unique peut-être en son genre dans notre province, et très-menacé de destruction, si même il n'a pas été détruit depuis deux ans.

Le même membre signale en outre : 2^o la salle capitulaire de l'abbaye de Saint-Maurice-de-Carnoët, à deux lieues de Quimperlé, sur le bord du Laita, en pur style du XIII^e siècle, visiblement et très-prochement imité de la salle capitulaire de l'abbaye de Langonnet; 3^o le château de La Chèze, démoli depuis peu de temps presque en entier, et dont il ne reste plus qu'une tour assez élevée, en forme de polygone irrégulier, percée de longues meurtrières (archères), qui semble du commencement du XIV^e siècle. La base des autres tours et des courtines indique

seule par ailleurs le périmètre étendu et l'importance notable de cette forteresse, seconde capitale du vaste comté de Porhoët ; 4^o le curieux château ou manoir du Gué-de-l'Île, près La Chèze, construction très-soignée du x^v^e siècle, remarquable surtout par sa belle charpente ornée de moulures, et semblable à un vaisseau de cathédrale à trois nefs, dont une très-large accostée de deux étroits bas-côtés.

M. de Kerdrel remarque et regrette que la partie de notre question d'enquête monumentale, relative à l'architecture civile, demeure encore sans réponse. Il rappelle l'importance archéologico-historique que présente l'étude des vieilles maisons, nombreuses encore en Bretagne, mais dont on détruit chaque jour quelques-unes ; il insiste surtout pour qu'on s'attache de préférence aux maisons datées par des inscriptions, comme il en a vu plusieurs dans les Côtes-du-Nord, et notamment à Quintin, en se rendant à Saint-Brieuc pour la présente session du Congrès.

La séance est levée à neuf heures et demie du soir.

Le Secrétaire,

CH. DE KERANFLEC'H.

CLASSE D'ARCHEOLOGIE.

CINQUIÈME SÉANCE.

PRÉSIDENCE DE M. AYMAR DE BLOIS. — M. DE KERANFLEC'H, *secrétaire*.

Mercredi, 8 octobre, huit heures et demie du matin.

Sommaire. — Utilité d'un supplément aux *Preuves de l'Histoire de Bretagne*, de Dom Morice; plan à suivre dans ce supplément.

En l'absence de M. de la Villemarqué, empêché, et sur l'unanime invitation des membres présents, M. Aymar de Blois, directeur honoraire de la Classe d'Archéologie, prend place au fauteuil de la présidence.

L'ordre du jour appelle la question 16^e, ainsi conçue : « Dans quelle mesure serait-il utile et possible d'imprimer un volume de supplément aux *Preuves de l'Histoire de Bretagne*, éditées par les Bénédictins ? Quel plan conviendrait-il de suivre dans ce supplément ? »

M. de la Borderie a la parole sur cette question. A ses yeux, l'utilité d'un tel supplément est incontestable. Non-seulement les Bénédictins, forcés de choisir, ont laissé de côté beaucoup de Chartes anciennes des plus curieuses, et tronqué assez souvent d'une façon regrettable celles qu'ils ont donnés, au point que le sens en demeure parfois altéré ; mais certaines catégories de documents ont été entièrement omises dans leur recueil. Sans parler des documents relatifs à la statistique et à la généalogie

nobiliaires, comme les montres et les réformations, qui par leur étendue doivent nécessairement former une publication à part ; sans parler des documents relatifs à l'histoire des États de Bretagne qui se trouvent dans le même cas, on peut noter, comme faisant entièrement défaut dans la collection des Bénédictins, les pièces relatives à l'histoire des institutions municipales et paroissiales en Bretagne, à l'histoire des hôpitaux, des confréries pieuses, dont plusieurs sont fort anciennes, et à celle des corporations d'arts et métiers ; leur attention ne s'est guère portée non plus sur les titres qui concernent le commerce et les arts ; et l'on est encore plus étonné de voir qu'ils n'aient rien publié sur l'histoire et la composition des fiefs et des seigneuries de notre province, quand surtout la Chambre des Comptes de Nantes, qui leur ouvrit ses archives, possède sur cette matière une masse si considérable de renseignements dans ses collections d'aveux et de déclarations. Peut-être des obstacles que nous ne connaissons point privèrent les savants religieux de l'usage de ces richesses ; en tout cas, toutes ces lacunes n'empêchent point leur œuvre d'être à la fois un trésor des plus précieux et un monument des plus admirables élevé à la gloire de notre patrie ; mais, tout en admirant les Bénédictins, il nous est loisible de dire où ils ont manqué, et l'on ne saurait sans doute les mieux admirer qu'en essayant de réparer ces imperfections. C'est là sans doute une tâche difficile, qui n'est pas près d'être remplie, aujourd'hui que l'association chrétienne et savante, sanctionnée par la règle monastique, est rompue et dispersée. Mais, pourtant, si le lien de confraternité qui unit les membres de l'Association Bretonne les décidait à s'entr'aider pour cet objet, le but ne serait peut-être pas inaccessible.

Quoi qu'il en soit, si l'on venait à tenter un tel supplément, *M. de la Borderie* ne croirait pas obligatoire d'y suivre exactement le plan adopté par Dom Morice dans sa collection des *Preuves de l'Histoire de Bretagne*, lequel consiste uniquement à ranger les documents dans l'ordre chronologique. Si cet ordre présente quelque avantage, il a aussi des inconvénients, celui, entre autres, de séparer, de disperser à de grandes distances dans la collection les pièces relatives à un même établissement ; ainsi, par exemple, pour retrouver toutes les Chartres de l'abbaye de Saint-Melaine éparses dans le premier tome des *Preuves* de Dom

Morice, il est nécessaire de feuilleter d'un bout à l'autre tout ce gros volume; besogne fort longue et qui retarde singulièrement les travailleurs; inconvénient d'autant plus notable, que ces Chartes s'expliquent ou se complètent souvent les unes par les autres, au point que plusieurs d'entre elles sont presque incompréhensibles quand on se borne à les lire isolément. M. de la Borderie pense donc que, tout en donnant en tête du volume de supplément une table générale, par ordre chronologique, de tous les documents contenus dans ce volume, il y aurait lieu de suivre, en les publiant, un autre classement plus compliqué mais aussi plus méthodique, et par conséquent plus propre à faciliter les recherches. Il voudrait qu'on établît d'abord quatre grandes divisions, savoir : 1^o actes concernant l'histoire des institutions ecclésiastiques; 2^o histoire des institutions féodales; 3^o histoire des institutions municipales et du tiers-état; 4^o actes du pouvoir ducal en Bretagne. Dans chacune de ces grandes divisions, les titres de chaque établissement particulier, c'est-à-dire, par exemple, de chaque évêché, de chaque chapitre et de chaque abbaye, de chaque seigneurie, de chaque ville, etc., seraient réunis ensemble de manière à former des sections séparées; ainsi, l'on trouverait de suite et l'on embrasserait d'un seul coup-d'œil tous les documents relatifs à l'institution et relatifs à l'établissement sur lequel on voudrait être renseigné; et si, au lieu d'un établissement, on voulait étudier toute une époque, la table chronologique placée en tête du volume donnerait aussi la facilité de le faire sans rien omettre et sans embarras de recherche.

M. Lallemant pense qu'il serait nécessaire de comprendre dans le supplément dont il s'agit une collection très-complète des textes anciens relatifs à notre péninsule au temps des Gaulois et des Romains, le texte des inscriptions et la liste des médailles des mêmes époques qui y ont été découvertes jusqu'à présent, puisque ce sont là véritablement les *preuves de l'histoire* de notre pays durant cette période.

M. de Kerdrel, de son côté, désire vivement que ce supplément, s'il est publié, contienne les textes de Gildas, de Bède, d'Ermold Nigél, et ceux de diverses Chroniques antérieures au *x^e* siècle, qui se rapportent à l'histoire de la Bretagne Armoricaïne; textes aujourd'hui épars dans des recueils et des volumes différents, qu'il est fort difficile de réunir en même temps sous sa main. Il

voudrait aussi que les éditeurs du supplément prissent le soin de revoir, sur les meilleurs manuscrits, quelques-uns des documents déjà publiés par dom Morice, et dont ils présenteraient soit des compléments, soit des variantes : e'est ainsi que pour la *Chronique de Saint-Brieuc* publiée par dom Morice, Bréquigny a signalé à la bibliothèque du Roi un texte plus complet et qui fournit certaines variantes importantes à plusieurs Chartes éditées par le même Bénédictin, entre autres à la célèbre assise du comte Geoffroi. Quant au plan, au classement des documents à publier, M. de Kerdrel préférerait s'en tenir simplement à celui des Bénédictins, c'est-à-dire à l'ordre chronologique : d'abord, parce qu'un supplément n'étant en définitive qu'une *continuation*, il semble plus naturel de *continuer* aussi l'ordre et le plan adoptés dans la première et principale partie de l'œuvre que l'on continue ; et en second lieu, parce que, si l'on comprend dans ce supplément (comme il le juge nécessaire) les textes de Gildas, de Bède, des Chroniques, etc., il ne voit pas dans laquelle des divisions indiquées par M. de la Borderie ces textes pourront rentrer. Toutefois, il reconnaît volontiers des avantages importants, pour la facilité du travail, dans le plan indiqué par son confrère ; il croit que la matière mérite réflexion, et désire plutôt provoquer des éclaircissements que soulever des objections.

M. le Président (M. de Blois) réplique que l'on ne pourra jamais, quoi qu'on fasse, *continuer* véritablement le classement adopté par D. Morice. D. Morice a publié une série chronologique de documents allant des Commentaires de César à la fin du *xv^e* siècle ; si dans le supplément l'on suit, comme ce religieux, l'ordre chronologique, on ne continuera pas le classement, la série chronologique qu'il a ouverte ; on en formera une autre qui partira, comme la sienne, de l'époque romaine pour aboutir au *xvii^e* siècle ; ainsi cet avantage de *continuer* le classement des Bénédictins lui paraît à peu près nul, et il est très-disposé à lui préférer celui que présenterait, pour la rapidité des recherches, le classement indiqué par M. de la Borderie, en ayant bien soin toutefois de ne point omettre, en tête du supplément, la table générale chronologique dont il a parlé.

M. de la Borderie remercie M. le Président d'avoir si bien compris et éclairci son idée ; il remercie aussi M. de Kerdrel de lui avoir donné lieu de la compléter en lui rappelant fort à

propos, et avec grande raison, Gildas, Bède, Ermold, les Chroniques, etc. Comme M. de Kerdrel, il juge nécessaire de comprendre tous ces textes dans un supplément aux *Preuves de l'Histoire de Bretagne*, et il y joindrait encore un petit recueil des Actes des Saints de Bretagne les plus anciens, et une collection de textes pris dans les plus antiques chroniqueurs de la Grande-Bretagne (Henri de Huntingdon, Fabius Ethelwerd, Florent de Worcester, Simon de Durham, le livre de Landaff, les *Annales Cambrenses*, etc.), concernant la conquête de l'île de Bretagne par les Saxons et l'émigration des Bretons insulaires en Armorique, qui fut la conséquence de cette invasion. Pour concilier la publication de ces documents avec le classement qu'il a indiqué précédemment, il diviserait le volume de supplément en deux parties : *Première partie*, documents relatifs à l'histoire de notre péninsule depuis les Gaulois et les Romains jusqu'au ^x^e siècle; *deuxième partie*, documents du ^x^e siècle au ^{xvii}^e. — Dans la première partie (qui renfermerait aussi les Chartres carlovingiennes de Saint-Sauveur de Redon), on suivrait l'ordre chronologique comme l'a fait D. Morice; et dans la seconde, le classement plus compliqué et plus méthodique dont il a été donné plus haut une brève esquisse. — Mais, ajoute M. de la Borderie, l'exécution d'un tel supplément est bien difficile; je le sais pour y avoir songé, pour l'avoir rêvée, si l'on veut plus d'une fois, et je sais qu'une chose y est indispensable, c'est le concours actif de tous les Bretons soucieux de la gloire et de l'histoire de leur patrie, et en particulier de tous les membres de notre chère Association Bretonne.

Après quelques autres observations de M. Le Court de la Villethassetz et de M. de Kerdrel, qui se déclare satisfait des explications de MM. de Blois et de la Borderie, la séance est levée à dix heures un quart.

Le Secrétaire,

CH. DE KERANFLEC'H.

CLASSE D'ARCHÉOLOGIE.

SIXIÈME SÉANCE.

PRÉSIDENCE DE M. HERSART DE LA VILLEMARQUÉ.

M. H. RAISON DU CLEZIOU, *secrétaire*.

Mercredi, 8 octobre, huit heures du soir.

Sommaire. — Les proverbes bretons. — Hommages divers ; rapports sur les ouvrages qui en font l'objet.

M. Lamare, l'un des secrétaires, donne lecture du procès-verbal de la séance du lundi soir.

M. le Président annonce à l'assemblée que MM. de Geslin et de Barthélemy ont fait hommage à l'Association Bretonne des deux premiers volumes de leur ouvrage sur les *Anciens Évêchés bretons* : ouvrage des plus remarquables, ajoute M. de la Villemarqué, et qui a reçu une mention honorable de l'Institut.

L'ordre du jour appelle la discussion de la question 24^e du programme : « Rechercher les proverbes de la Bretagne armoricaine et les comparer avec ceux du pays de Galles et de la Cornouaille anglaise. »

M. le Président donne la parole sur cet intéressant sujet à M. Louis de Saisy.

L'honorable membre regrette de présenter au Congrès une étude qui, à vrai dire, ne répond pas aux termes du programme ; mais il s'excuse sur le peu de temps que ses occupations agricoles lui ont

laissé pour se préparer. Entrant en matière, il fait le récit d'une fête de nuit consacrée à la poésie bretonne : c'est une réunion dans laquelle alternent six chanteurs avec autant de chanteuses, près d'un feu splendide et autour d'un punch blamboyant, mais peu celtique. Après quelques morceaux très-modernes et assez mauvais, la verve bretonne, prenant le dessus, fait apparaître des poésies plus anciennes, et entre autres deux versions très-curieuses de la peste d'Elliant et des chants de Lez-Breiz. L'un des chanteurs, questionné sur les *louzou*, ou plantes magiques et médicinales des Bretons, sur les notions astronomiques vulgaires du peuple armoricain, en fait un exposé bizarre, mais tellement confus, qu'il serait difficile de le résumer clairement. La soirée se termine par le *chant des noces*, auquel M. de Saisy attache une grande importance artistique; car il le considère, et quant à l'esprit et quant au rythme, comme une œuvre de la plus haute antiquité. L'orateur complète son intéressante communication en donnant de ce chant si curieux deux versions françaises, mais restées bretonnes de couleur et de ton.

L'assemblée, par d'unanimes applaudissements, témoigne à M. de Saisy combien le récit qu'il vient de faire et les chants qu'il vient de dire lui ont été sympathiques.

M. de la Villemarqué prend la parole. Il rappelle qu'à plusieurs Congrès il a déjà étudié la poésie bretonne sous ses diverses formes, et qu'à Brest, l'année dernière, poursuivant cet examen, il a démontré de quelle manière nos premiers missionnaires s'étaient servis de la poésie comme moyen de prédication. La question aujourd'hui proposée sur les proverbes de notre Bretagne, de la Cornouaille anglaise et du pays de Galles, lui permettra de compléter l'étude commencée à Brest; car, ajoute-t-il, la poésie proverbiale ou aphoristique est une partie de la poésie enseignante.

M. de la Villemarqué examine la question des proverbes sous le triple rapport 1^o de la forme, 2^o du fond ou des sujets qu'ils traitent, 3^o de leur source. Il dit que ses observations seront puisées, pour le breton armoricain, dans le livre si intéressant de M. Brizeux, intitulé *Furnez-Breiz*, dans les Lavarou-Talvoudek de M. l'abbé Le Moal, dans les chants populaires de Bretagne, et dans un recueil manuscrit très-précieux qui vient de lui être

communiqué par un de ses collègues de la Classe d'Agriculture, M. Flagelle; pour le breton gallois, il se servira du 3^e volume de l'archéologie de Myvyr, et pour le breton de Cornouaille du recueil de Jhon Keigwin.

Les proverbes bretons, dit M. de la Villemarqué, quant à ce qui touche à leur forme, sont en général des sentences contenues soit dans un seul vers, soit dans deux, dans trois, dans quatre ou dans six. Ces vers n'ont pas de forme particulière. Cependant, quand les proverbes sont composés de plusieurs vers, ils riment ensemble deux par deux et quelquefois trois par trois. Certains affectent la forme connue sous le nom d'*allitération*, qui accuse une grande science rythmique. La forme ternaire est toujours le signe d'une haute antiquité.

Quant aux sujets, les proverbes bretons s'appliquent à tout. Il y en a de religieux, de nationaux, de scolastiques ou didactiques; il y en a de satyriques; d'autres ont trait à l'agriculture, à l'astronomie, etc.

Nous ne suivrons pas M. de la Villemarqué dans son savant et intéressant exposé des proverbes bretons comparés aux proverbes gallois et à ceux de la Cornouaille; nous nous contenterons de dire qu'il a toujours su charmer et captiver la réunion.

Passant à la troisième partie de son travail, M. de la Villemarqué recherche quelle a été la source des proverbes chez les peuples bretons.

Ils proviennent, à son avis, des différents monuments de la poésie celtique, ils en sont tombés comme des perles d'un collier. Le plus grand nombre appartient au genre didactique de cette poésie. Outre les proverbes, on trouve encore chez les peuples bretons des contes moraux, des leçons par sentences suivies, des apologues lyriques ou épiques et des ballades. M. de la Villemarqué donne comme spécimen de ce genre deux ballades. La première, intitulée *La Ville engloutie, ou les suites de l'ivresse*, est le sujet d'une légende populaire chez toutes les nations celtiques. Au reste, il y a mille proverbes bretons contre l'ivrognerie, car c'était là le vice celtique dominant et qu'il fallait combattre avec énergie. L'autre ballade, avec moralité, est intitulée *La Quenouille d'ivoire, Ar Gigel olifant*; c'est l'histoire d'une jeune fille de Logweltas, qui ne voulait pas se marier parce que les amou-

reux ne lui semblaient pas assez riches, et qui fut enlevée par des marins anglais. La morale de cette histoire est charmante, et nous sommes heureux de pouvoir la reproduire en entier : « Quand on est jeune, on s'imagine que l'or tombe du haut des arbres, tandis qu'il n'en tombe que des feuilles qui font place à des feuilles nouvelles. » « Mieux vaut de l'amour plein la main que des richesses plein un four. » « Les biens viennent, les biens s'en vont, l'amour jamais ne fait défaut. » « Les biens s'écoulent comme l'eau, mais l'amour reste à la maison. »

M. de la Villemarqué termine cette étude savante et pleine de charmes tout ensemble, en citant une sorte de conte demeuré populaire dans le pays de Cornouaille. Nous regrettons de ne pouvoir le reproduire. Encore cependant un dernier proverbe : « Il faut goûter au fruit avant de dire s'il est bon. »

En étudiant les proverbes bretons, M. de la Villemarqué nous a fait goûter aux fruits de la sagesse de nos pères; ils y sont restés fidèles, et leur cœur n'a jamais battu d'un autre amour que de celui des champs, de la justice et de l'honneur; toujours ils ont su préférer la mort à la honte, honorer la fidélité, flétrir la félonie, et verser leur sang sur mille champs de bataille.

De chaleureux applaudissements prouvent à M. de la Villemarqué qu'en évoquant d'aussi nobles souvenirs il a été l'écho de toute la réunion.

M. Saullay de l'Aistre, président de la Société Archéologique des Côtes-du-Nord, remercie M. de la Villemarqué d'avoir bien voulu traiter d'une manière si complète une question si neuve et si intéressante tout à la fois : lui aussi cite un proverbe antique qui s'applique parfaitement à la bravoure des paysans bretons : « Les gerbes donnent à ceux qui les cultivent la force de les défendre. »

M. le Président accorde la parole à M. de Keranflec'h, qui communique à l'assemblée la suite des notes de voyage dont il a commencé la lecture à une précédente séance.

M. Alfred Ramé annonce au Congrès que deux ouvrages viennent d'être offerts à l'Association Bretonne. Le premier est un recueil de vers, le second est un travail complet sur les monnaies de Bretagne, par M. Bigot. Jusqu'à présent, ces monnaies

étaient peu connues. M. Bigot en a fait l'objet spécial d'études très-consciencieuses et très-savantes. Il est parvenu, par une persévérance vraiment bretonne, à recueillir plus de 400 pièces, et c'est le fruit de ce travail qu'il donne aujourd'hui au public.

La séance est levée à dix heures un quart.

Le Secrétaire,

HIPPOLYTE RAISON DU CLEUZIOW.

CLASSE D'ARCHÉOLOGIE.

SEPTIÈME SÉANCE.

PRÉSIDENCE DE M. HERSART DE LA VILLEMARQUÉ.

M. DE KERANFLEC'H, *secrétaire*.

Vendredi 9 octobre, sept heures et demie du matin.

Sommaire. — Importance de l'émigration bretonne dans la péninsule armoricaine aux v^e et vi^e siècles.

M. Lallemand a la parole sur la question 17^e, ainsi conçue :
« Quelle a été l'importance de l'émigration des insulaires bretons dans notre péninsule aux v^e et vi^e siècles? Doit-on admettre, avec quelques auteurs, qu'elle a pu être absorbée dans la masse des indigènes armoricains ou gallo-romains? »

Après avoir dépeint, d'après Gildas et Bède, l'état misérable des populations bretonnes au v^e siècle, leurs plaintes au patrice Aëtius, et fait l'historique des différentes émigrations qui vinrent s'établir successivement et si fréquemment dans l'Armorique, il dit que le royaume de Domnonée ne fut réellement constitué qu'en 513. Mais l'émigration s'est faite d'une manière pacifique; et si les nouveaux venus n'ont eu à combattre les Francs que sous Clovis, en 497, comment expliquer la disparition des indigènes gallo-romains? Selon M. Lallemand, les savants qui ont essayé de porter la lumière dans cette partie intéressante de notre histoire se sont trompés en attribuant à une nation, bretonne de mœurs et de langage, les faits racontés par les auteurs contemporains

qui ont parlé de l'Armorique depuis l'année 409 jusqu'à l'an 497, époque à laquelle, au témoignage de Procope, elle fit alliance avec le roi des Francs.

C'est cette erreur que M. Lallemand se propose de redresser. Il commence par déclarer qu'il ne saurait admettre l'explication que M. de la Borderie a donnée de l'antique nom Létavie attribué anciennement à notre péninsule. Selon lui, ce nom ne signifierait pas rivage (du mot celtique *lidaw*), mais bien pays des Lètes, et lui serait venu des soldats lètes que la Notice des Dignités de l'Empire nous montre à cette époque établis dans l'Armorique.

Pour prouver l'établissement de ces troupes romaines en Armorique durant les IV^e et V^e siècles, M. Lallemand cite le Code théodosien, les *Præfecti littoris* établis aux III^e et IV^e siècles dans la troisième Lyonnaise. Saint Martin était le fils d'un Lète.

Les monnaies d'empereurs qui ont régné depuis Maximien-Hèreule jusqu'à Magnence (363), trouvées cette année dans la villa du Lodo, en Arradon (Morbihan), les ruines des voies romaines si bien reconnues par M. Bizeul, les bornes milliaires, tout prouve, selon l'orateur, qu'au IV^e siècle notre pays avait une population nombreuse et prospère. Cependant les colonies militaires durent peu à peu se bretonniser par leur contact avec la masse des indigènes de race celtique.

Les habitants de l'île de Bretagne et ceux de l'Armorique avaient des mœurs, une religion et des institutions identiques. Quand les premiers passèrent sur le Continent, la fusion dut par conséquent se faire très-facilement.

Ce sont ces populations insulaires et armoricaines qui, lassées de payer des impôts à l'Empire impuissant à les protéger contre les pirates du Nord, se déclarèrent indépendantes en 409. Un passage de Jornandès nous apprend cependant qu'à une époque postérieure elles servirent encore, mais seulement comme alliées, dans les armées romaines.

M. de la Villemarqué fait observer que la qualification de *brecons* contenue dans le texte cité par M. Lallemand est précisément le nom que les Irlandais donnent à leurs juges.

M. Hippolyte du Cleuziou demande si M. Lallemand entend dire que les Armoricains secouèrent le joug pour vivre sous des institutions municipales qui leur étaient propres.

M. Lallemand, après avoir répondu qu'il ne l'affirme que pour

les cités de Rennes et de Nantes, reprend son argumentation, et fait l'historique de l'expédition de Riothime qu'il croit, après M. Aurélien de Courson, s'être établi à Guérande avec ses guerriers, lesquels auraient été les auteurs de la population bretonne qui a jusqu'à nos jours continué à y parler un idiome celtique, que l'orateur prétend entièrement distinct des autres dialectes de la Bretagne.

Ce ne fut que par l'influence de saint Martin qu'une métropole de la troisième Lyonnaise fut établie à Tours, et en 461 Mansuétus, qualifié évêque des Bretons dans le Concile de Tours, n'était qu'un chorévêque de ces émigrés insulaires.

M. Lallemand va même plus loin, et pense qu'au ^{vi}^e siècle les Bretons avaient conservé les mœurs et les habitudes romaines. Son opinion est fondée sur un passage de Grégoire de Tours, où il est dit qu'ils ne portaient pas les cheveux longs à la manière des barbares franks, mais se tondaient comme les Romains. Les habitants de l'Armorique gallo-romaine parlaient le celtique comme ceux de l'île. Il cite des passages de Sulpice-Sévère et d'autres auteurs anciens prouvant ce qu'il avance.

MM. Aurélien de Courson, de Kerdrel et de la Borderie prennent la parole pour déclarer qu'ils ne pensent pas que de la coutume des anciens Bretons de se couper les cheveux on puisse conclure qu'ils avaient les mœurs et les habitudes romaines. Il est très-probable qu'il n'en usaient ainsi que pour être plus dispos dans les combats.

M. le Président conteste l'interprétation donnée par *M. Lallemand* aux textes qu'il a cités. Loin d'impliquer que les Bretons insulaires et les indigènes de l'Armorique parlassent la même langue, ils semblent distinguer la langue de ces deux peuples.

M. Lallemand maintient son assertion, car cette langue des peuples de la Gaule ne peut être que le celtique, puisque, selon lui, le latin n'était parlé que par les habitants des villes, l'Église et le monde officiel.

Résumant son argumentation, *M. Lallemand* affirme de nouveau et maintient que les Bretons qui vinrent aux ^v^e et ^{vi}^e siècles chercher un asile en Armorique avaient la même nationalité, les mêmes mœurs, la même langue et les mêmes institutions que ces derniers.

L'heure avancée ne permettant pas de terminer aujourd'hui

cette intéressante communication, M. le Président rend un juste hommage aux érudites et infatigables recherches par lesquelles M. Lallemand s'efforce d'élucider les premiers siècles de notre histoire, et annonce que la suite de son travail sera entendue dans une autre séance.

M. Geslin de Bourgogne ayant fait au Congrès l'honneur de le consulter sur l'opportunité d'abattre l'if de Lanleff, l'assemblée, sur les observations de MM. A. Ramé et Boullé, architecte, pense que loin de penser à abattre cet arbre, seule couverture destinée désormais à abriter le vieux monument, il est très-désirable qu'on veille à sa conservation.

Après avoir désigné pour faire partie de la Commission des vœux MM. Bizeul, de Blois, Lallemand et Gauthier du Mottay, M. le Président lève la séance.

Le Secrétaire,

CH. DE KERANFLEC'H.

CLASSE D'ARCHÉOLOGIE.

HUITIÈME SÉANCE.

PRÉSIDENCE DE M. HERSART DE LA VILLEMARQUÉ.
M. DE KERANFLECH, *secrétaire*.

Vendredi, 10 octobre, sept heures et demie du soir.

Sommaire. — Limites successives du domaine congéable dans leur rapport avec celles de la langue bretonne. — Abbaye de Beauport; date de la construction de ses différentes parties; indication de la destination primitive de chacune d'elles.

Une nombreuse et brillante assistance, que la grande salle de la mairie peut à peine contenir, témoigne de la vive sympathie que les habitants de Saint-Brieuc portent aux travaux de la Classe d'Archéologie.

L'ordre du jour appelle la question 20^e du programme, ainsi conçue : « Déterminer, dans le Morbihan et dans les Côtes-du-Nord, les limites successives du pays de domaine congéable. Ont-elles toujours concordé avec celles de la langue bretonne? »

M. de Blois, directeur honoraire de la Classe d'Archéologie, a la parole, et s'exprime en ces termes :

« Si j'aborde la question qui vient d'être posée, c'est qu'aucun de nos honorables confrères des Côtes-du-Nord et du Morbihan, auxquels elle s'adresse particulièrement, ne semble vouloir la traiter. Le domaine congéable est un régime d'amodiation

propre à nos contrées bretonnantes, et inconnu à la Haute-Bretagne comme aux autres régions de la France. Mais cette affinité constante entre l'usage de la langue bretonne et la pratique du domaine congéable est-elle un fait si général qu'il ne soit soumis à aucune exception? Dans quelles localités et sous quelle influence cette institution, si appropriée aux vieilles mœurs de la population bretonne, se serait-elle étendue au territoire du pays gallo? C'est par ce point de vue que la question de géographie convenancière, qui nous est soumise, se rattache à l'histoire des classes agricoles de la Basse-Bretagne, intimement unie à celle du domaine congéable, et qu'elle devient curieuse à examiner.

« Nous sommes si peu avancés dans cette étude, que l'origine du domaine congéable demeure l'une des thèses les plus controversées par les écrivains qui ont traité des anciennes institutions de la Bretagne. Depuis M. de Lesrat, contemporain de d'Argentré, chacun d'eux, jusqu'à nos jours, a présenté une solution différente de ce problème historique. Dufail et Girard ont pensé que le bail à domaine congéable nous était venu des Romains. Cette opinion n'a pas rencontré plus d'accueil qu'elle ne méritait. Dom Lobineau et, après lui, dom Morice, avaient, de leur côté, cru trouver le principe de cette espèce de contrat dans les concessions féodales consenties à titre précaire, dont il se voit des exemples antérieurs au ^{xiii}^e siècle, et ils supposaient que la clause de précarité introduite dans les tenues roturières avait donné naissance au domaine congéable. Mais ce n'était qu'une conjecture peu probable, et, malgré l'autorité dont jouissent ses auteurs, elle n'a obtenu qu'une faible adhésion. On s'est rallié de préférence à l'idée qui fait la base commune des systèmes présentés par les jurisconsultes Duparc-Poulain et Beaudoin; c'est que le domaine congéable remonterait jusqu'au temps des migrations qui, vers le ^v^e siècle, firent affluer une masse de Bretons insulaires dans notre Armorique. Cette institution, subsistante depuis quatorze siècles, offrirait ainsi le phénomène d'une longévité inouïe dans l'histoire, qui n'est que le témoignage de l'instabilité des œuvres humaines. Cette seule remarque suffit pour soulever des doutes sur l'origine assignée au domaine congéable par les deux savants feudistes que je viens de nommer.

« Nous n'entrerons pas ici dans le détail d'autres objections

plus sérieuses qui ébranlent et rendent inadmissible, à nos yeux, l'opinion émise par Duparc-Poulain et Beaudoin. Cette discussion trouvera mieux sa place dans un travail sur l'histoire de nos usages ruraux, communiqué en partie l'an dernier au Congrès de Brest, et que nous nous proposons de remettre bientôt au bureau chargé du soin de nos publications. Dans ce mémoire, nous abordons aussi la question des origines du domaine congéable et de ses variations, et si nous ne nous faisons pas d'illusion, on y verra clairement que cette institution commença vers le XIII^e siècle à remplacer le régime de tenures qui était précédemment en vigueur. Ce régime n'était pas autre que celui des *quevaises*, qui n'avaient pas encore entièrement disparu au moment de la révolution de 1790. La concession faite au colon devait profiter à toute sa lignée directe, et retourner au seigneur lorsque cette postérité viendrait à s'éteindre. Le tenancier devait, pour prix de la jouissance de l'exploitation, payer annuellement un menu et un gros cens. Le menu cens était une sorte de chefferie qui consistait en poules et en une certaine mesure d'avoine. Le gros cens était proportionnel à l'importance de la tenue; c'était une dîme à la septième gerbe qui se prélevait sur la récolte de chaque année. Le plus souvent le sénéchal du lieu ou un prévôt féodé présidait à cette cueillette, et ils recevaient du seigneur pour leur salaire le dixième de sa dîme.

« La transformation de ces anciennes tenures en domaines congéables s'opéra d'abord par la commutation de la dîme en une rente fixe et abonnée. Le colon trouva alors un nouvel intérêt à étendre ses défrichements dans la perspective de profiter seul pendant le cours du bail du produit de ces améliorations. D'un autre côté, le seigneur, voulant aussi à son tour jouir de ces avantages en élevant le taux de ses rentes, n'admit plus l'inféodation octroyée à la lignée du colon, et se réserva la faculté de reprendre la tenue en remboursant ou faisant rembourser les édifices. Cette révolution, que la résistance des tenanciers a rendue très-longue, était déjà avancée dans le vicomté de Rohan en 1256. Dans une transaction entre le vicomte de Rohan et son sénéchal, insérée à cette date aux *Preuves de l'histoire de Bretagne*, il est marqué que si ce seigneur continue de faire des domaines à l'exemple de ses prédécesseurs, le sénéchal, en compensation de la perte qu'il éprouve de ce changement qui lui ôtait l'occasion de veiller à la

levée de la dîme et d'en gagner le dixième, percevra sur chaque domaine une crublée d'avoine.

« La révolution dont nous venons de parler n'était que le contre-coup d'une grande impulsion qui venait de modifier en France la condition générale des laboureurs, et substituer au vieux servage le régime de la censive, devenue le titre d'affranchissement des classes agricoles de la nation. Dans les pays de coutume régnait, avant cette époque, un mode de tenures analogue à celui qui existait en Bretagne. La censive fit disparaître la déshérence lignagère et constitua le laboureur propriétaire incommutable du fonds, à la charge d'acquitter un cens et des devoirs de fief réglés soit par l'usage local, soit par le contrat de l'inféodation. L'Auvergne, le Bourbonnais, la Bourgogne et quelques autres contrées, dont les coutumes étaient appelées *coutumes serves*, restèrent alors à peu près étrangères à ce mouvement; mais du Poitou, de l'Anjou et de la Normandie, il se communiqua de bonne heure à la Haute-Bretagne, qui vivait sous l'empire des mêmes idées et de la même civilisation. Ce travail de transformation, dont la marche atteste que les seigneurs comme les sujets y trouvaient également avantage, s'arrêta court devant les mœurs et la civilisation différentes des Bas-Bretons. La population bretonnante de nos campagnes tenait à ses antiques coutumes, et en particulier à cette transmission des droits édificiers dans la ligne directe du colon, qui s'est conservée dans les domaines congéables de Rohan jusqu'à l'abolition de cet usage particulier; elle n'aspirait pas à la propriété du fonds comme le laboureur français des ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles. Ce ne fut que par la voie des déshérences que les seigneurs parvinrent, non pas à transformer ce vieux droit, mais à le modifier simplement par la commutation des tenues anciennes ou domaines en domaines congéables. Ce changement fut une occasion de troubles au pays de Poher, comme l'attestent divers documents, parmi lesquels nous citerons le chant populaire qui a pour titre : « *Les jeunes gens de Plouïé*, » chant qui nous semble néanmoins fort postérieur aux faits dont il contient le récit.

« Si je me donne, continue M. de Blois, la licence de répéter devant vous des observations que j'ai déjà présentées au Congrès de Brest, c'est que ces aperçus nouveaux ne vous ont point en-

core été communiqués par les procès-verbaux de cette session, et qu'il est essentiel d'en avoir la notion pour bien comprendre l'intérêt qui s'attache à la question qui m'a donné lieu de prendre la parole.

« En 1790, on aurait pu citer des exemples d'exploitations rurales tenues à la charge de censive dans les pays de domaine congéable; mais ces exemples étaient fort rares ailleurs que dans les territoires de Tréguier et de Goello. Quant aux domaines congéables, je crois que ce régime d'amodiation n'a jamais été institué que parmi des populations bretonnantes. Déterminer les limites successives du domaine congéable le long de la zone qui séparait la Haute et la Basse-Bretagne, ce serait donc constater l'ordre des empiétements de la civilisation française sur la civilisation bretonne. Après avoir renoncé à leur ancien idiome, les paroisses envahies par la langue française ou gallo trouvaient tout simple d'être assujetties aux autres modes et coutumes du pays français, et cessaient de tenir au régime si libéral du domaine congéable; et lorsque les concessions à titre de censive devinrent difficiles et rares, les laboureurs de ces contrées se contentèrent de la condition de fermiers.

« Voici maintenant des renseignements sur quelques variations des limites anciennes du domaine congéable, que nous eussions désiré de voir compléter par nos confrères des Côtes-du-Nord et du Morbihan.

« Au ^{xiv}^e siècle, le domaine congéable était connu dans les paroisses d'Hillion et de Pommerit, à deux lieues Est de Saint-Brieuc, comme nous l'apprend la donation faite par Guy de Bretagne à Simon de Monbourcher, en 1318, laquelle a été publiée par nos Bénédictins. En 1790, cette limite était reculée de quatre lieues Ouest de la même ville, jusque vers Châtelaudren. Beaudouin parle d'anciens titres qui constataient l'existence de domaines congéables dans le pays de Lamballe; mais en 1786, époque à laquelle il écrivait son livre des *Institutions convenancières*, il n'y en avait plus dans le duché de Penthievre, suivant cet auteur, au-delà des juridictions de Guingamp et de la Roche-Suhart, dont le chef-lieu est un peu à l'Ouest de Saint-Brieuc. Cependant, nous avons appris que des personnes encore existantes ont vu disparaître par congément des domaines situés dans

les paroisses de Plouguenast et de Langast, qui relevaient de la châtellenie de Moncontour, l'un des membres du duché de Penthievre.

« Pour ce qui regarde le diocèse de Vannes, j'ai vu dans les mains de notre confrère M. de Kerdrel un aveu de la seigneurie de Rieux, de la fin du ^{xv}^e siècle, qui mentionnait des domaines congéables dans cette juridiction, dont le territoire bordait les rives de la Vilaine. Mais il me semble qu'ils avaient disparu avant la fin du siècle suivant, lors des enquêtes sur lesquelles on a dressé l'usage de Brouerec, dont les expressions tendent à en limiter l'étendue à la même rivière prise à la Roche-Bernard.

« La conclusion qui ressort de ces vicissitudes communes aux destinées de la langue bretonne et à celle du domaine congéable, c'est que cette dernière institution avait une affinité particulière avec les mœurs des Bas-Bretons. Tout envahissement de la langue française sur les précédentes limites de la langue bretonne présageait, dans un avenir peu éloigné, la suppression du domaine congéable sur le sol acquis par ce changement au pays gallo. Mais comme cette révolution parallèle dans l'ordre de la propriété exigeait un certain laps de temps et était régie par d'autres lois, les limites du domaine congéable devaient être plus étendues que celles de la langue bretonne le long de la lisière sur laquelle les deux idiomes se trouvent en contact. Ainsi, le domaine congéable a été en usage jusqu'aux temps modernes dans certaines paroisses situées à l'Est de la rivière d'Oust, dont la rive occidentale traçait au centre de notre péninsule, dans le dernier siècle, les limites de l'idiome breton. Telle était la paroisse de Plouguenast, dont il a été question plus haut ; il y avait d'autres paroisses, dépendantes du duché de Rohan, auxquelles on pourrait étendre la même observation. Cette question d'ethnographie mériterait d'être examinée avec détail par les membres des Sociétés Archéologiques des Côtes-du-Nord et du Morbihan, sur le territoire desquelles se partagent la langue française et la langue bretonne ; nous n'avons fait ici que l'effleurer. »

M. de la Borderie. Je ne prétends traiter ni la question des origines du domaine congéable, ni celle de ses limites successives ; je me bornerai à quelques observations de détail sur la communication qui vient de vous être présentée. Je me demande s'il s'agit bien de domaines congéables dans la transaction entre le

vicomte de Rohan et son sénéchal, par laquelle cet officier est autorisé par son seigneur à prendre une crublée d'avoine sur les domaines créés par ses ancêtres, par lui-même, et qui seraient créés ultérieurement : « *In omnibus dominiis quæ vicecomites antecessores nostri fecerunt... et in illis quæ faciemus in perpetuum.* » Le doute naît pour moi de ce que ce mot *dominium*, domaine, désignait ordinairement les terres de l'enclos seigneurial et non celles qui étaient confiées à l'industrie des colons.

Je ne partage pas non plus l'opinion de M. de Blois sur la date du chant qui a pour titre : *Les jeunes gens de Plouïé*. Ce chant se réfère à des événements passés en l'année 1490. Il y a anachronisme évident dans le rôle qu'on y prête à Bertrand de Rosmadec, évêque de Quimper, qui était alors décédé depuis cinquante ans. Ce doit être, je le reconnais, vers le *xvii^e* siècle, et sur la foi d'une leçon erronée dans les copies du manuscrit du chanoine Moreau, lorsqu'il parle de ces mêmes événements, qu'on a imaginé d'y mettre en scène ce digne et noble prélat. Mais les strophes auxquelles son nom se trouve mêlé n'auraient-elles pas été tout simplement altérées par quelque interpolation moderne ?

Ce qui me ferait incliner vers cette opinion, c'est que ce chant, qui paraît dicté par les mêmes passions qui provoquèrent l'insurrection dont il présente un récit animé, offre dans son ensemble d'autres traits d'une œuvre contemporaine.

M. de Blois. Il est vrai, comme vient de le faire remarquer M. de la Borderie, que dans le style ordinaire de la France, le mot *domaine* servait à désigner les terres du pourpris ou manoir seigneurial; mais il était employé plus généralement en Bretagne pour désigner les exploitations rurales abandonnées à la culture des colons. Sans apporter des textes anciens à l'appui de cette signification, je me contenterai de faire observer qu'elle est conforme aux usages modernes du pays bretonnant, où les tenures sont appelées *domaines*. C'est évidemment dans ce sens qu'il faut entendre ce même mot employé dans la transaction entre le vicomte de Rohan et son sénéchal; elle deviendrait inexplicable si on lui donnait l'acception rappelée par M. de la Borderie.

Quant à la date moderne que j'ai assignée au chant populaire *Des jeunes gens de Plouïé*, je ne la fonde que sur l'anachronisme qu'il contient et qui a sa source dans les manuscrits du chanoine Moreau. Mais il est possible que ce chant, qui a en effet la physio-

nomie d'un temps plus éloigné, ait été simplement altéré depuis que l'*Histoire de la Ligue en Bretagne*, écrite par l'auteur que je viens de nommer, commença à circuler.

M. Aurélien de Courson demande la permission de faire une simple observation au sujet de la *motte* ou *quevaise*, que *M. de Blois* suppose avoir été d'un usage général en Bretagne avant l'introduction du domaine congéable au *xiii^e* siècle. Le cartulaire de Redon, qui contient tant de documents précieux pour la connaissance des mœurs et des lois des Bretons antérieurement au *xiii^e* siècle, n'en fait aucune mention. Il ne serait peut-être pas impossible d'en trouver des traces dans les lois insulaires de Gwened, et on pourrait aisément expliquer l'existence de cette tenure dans certains quartiers de la péninsule armoricaine, en admettant qu'ils ont été colonisés par des clans venus de ce petit pays.

Personne ne demandant plus la parole, *M. le Président* remercie *M. de Blois* d'avoir bien voulu extraire quelques pages d'un travail beaucoup plus étendu, qui doit jeter de vives lumières sur la question si intéressante de nos anciens usements.

L'ordre du jour appelle ensuite la question 7^e du programme, ainsi conçue : « Quels renseignements l'étude de la vie monastique au *xiii^e* siècle peut-elle fournir pour déterminer la destination primitive des différents bâtiments de l'abbaye de Beauport? — Préciser les dates respectives de leur construction. »

M. Ramé expose que l'abbaye de Beauport, par un privilège unique en Bretagne, nous présente un bel exemple d'établissement monastique ayant conservé l'ensemble de ses constructions primitives. Outre l'église, l'abbaye comprend encore onze salles ou bâtiments construits entre les années 1200 et 1290, et qui ont subi peu de modifications depuis le *xiii^e* siècle. Au *xvii^e* et au *xviii^e* siècle, des fenêtres modernes ont été substituées aux anciennes dans les parties du premier étage habitées alors par les moines; mais les rez-de-chaussées, en général, n'ont pas été altérés. C'est donc à Beauport, mieux que partout ailleurs, qu'on peut étudier la vie monastique, qui tient une si grande place dans l'histoire du moyen âge.

L'étude de cette vie nous permet de déterminer avec précision la destination primitive des diverses salles, qui avaient été presque toutes appropriées, dans le *xvii^e* siècle, à des services diffé-

rents et aux besoins d'une existence nouvelle. Il ne faut tenir que peu de compte de l'usage auquel les bâtiments étaient affectés avant la Révolution. L'explication la plus sûre de la destination de tous ces édifices se trouve dans la règle de Prémontré, révisée au XIII^e siècle par l'abbé Guillaume. En s'aidant des nombreux plans d'abbayes conservés dans le *Monasticon Gallicanum*, il est facile de se rendre un compte exact de l'état de Beauport à la fin du XIII^e siècle.

Si nous prenons le cloître comme centre, avec ses quatre galeries régulièrement orientées, nous reconnaitrons dans les bâtiments la disposition suivante :

(Ici, M. Ramé trace sur un tableau le plan général de l'abbaye de Beauport.)

Au Sud, l'église (*ecclesia*), comprenant un sanctuaire à chevet carré, un chœur, quatre chapelles également carrées, deux transsepts et une nef garnie de ses deux bas-côtés.

Ce plan est particulier aux ordres de Cîteaux et de Prémontré ; et c'est à l'imitation des édifices bâtis par ces religieux que la suppression de l'abside devint fréquente, à partir du XIII^e siècle, dans les églises de peu d'importance.

Du côté de l'Orient, et en communication immédiate avec le transsept septentrional, au rez-de-chaussée : la sacristie (*sacristia*), le chapitre (*capitulum*), le passage conduisant aux jardins, le chauffoir (*calefactorium*), dit la salle blanche. Au premier étage le dortoir (*dormitorium*), étendu dans toute la longueur du bâtiment.

A l'angle septentrional, dans un bâtiment particulier faisant saillie de l'Est à l'Ouest, une vaste infirmerie dite salle au duc (*infirmatorium*), au-dessus la salle des archives et les magasins du vesteur. Adossées au pignon occidental de ce bâtiment, les latrines (*domus necessaria*).

Du côté du Nord, parallèlement à l'église, le grand escalier du dortoir, au rez-de-chaussée les celliers (*cellarium*) et magasins sous voûtes, au-dessus les réfectoires (*refectorium*) et la cuisine (*coquina*).

Du côté de l'Ouest, le parloir (*auditorium*), la salle commune des étrangers, au-dessus la salle des hôtes (*hospitium*).

Chacune de ces pièces avait son préposé spécial dans le titulaire d'un des offices claustraux. Ces officiers étaient les sui-

vants : l'abbé (*abbas*), le prieur (*prior*), le visiteur (*circator*), le chantre (*cantor*), le semainier (*hebdomadarius invitatorii*), le bibliothécaire (*armarius*), le sacristain (*sacrista*), le maître des novices (*magister noviciorum*), le pourvoyeur (*provisor exteriorum*), le cellerier (*cellerarius*), le vestureur (*vestiarius*), l'infirmier (*infirmarius*), l'hôtelier (*hospitarius*), le portier (*portarius*).

En rapprochant les textes anciens des édifices existant à Beauport, la vie monastique se révèle si entière que les plus petits détails de la construction trouvent leur explication.

On apprendra par exemple que les trois belles arcades du XIII^e siècle placées dans la galerie occidentale du cloître, et auxquelles on a assigné tant de destinations hypothétiques, recouvraient une longue auge de pierre dans laquelle les moines lavaient leurs mains avant de monter au réfectoire. C'était le lavabo de l'abbaye (*lavatorium*), et c'est peut-être de tout l'édifice la partie dont la décoration a été la plus soignée.

De même dans la galerie orientale, près de la porte qui conduit du cloître à l'église, une double armoire en plein cintre (*armarium*), dont l'usage n'a pas encore été expliqué, recevait les volumes que les moines lisaient dans le cloître, et que le bibliothécaire (*armarius*) colligeait et mettait sous clef au moment de l'entrée aux offices (1).

Passant à la seconde partie de la question, M. Ramé établit ainsi l'ordre chronologique dans lequel les divers bâtiments de l'abbaye de Beauport durent s'élever. Cette classification est fondée sur la nature des matériaux, le caractère de l'ornementation, la forme des moulures et des chapiteaux, et les raccords existant dans la maçonnerie :

1^o La construction primitive, comprenant toute l'aile orientale, c'est-à-dire la sacristie, le chapitre, le chauffoir et le dortoir, placé au-dessus. Cette partie dut être commencée dès le XI^e siècle et achevée en 1202, quand les moines prirent possession de Beau-

(1) Depuis le Congrès de Saint-Brieuc, M. Ramé a développé ces aperçus sommaires dans un travail considérable sur l'abbaye de Beauport, qui renferme à la fois le tableau de la vie monastique au XIII^e siècle, et l'appréciation archéologique des édifices encore existants. Des plans et dessins accompagneront cette publication, qui doit paraître prochainement dans les *Annales Archéologiques*.

port; c'est à elle que s'appliquent les termes de la charte du comte Alain de Goëlo, disant en 1202 : « *ædificavi abbatiam.* » Elle offre les plus grandes analogies de style avec l'abbaye de la Lucerne, en Normandie. Or, c'est de ce monastère qu'avaient été tirés les moines qui prirent possession de Beauport au commencement du XIII^e siècle.

2^o Le chœur et les transepts de l'église, entreprise immédiatement après l'achèvement des bâtiments précédents sur le plan de l'église abbatiale de la Lucerne, qui avait été commencée en 1164, consacrée en 1178 et terminée en 1190.

En même temps, on élevait le mur extérieur du bas-côté septentrional de la nef, et on le poussait jusqu'au point où il devait rencontrer les bâtiments occidentaux, afin d'assurer la clôture du cloître au Sud.

3^o Le rez-de-chaussée du bâtiment septentrional, formant les immenses celliers et magasins établis sous le réfectoire. Ce bâtiment demeure ensuite imparfait jusqu'à l'an 1250 environ; mais la clôture du cloître se trouvait établie vers le Nord.

4^o Le bâtiment occidental, renfermant le logement des hôtes. Par sa construction, la clôture du cloître se trouvait complétée.

5^o Les trois premières arcades de la nef les plus rapprochées du chœur, et le quatrième pilier, jusqu'aux chapiteaux. Ces parties offrent avec les transepts une grande analogie. Peut-être les fondations et les premières assises des piliers avaient-elles été placées à une époque antérieure, quand on avait bâti le mur donnant sur le cloître, afin de déterminer avec exactitude sur le sol le plan de l'édifice; mais, en tout cas, les parties hautes présentent avec le chœur et les transepts des différences de style déjà appréciables. Les travaux de l'église demeurèrent une trentaine d'années à ce point avant d'être poussés plus à l'Ouest;

6^o Le bâtiment connu sous le nom de salle au Duc, infirmerie primitive, accolée en saillie à l'angle Nord-Est de l'abbaye quelque temps après sa construction. On y remarque des détails tout semblables à ceux de l'église. J'estime que cet édifice dut être commencé vers 1215 ou 1220.

Il y a en tout cas une ressemblance de style si frappante entre les constructions comprises sous les nos 2, 3, 4, 5 et 6, qu'elles durent être élevées presque simultanément. Elles se caractéri-

sent par l'emploi de la siénite, vulgairement nommée tuffeau bleu, pour les moulures et les parties sculptées.

7° Le lavabo et la porte du réfectoire conduisant à la cuisine, dont la décoration doit faire rapporter l'exécution aux années 1220 à 1230 ; mélange de siénite et de granit formant des oppositions de couleur.

Ici se place un temps d'arrêt dans les constructions du monastère.

8° Le réfectoire et la cuisine, parties à date certaine, élevées par les soins de l'abbé Hervé. On ignore l'année exacte du commencement et de la fin de cette administration ; mais il est établi qu'elle s'exerçait en 1249, et qu'elle avait cessé en 1252. On peut donc assigner l'année 1250 comme terme moyen aux travaux du réfectoire. Il est ainsi d'un quart de siècle plus ancien qu'on ne l'avait supposé jusqu'ici. Par suite d'une confusion qui s'était introduite entre notre Hervé et l'évêque de Dol, Hervé de Bazouges, on faisait commencer à l'année 1272 l'administration de l'abbé Hervé. M. de Barthélemy a le premier rectifié cette erreur, en s'appuyant sur les titres de Beauport.

Le réfectoire est entièrement bâti en pierre calcaire étrangère au pays et amenée par mer des environs de Caen ; son style est celui des constructions normandes du milieu du ^{xiii}e siècle. Jusque-là, le calcaire n'avait pas été employé dans les édifices de Beauport. On ne trouverait de traces d'un emploi plus ancien de cette pierre qu'aux fenêtres des celliers placés sous le réfectoire, en supposant que ce rez-de-chaussée ait été bâti à une époque antérieure au milieu du ^{xiii}e siècle.

Le réfectoire de Beauport est un excellent terme de comparaison pour déterminer, dans l'abbaye, les parties qui sont antérieures et celles qui sont postérieures à sa construction. On pourrait différer en quelques points avec nous, relativement à l'ordre respectif dans lequel se sont élevés les bâtiments énumérés ci-dessus ; mais je ne erois pas que, d'une manière générale, on puisse contester sérieusement l'âge relatif des deux groupes d'édifices séparés par ce réfectoire, ceux énumérés jusqu'ici et ceux dont l'indication va suivre.

9° La porte centrale mettant le bas-côté de l'église en communication avec le cloître. Cette porte est aujourd'hui murée. Elle

est construite également en calcaire de Caen; ses chapiteaux sont sortis de la même main que ceux du réfectoire (1).

10° Le bâtiment accolé au pignon occidental de l'infirmerie pour contenir les latrines. Emploi du calcaire mélangé au granit.

11° Reprise des travaux de l'église; construction de la partie haute des quatrième et cinquième travées, dont les fenêtres offrent de notables différences, sous le rapport de la dimension et de la décoration, avec celles des travées plus orientales. Chapiteaux en pierre calcaire sans sculptures. Remaniements aux piliers de la nef déjà exécutés; substitution de colonnettes à de simples pieds-droits.

12° Achèvement de l'église et abandon du plan primitif (1280-1290). Par suite du changement de plan, la dernière travée occupe seule l'emplacement réservé, à l'origine, aux deux travées les plus occidentales. Cependant la façade conserve encore des traits de ressemblance avec celle de l'abbaye de la Luzerne, bâtie vers 1180. La disposition générale est identique; les détails seulement sont modifiés suivant le goût du temps. Les colonnes de la porte principale sont disposées sur deux rangées se chevauchant, d'après un plan propre aux abbayes de la Basse-Normandie. L'usage de la siénite est abandonné, et le granit est désormais exclusivement employé.

En résumé, la construction de cette église a duré près de cent ans, et il faut distinguer quatre reprises successives dans les travaux, ce qui ne paraît avoir été soupçonné par aucun des archéologues qui s'en sont occupés jusqu'ici, et qui l'ont décrite en bloc comme un édifice homogène.

13° Construction du cloître à une époque contemporaine de l'achèvement de la nef. Il est probable que le cloître primitif

(1) Notons qu'il y avait trois portes ouvrant de l'église dans le cloître. La première, correspondant à la galerie orientale du cloître, appartient à la plus ancienne construction de l'église (v. 1205). Celle du milieu, débouchant au centre de la galerie méridionale, a été pratiquée vers 1250 et n'entrait pas dans le plan primitif. La troisième, correspondant à la galerie occidentale, a son jambage oriental appartenant à la première construction de l'église (v. 1205), et son jambage occidental à la seconde (v. 1220).

était en bois comme à la Luzerne, au Mont Saint-Michel, etc. A la fin du ^{xiii}^e siècle, on jugea opportun d'en substituer un en pierre à celui qui avait servi jusque-là. Les débris encore existants annoncent le ^{xv}^e siècle; mais leur forme actuelle n'est due qu'à une restauration devenue nécessaire pour des causes qui nous sont inconnues. On retrouve employés dans la maçonnerie du ^{xv}^e siècle, ou gisant sur le sol, de nombreux chapiteaux de la fin du ^{xiii}^e siècle.

L'abbaye était donc complète dans les premières années du ^{xiv}^e siècle. Quelques annexes seulement restaient à exécuter.

14° Le logis abbatial fut construit par l'abbé Guillaume de Pommerit, mort le 12 novembre 1355. Cette partie de l'abbaye, formant un des côtés de la cour extérieure, est détruite et a presque entièrement disparu aujourd'hui.

15° Le portail de l'abbaye avec ses dépendances a été bâti par Jean Boscher en 1410, tel qu'il existe encore.

La certitude de ces différentes dates fournit un point de départ assuré pour déterminer l'état de l'architecture en Bretagne au ^{xiii}^e siècle. Beauport devient ainsi un terme de comparaison précieux pour fixer l'âge des édifices dont la date n'est pas attestée par des documents historiques.

Résulte-t-il de cet aperçu chronologique la preuve que les monuments de Bretagne en général, et que les édifices de Beauport en particulier, présentent un retard réel dans l'architecture, si on les compare à ceux des régions voisines? Des observations superficielles, émanées de personnes qui ont traversé Beauport d'un pas rapide et qui étaient peu familiarisées avec les monuments de la Normandie, ont pu conduire à ces conséquences. Mais M. de Caumont, sur l'autorité duquel on avait cherché à s'appuyer, a déjà répondu à ces allégations dans les termes suivants, après une visite faite à Beauport en 1849 :

« D'après ce que j'avais entendu dire de l'abbaye de Beauport, je croyais trouver à son architecture les caractères de la transition; mais, hormis quelques chapiteaux, tout annonce le ^{xiii}^e siècle dans ces restes intéressants, et je pourrais citer en Normandie plus de cent églises du ^{xiii}^e siècle dont le style n'est pas plus avancé que celui de Beauport, et l'est peut-être moins dans quelques-unes de leurs parties. Ainsi, dans des églises très-élégantes du premier style ogival ne trouvons-nous pas des portes à plein-

cintre et portant des moulures du ^{xii}e siècle, des fenêtres ogivales ornées de zigzags, etc. Le plein-cintre, d'ailleurs, n'est pas un caractère de l'époque de transition quand il est employé avec les moulures ogivales.

Aussi, je trouve le réfectoire de Beauport, *très-avancé*, quoique les fenêtres en soient cintrées, car les chapiteaux en sont parfaitement traités, et d'une élégance qui correspond tout à fait à ce que nous connaissons ailleurs de la même époque. Nous l'avons répété souvent, il y a cintre et cintre : le cintre employé çà et là durant toute la période ogivale, dans le ^{xiv}e siècle aussi bien que dans le ^{xiii}e, ne peut donner lieu à aucune méprise ni à aucune confusion entre ce style et celui que l'on est convenu d'appeler transition (1). »

D'ailleurs, le prototype de Beauport est aujourd'hui retrouvé : c'est la Luzerne pour toutes les parties les plus anciennes (2). Or, chaque fois qu'il y a imitation constatée, il ne saurait y avoir retard. Un style d'architecture s'emprunte à l'état où il se trouve dans le pays dont il est originaire, se transporte tel qu'il est, et ne vieillit ni ne rajeunit en route. Il ne peut se trouver ou plus jeune ou plus vieux que par rapport aux monuments au milieu desquels il est importé, et nullement par rapport à ceux qu'il a laissés derrière lui.

Notons cependant qu'en acceptant l'église de Beauport comme un étalon propre à donner la mesure du développement de l'ar-

(1) *Bulletin monumental*, XVI, 442.

(2) Depuis que M. Mérimée a signalé certaines analogies de forme entre l'église de Beauport et les monuments anglais du ^{xiii}e siècle, il est devenu banal de citer Beauport comme ayant été élevé sous une influence anglaise. L'expression peut sembler inexacte, si on admet avec nous que Beauport ait été construit à l'imitation de la Luzerne, c'est-à-dire d'un édifice normand. La différence toutefois gît plus dans les mots que dans le fond des choses. Il y a identité de style aux ^{xii}e et ^{xiii}e siècles, entre l'architecture de la Basse-Normandie et celle de l'Angleterre. Si donc on veut rattacher Beauport à quelqu'une des écoles d'architecture qui se sont partagées la carte de la France au ^{xiii}e siècle, il faudra, par opposition avec le style de l'Île de France ou avec celui de la Région Ligérine, le rapprocher du groupe d'édifices qui comprend avec des caractères communs la Luzerne et les églises de Normandie, aussi bien que les églises d'Angleterre. L'opinion de M. Mérimée demeure donc exacte en ce qui touche la filiation de style.

chitecture au ^{xiii}^e siècle en Bretagne, il faut tenir compte des modifications particulières que les règles de Cîteaux et de Prémontré ont introduites dans les constructions monastiques, en imposant un plan spécial aux églises et une disposition plus simple aux piliers. L'austérité de la règle avait conduit à une sobriété dans la décoration qui donne un caractère particulier aux édifices élevés par les enfants de saint Bernard et de saint Norbert. Aussi, à une époque contemporaine de la Luzerne et de Beauport, on peut trouver en Normandie et en Bretagne des plans plus développés, des piliers plus richement et plus savamment groupés dans des cathédrales ou dans des églises construites sous l'influence bénédictine.

Il faut aussi tenir compte des nécessités de construction. On a insisté, par exemple, sur l'existence de fenêtres en plein-cintre à l'église de Beauport. Or, dans cette église, toutes les fenêtres sont ou étaient ogivales et en lancettes, quand la place qu'elles occupaient laissait au constructeur sa liberté d'action. Seul, le collatéral du Nord est éclairé par des baies deux fois plus larges que hautes, et dont le tracé s'obtient exactement à l'aide d'un demi cercle. Mais là il était impossible d'adopter une autre disposition, ces étranges ouvertures, plus semblables à des soupiraux de cave qu'à des fenêtres d'église, occupant tout l'intervalle demeuré libre entre le toit du cloître et la corniche du mur. Comme l'espace manquait en hauteur, l'architecte a développé ses ouvertures en largeur. On peut faire la même remarque dans presque toutes les églises contre lesquelles un cloître était appliqué et qui n'ont qu'une médiocre élévation de bas-côtés. La nécessité de prendre des jours au-dessus du cloître a fait conserver jusqu'à la fin du ^{xiii}^e siècle l'usage des baies en forme de fer-à-cheval ou de parallélogramme pour éclairer le collatéral adjacent à ce cloître. Je pourrais citer au foyer même de l'architecture ogivale des ouvertures semblables à celles de Beauport, et plus récentes d'un demi siècle que celles qui sont considérées comme la preuve certaine d'un retard considérable dans l'architecture bretonne. A Beauport, ces fenêtres datent de 1210 environ; à Saint-Euverte d'Orléans, elles sont de 1260. Les mêmes nécessités de position ont conduit à l'adoption des mêmes formes. Ainsi encore on paraît avoir attaché une grande importance à l'existence d'une porte en *plein-cintre* qui serait percée dans la façade occidentale,

et donnerait accès dans le collatéral du Nord. En réalité, cette porte n'est pas en plein-cintre. Elle a pour amortissement un arc très-surbaissé, offrant une courbe aussi voisine de la ligne horizontale que du cintre (la corde a 1^m 20 et la flèche 0^m 32 seulement), et fort usitée au XIII^e et au XIV^e siècle. Cette courbe aplatie est nécessitée par les dimensions de la fenêtre placée au-dessus, dimensions qui ne comportaient ni l'emploi d'un plein-cintre, ni surtout celui d'une ogive pour l'amortissement de la porte. Au surplus, on retrouve à la Luzerne le même arc employé à la même place et pour la même cause.

Un examen sérieux de Beauport fournit donc à ceux qui veulent se rendre compte des nécessités de construction l'explication de quelques détails considérés jusqu'ici comme des indices non équivoques d'un retard réel dans l'architecture. Les partisans de cette théorie devront désormais emprunter leurs preuves à d'autres édifices. N'oublions pas cependant que, dans certaines parties, Beauport s'est modelé trop servilement peut-être sur des constructions du XIII^e siècle, en les accommodant, dans les détails seulement, à la mode du XIII^e. Mais sous le bénéfice de ces réserves, c'est le monument du XIII^e siècle le plus utile à étudier, parce qu'il nous permet de suivre sur une série de travaux exécutés dans des conditions identiques les diverses évolutions du goût pendant tout ce siècle.

M. le Président, se faisant l'interprète de l'assemblée tout entière, félicite M. Ramé de la clarté que sa parole nette et sûre a donnée aux détails les plus techniques de son sujet, et du charme quelle a su répandre sur une véritable démonstration mathématique.

A dix heures, la séance est levée.

L'un des secrétaires,

CH. DE KERANFLEC'H.

CLASSE D'ARCHÉOLOGIE.

NEUVIÈME SÉANCE.

PRÉSIDENCE DE M. HERSART DE LA VILLEMARQUÉ.
M. J. LAMARE, *secrétaire*.

Samedi, 11 octobre 1856, huit heures du matin.

Sommaire. — Suite de l'enquête archéologique. — Reprise de la 17^e question, relative à l'émigration bretonne. — Étude sur les Missionnaires bretons au xvii^e siècle, Michel Le Nobletz, le P. Maunoir, etc. — Notice sur la famille Portsmoguer. — Vœu relatif au nom du bâtiment de la marine impériale *Le Primauguet*. — Rapport sur l'excursion archéologique.

Après la lecture et l'adoption du procès-verbal, on reprend l'enquête sur les monuments des Côtes-du-Nord commencée à la séance de mardi soir.

M. Bizeul demande si l'on a fait de nouvelles fouilles au camp de Péran.

M. Geslin de Bourgogne, inspecteur des monuments historiques du département des Côtes-du-Nord, répond négativement.

M. Bizeul rappelle que le monument octogone de Corseul est entouré de substructions considérables, que des murs de plus de soixante pieds de long ont été signalés aux environs, que l'existence de souterrains dont les voûtes se sont écroulées sous une grange voisine a été constatée. Il y aurait donc là des fouilles importantes à entreprendre pour déterminer le plan exact de ces

constructions. Montfaucon a donné un plan de l'octogone et de ses dépendances. Mais il est impossible de reconnaître sur le sol aucune conformité entre ce plan et les débris encore subsistants. Le savant explorateur de nos voies romaines regrette que les nouvelles fouilles qu'il avait eu l'espoir de voir faire par M. de Barthélemy n'aient pas été entreprises.

M. Geslin de Bourgogne explique comment l'exécution de ce projet a été empêchée faute d'une allocation qu'on avait espéré obtenir du conseil général et du ministre d'État. Il ajoute que plus tard, à la suite des nouvelles découvertes faites par M. de Pontbriand, des fonds furent accordés. D'autres substructions antiques, M. de Geslin l'a déjà dit, ont été mises à nu par ses soins; mais malheureusement le crédit n'a pas suffi pour abriter convenablement la curieuse petite mosaïque qu'on y a trouvée. En ce moment, on fait des démarches pour obtenir du propriétaire l'autorisation de continuer les fouilles. M. de Geslin appelle particulièrement l'attention de ses confrères sur un édifice en forme de basilique. Il leur demande s'ils pensent qu'il soit possible d'admettre l'existence d'une construction aussi importante dans une localité comme Corseul, qui n'aurait été qu'un poste secondaire, selon les membres du Comité consulté par M. le ministre d'État, lors de la demande de fonds dont il a été question.

M. Bizeul, sans se prononcer sur le fait de l'existence d'une basilique à Corseul, s'attache à démontrer l'importance de la capitale des Curiosolites attestée par des monuments et des vestiges de toute sorte.

M. de Kerdrel appelle l'attention sur le moment de Quatrevaux qu'il croit avoir été imparfaitement exploré. C'est une villa considérable et d'une construction plus soignée que la plupart de celles que l'on connaît en Bretagne. Il pense qu'il serait bon que la Société Archéologique des Côtes-du-Nord en fit une description exacte.

M. Bizeul fait part à l'assemblée de la déception qu'il éprouva lorsqu'il voulut chercher Reginea à Erquy : il n'y vit qu'une simple maison de campagne; il n'a pas non plus trouvé de traces de la voie romaine indiquée par d'Anville et par tous ceux qui ont parlé de cette localité après ce géographe.

M. A. Ramé décrit plusieurs monuments qu'il a visités dans ses courses archéologiques :

1^o L'église de l'île de Saint-Rion, ancienne dépendance de l'abbaye de Beauport. C'est une chapelle romane très-complète, de forme rectangulaire, composée de neuf travées avec une porte ogivale. Il ne reste plus de traces des bâtiments conventuels qui y attenaient ;

2^o La chaire de granit placée au pied de la croix de Pommerit-le-Vicomte, près d'un if de dimensions monstrueuses, qui ne mesure pas moins de vingt-quatre pieds de circonférence ;

3^o Un bénitier du XIII^e siècle et une cuve baptismale dans l'église de Plouha ;

4^o Un font dans l'île Saint-Samson, commune de Pleine-Fougères (Ille-et-Vilaine), à son avis le plus ancien connu jusqu'à présent en Bretagne. Son ornementation, d'un faible relief, se compose de croix grecques inscrites dans des cercles. Cette forme appartient aux premiers temps du Christianisme, et il n'hésite pas à placer la date de ce monument entre les VI^e et X^e siècles.

M. de Blois, directeur honoraire de la Classe d'Archéologie, n'a pas vu de chaires en pierres disposées exactement comme celle que M. Ramé a signalé à Pommerit-le-Vicomte ; mais il a remarqué dans le Finistère plusieurs croix dont le gradin le plus élevé est entouré d'un parapet circulaire qui forme une espèce de tribune continue autour du piédestal, laquelle a dû servir également pour la prédication.

M. de Keranflec'h signale une croix ancienne disposée de la même façon dans le cimetière de Runan, près Pontrieux.

Il décrit un autre monument assez analogue aux précédents, si ce n'est qu'il paraît avoir eu une autre destination. C'est un fauteuil de granit de forme très-simple, ressemblant assez aux sièges des évêques dans les plus anciennes cathédrales romanes. Il est placé au pied d'une croix du XV^e siècle qu'on voit en face de l'entrée du cimetière de Saint-Guen. D'après la tradition locale, il aurait servi de lit de justice aux seigneurs du Quélénec ou de la Roche-Guéhéneuc.

Le même membre signale, dans la paroisse de Plumieux, sur le bord du chemin de la Trinité-Porhoët à Plozet, une très-élégante croix de granit, connue dans le pays sous le nom de *la Croix-Teurse*, à cause de son pied affectant en effet la forme *torse*. Il la regarde comme un intéressant spécimen de ces sortes de monuments antérieurs au XV^e siècle.

Il fait ensuite part à l'assemblée du sentiment pénible qu'il a

éprouvé en reconnaissant sur une pierre tombale qu'on a mutilée pour l'employer dans la base de la croix du cimetière de la Trinité-Porhoët, l'écusson gravé au trait de la famille de Bodegat, accompagné d'une hache à long manche, qu'il ne se souvient pas d'avoir vu représenter de cette façon sur d'autres tombes du moyen âge. Toute l'ornementation porte les caractères du ^{xiv}^e siècle, et il ne serait pas impossible que cette dalle ait recouvert la sépulture du fameux Caro du combat des Trente.

M. de Kerdrel ajoute quelques détails à ceux qu'il a déjà donnés sur Notre-Dame du Hirel, et mentionne d'une manière spéciale les parties de cette chapelle qui appartiennent au genre flamboyant et les contre-forts du chevet, armés vers leur base d'une sorte d'éperon qu'il n'a vu nulle part.

Il décrit ensuite :

1^o L'église de Quintin, qui, bien loin de mériter l'oubli dans lequel l'ont jusqu'à présent laissée les auteurs qui ont écrit sur le département des Côtes-du-Nord, présente au contraire une nef complète de l'époque rayonnante, dont l'ordonnance véritablement harmonieuse n'a pu être détruite par les restaurations de mauvais goût que l'on y a faites depuis le ^{xvii}^e siècle. La base de la tour et le très-beau porche du ^{xiv}^e ou du ^{xv}^e siècle qu'elle surmonte, mériteraient d'être débarrassés de l'ignoble échoppe qui les déshonore ;

2^o Une pierre tumulaire avec une épée sculptée, qu'il croit du ^{xiv}^e siècle. Elle sert de seuil à la porte de l'église de Matignon ;

3^o Une statue en bois peint, placée sur un des contre-forts de la tour de Corlay (M. de Fréminville en a déjà parlé dans ses *Antiquités des Côtes-du-Nord*). Elle est ancienne et représente un roi armé de toutes pièces, la couronne en tête. M. de Kerdrel serait assez porté à y voir un prince breton ;

4^o Dans la chapelle de Sainte-Suzanne, près Mur, un lambris peint au ^{xviii}^e siècle par un artiste du nom de *Roch de la Porte*. On y voit des scènes de la vie de la patronne de la chapelle et de celle de Notre-Seigneur ;

5^o Un des bénitiers de Tinténiac (Ille-et-Vilaine), espèce de cuve à peu près cylindrique, flanquée de trois figures bizarres, qu'il a oublié de signaler à la séance de mardi, dans laquelle il indiqua plusieurs monuments de ce genre ;

6^o Dans la chapelle du Bas-Pontscorff, paroisse de Cleguer

(Morbihan), une statue tumulaire en pierre blanche, représentant une dame avec son escarcelle. M. A. Ramé, si bon juge en pareille matière, l'attribue au XIII^e siècle. D'après la tradition locale, ce serait une châtelaine de Tronchâteau, vieille forteresse dont les ruines se voient à peu de distance.

M. de Kerdrel recommande ensuite aux amis du bel art ogival la ravissante petite chapelle que M. Rioust de l'Argentaye, de si regrettable mémoire, a fait construire à son château près Plancoët, par les soins de M. Pellefresne, jeune architecte plein de talent, à qui on doit encore la jolie chapelle de Saint-Ilan. Puis il termine son intéressante série de communications en signalant la curieuse tour de Jugon, avec son toit en bâtière, le seul qu'il connaisse en Bretagne, et en interpellant les archéologues des Côtes-du-Nord pour savoir s'ils ne pourraient pas en citer d'autres dans leur département.

M. Geslin de Bourgogne, inspecteur des monuments historiques, répond qu'il n'en connaît pas.

M. de Keranflech relève une erreur commise par M. Ramé au sujet de l'antiquité de la crosse qui servait autrefois à suspendre le Saint-Sacrement à l'abbaye de Bon-Repos. Il connaît trop bien la sûreté du coup d'œil de son savant confrère pour ne pas être convaincu que s'il n'avait pas écrit sur des souvenirs lointains ou sur des rapports peu exacts, au lieu de supposer cet objet plus ancien qu'un autre placé dans la cathédrale de Dol, et dont il a donné la date (1744) dans les *Mélanges d'Histoire et d'Archéologie*, de MM. Delabigne-Villeneuve et de la Borderie (t. I^{er}, p. 263), il eût au contraire assigné la même date à ces deux objets. Au reste, le petit pavillon que supporte le premier, aujourd'hui dans l'église de Quillio, est d'une élégance remarquable.

M. Lecourt de la Villethasset se souvient d'avoir trouvé l'église du Quiou très-intéressante lorsqu'il la visita il y a quinze ans, en compagnie de M. l'abbé Souchet. Il ajoute de plus quelques renseignements sur les seigneurs bienfaiteurs de la chapelle de Notre-Dame du Hirel, dont M. de Kerdrel a parlé.

M. de Blois a vu, dans le cimetière d'Ederu (Finistère), de grandes pierres excavées en forme de corps humain, sans que les cavités soient cependant assez profondes pour avoir servi de cercueils. Il n'a pu se rendre compte d'une manière satisfaisante

de l'usage auquel étaient destinés ces singuliers objets. La tradition locale veut qu'ils aient servi à la décoration d'un enfeu. Ces pierres portent des inscriptions en partie illisibles. M. de Blois y a seulement déchiffré le nom de Jean de Quelen.

M. Bizeul appelle l'attention sur l'église de Runan et les nombreuses tombes dont elle est, dit-il, littéralement pavée.

Il signale encore, à Carentoir (Morbihan), une effigie qu'il croit être celle d'un chevalier du Temple.

M. de la Borderie entretient le Congrès du très-beau font de la Chèze octogonal, de forme basse et pédiculée, orné sur chacune de ses huit faces alternativement d'un écusson et d'une tête coiffée d'un mortier. Il lui semble appartenir au ^{xv}^e siècle.

Il décrit ensuite les portes intérieures du porche de Plumieux, dont les détails présentent une disposition inusitée en Bretagne au ^{xiv}^e siècle, dont elles portent les caractères très-distincts. Elles sont carrées et encadrées de tores se coupant à angle droit, et ornées d'un feston polylobé à l'intérieur.

M. de la Borderie voit une tentative de style perpendiculaire dans ces formes qu'affectent les débris d'un autre porche du même temps, conservés dans les constructions plus récentes de l'église de la Ferrière, dont les beaux vitraux, portant la date de 1574, ont été consolidés par les soins de M. Geslin de Bourgogne.

Passant aux monuments de l'architecture militaire, M. de la Borderie fait part au Congrès de la découverte faite par lui dans le trésor des Chartes des ducs de Bretagne, de pièces prouvant que le château de Tonquedec est en partie du ^{xiv}^e siècle et en partie du siècle suivant.

Il s'élève ensuite contre quelques démolitions récemment accomplies dans d'anciens châteaux du département des Côtes-du-Nord par ceux-là mêmes qui auraient dû tenir le plus à la conservation de ces curieux édifices.

M. Geslin de Bourgogne s'unit chaleureusement à M. de la Borderie pour protester contre les progrès inquiétants du vandalisme dans les Côtes-du-Nord; puis il revient brièvement sur ce qui a été déjà dit du camp qui aurait existé à Pordic. Il a visité les lieux avec beaucoup de soin, et n'y a trouvé que des vestiges trop peu caractérisés pour qu'il soit possible d'en reconnaître la nature. Tout ce qu'il peut affirmer, c'est qu'il existe tout près un

balnéaire auquel deux conduits distincts amenaient des eaux chaudes et froides. C'était, croit-il, une étuve, qu'il se félicite d'autant plus d'avoir étudiée que la mer en enlève chaque jour des parties.

Aucun membre ne demandant plus la parole sur la statistique monumentale, *M. le Président* soumet à l'examen du Congrès la 17^e question du programme.

M. Lallemand, qui a déjà traité, dans une précédente séance, la première partie de cette question : « Quelle a été l'importance de l'émigration des insulaires bretons dans notre péninsule ? » s'attache aujourd'hui spécialement à la seconde partie : « Doit-on admettre, avec quelques auteurs, que l'émigration ait pu être absorbée dans la masse des indigènes armoricains ou gallo-romains ? »

Après une curieuse dissertation sur les Lètes, colons militaires enlevés à leur pays et transplantés dans d'autres terres pour les cultiver et pour les défendre, l'orateur convient qu'on trouve des Lètes dans toutes les provinces romaines ; mais il croit néanmoins que le nom de Letavia, longtemps porté par notre péninsule, se rattache à ces nombreuses colonies fondées à Rennes, à Vannes, à Carhaix, et en particulier à celles des Mauri Veneti et Ossismiani. D'où viennent ces derniers ? *M. Lallemand* nous les fait suivre, pour ainsi dire, à la trace.

Caligula, nous dit-il, assistait un jour au cirque, lorsqu'un fils de Juba, Ptolémée, entra couvert d'un habit magnifique. Tous les yeux se portèrent sur lui ; ce fut son arrêt de mort. Ses sujets indignés se révoltèrent, et pour les soumettre, il fallut un habile général, Sartorius Paulinus, qui pénétra jusqu'à l'Atlas. Les Maures vaincus furent incorporés dans les légions, comme autrefois les Gaulois dans celle de l'Alouette qui vainquit à Pharsale ; et lorsque plus tard, en 43, commença la guerre de Grande-Bretagne, les Maures furent envoyés tenir garnison en Armorique, ainsi que le constatent une borne milliaire retrouvée à Kernilis, et diverses médailles frappées en l'honneur de Claude pour les travaux qu'il avait fait exécuter à Nantes, à ses frais. Les Maures passèrent en Grande-Bretagne avec Plautius, et y combattirent sous l'empereur Claude lui-même.

Se fondant toujours sur l'autorité de médailles et d'inscriptions, *M. Lallemand* nous montre les Maures auxiliaires recevant de

Septime-Sévère l'autorisation de se marier, se mêlant à toutes les luttes de Gallus, d'Emilien, de Volusien, de Valérien, soutenant les tyrans gaulois contre Gallien, reconnaissant l'unité de l'empire avec Aurélien, et revenant enfin, au ^{ve} siècle, en Grande-Bretagne, sous l'autorité d'un préfet militaire que nomment les notices des dignitaires impériaux.

A l'instar de cette colonie mauresque, des Lètes francs furent établis près de Rennes par Constance Chlore; l'historien Jornandès fait assister des Armoricaïns et des Lètes à la grande bataille de Châlons contre Attila, en 451; enfin, l'historien Procope, secrétaire de Bélisaire, déclare, en termes positifs, qu'après l'alliance des Francs et des Armoricaïns, de nombreux colons militaires étaient restés dans le pays, gardant jusqu'au ^{vii}e siècle l'antique discipline et l'organisation de la légion romaine.

De la présence de ces colonies si longtemps établies d'une manière distincte sur le sol de l'Armorique, il semble résulter, suivant M. Lallemand, que l'émigration insulaire des ^{ve} et ^{vii}e siècles n'avait pas été assez considérable pour former une nationalité nouvelle. D'ailleurs, à cette époque, les peuples de Grande-Bretagne et d'Armorique parlaient la même langue, professaient la même religion. A l'appui de cette dernière assertion, M. Lallemand cite l'intervention de saint Léon, en 440, entre Aetius et Albinus; les succès de saint Germain-l'Auxerrois, l'ancien duc d'Armorique, contre l'hérésie des Pélasgiens en Grande-Bretagne; l'appui donné par le saint aux Armoricaïns, qu'opprimait un chef des Alains établis près de Tours par Aetius; la lettre sympathique envoyée aussi bien par des évêques de la Lyonnaise que par ceux de la Grande-Bretagne à saint Hilaire, que l'empereur Constance avait condamné à l'exil, tous exemples qui prouvent suffisamment que la religion chrétienne était dès lors également pratiquée dans les deux pays, et que par suite les Bretons insulaires n'ont même pas eu l'honneur de l'apporter à leurs frères du continent.

M. Lallemand ne se dissimule pas qu'on peut faire une objection à son système de cet endroit de la vie de saint Melaine, où il est dit que le saint ressuscita un mort près de Vannes, à la prière des habitants qui lui promirent, à cette condition, de croire en Jésus-Christ. Tous ces hommes, dit l'hagiographe, étaient *gentiles*. Contrairement à l'opinion généralement adoptée,

M. Lallemand aime encore à retrouver des Lètes dans les *gentiles* de l'hagiographe, et d'ailleurs, il croit qu'on ne peut appliquer l'épithète de païens à tous ces habitants du pays de Vannes, puisqu'un concile, présidé par le métropolitain de Tours, s'est tenu à Vannes en 465.

Comme conclusion de son travail, M. Lallemand prétend que l'émigration insulaire a été pacifique et successive dans une durée de trois siècles, qu'elle n'a pas apporté la religion chrétienne à l'Armorique, et que la nationalité que nous voyons surgir dans la péninsule aux VIII^e et IX^e siècles, avec Nominoé, Erispoé, Salomon, est complètement distincte de celle de la Grande-Bretagne.

M. de la Borderie dit qu'il ne veut pas examiner la question tout entière; il se bornera à répondre sommairement à deux points contestés par M. Lallemand. Le premier est relatif à la religion professée en Bretagne. Il faut, à ce sujet, se rappeler que l'Armorique du V^e siècle est non-seulement l'extrémité de la péninsule, mais tout le pays compris entre la mer, la Seine et la Loire. Or, toutes les légendes, toutes les traditions nous montrent des saints bretons, et non des gallo-romains, venant se mettre à la tête des chrétientés nouvelles établies dans ce coin de l'Armorique, qui, au dire des historiens, était encore plongé dans les erreurs du paganisme. Il semble bien difficile à M. de la Borderie de contester le passage de la Vie de saint Melaine et de changer la signification du mot *gentiles*. Que la ville de Vannes ait possédé une église, rien de plus admissible; mais le mot païen vient précisément du mot latin *pagani*, habitants des campagnes, et la catholicité de ces derniers ne paraît point prouvée.

En second lieu, M. de la Borderie croit la question mal posée. La nation armoricaine est évidemment formée de deux peuples, les Gallo-Armoricains et les Bretons. Lequel de ces deux éléments est devenu prépondérant? Voilà la question. Avant l'arrivée des Bretons insulaires, nous trouvons en Armorique des Ossismiens, des Curiosolites et tant d'autres peuples. Après l'émigration, ils s'appellent tous *Britones*, Bretons. Ne peut-on pas dire, sans entrer plus avant dans la discussion, que l'élément qui a donné son nom est celui qui a véritablement dominé?

M. Lallemand répond, au sujet de saint Melaine, que ce saint est né dans le pays de Vannes, et qu'on trouve encore dans la même contrée saint Aubin, saint Paterne, Modeste, en 511, et

l'évêque Regalis, tous chrétiens évidemment et prouvant en faveur des succès du Christianisme.

M. Aurélien de Courson, après avoir adhéré aux considérations présentées par M. de la Borderie, se borne à demander à M. Lallemand comment il explique que, à partir de l'émigration, les territoires de Nantes et de Rennes ne présentent aucune trace des institutions et de la langue qui sont en vigueur à la même époque dans les diocèses de Vannes, de Quimper, de Saint-Brieuc et de Tréguier. Ne faut-il pas voir là la preuve que les Bretons avaient apporté des institutions et une langue qui n'étaient pas en usage dans l'Armorique avant leur arrivée?

M. Lallemand, se fondant sur un texte de la vie de saint Martin par Sulpice-Sévère, et sur l'autorité de MM. Edwards et de Humboldt, dit qu'il ne reconnaît d'autre langue dominante à cette époque, soit dans l'île, soit sur le continent, que la langue celtique ou bretonne.

M. le Président, voyant la discussion close sur la 17^e question, donne la parole à M. de Champagny, qui se propose de compléter une étude faite par lui, au Congrès de Brest, sur les saints de Bretagne.

Dans cette première partie, *M. de Champagny*, en esquisant les grandes lignes de la vie de saint Brieuc, saint Corentin, saint Tugdual, saint Pol, saint Guénolé, avait envisagé la poésie plutôt que la réalité des faits. Des temps plus rapprochés amènent la certitude historique, mais font disparaître à peu près le côté poétique. C'est une bien belle vie cependant à présenter à l'admiration du chrétien que celle de Michel Le Nobletz, du P. Maunoir et de leurs disciples. Il n'est pas permis à un Breton de l'ignorer.

C'était l'époque où la France, après la guerre de la Ligue, se reposait sous le gouvernement de Henri IV. La Bretagne, toutefois, n'était pas bien remise de ses troubles, et le peuple des campagnes, après avoir souffert de la lutte, souffrait plus encore de l'ignorance, fille de la misère. Ce fut à cette population abandonnée, ce fut surtout aux pauvres pêcheurs du littoral que se dévoua Michel Le Nobletz. Il avait pour lui la noblesse et la science; il voulut connaître la pauvreté et l'ignorance. Persécuté par son père qu'irritait cet abaissement volontaire, méconnu même par plusieurs évêques, il se retira dans une cabane. Secondé par ses deux sœurs, Anne et Marguerite, il vint faire

épeler aux paysans bretons le livre de la foi, et sa parole simple et figurée, comme il convient au peuple, remua tous les cœurs. Se sentant faiblir, Michel Le Nobletz appela près de lui un jésuite, Julien Maunoir, originaire du pays de Rennes, et lui remit son bâton, le recueil de ses peintures et de ses chants. Le chant et la peinture avaient été pour M. Le Nobletz deux puissants moyens d'action. Il parlait aux yeux en montrant une barque luttant contre les flots sur ce terrible Océan qui rappelle si bien l'océan du monde; il traduisait dans ses chants simples et graves la pensée de ses tableaux :

File ta route, ô ma nacelle,
Mon bras ne doit point t'arrêter.

Parmi ces chants, il en est un surtout, celui du *Paradis*, dont M. de Champagny a parfaitement réussi à rendre le rythme et la manière simple et gracieuse.

Le P. Maunoir se dévoua, comme son maître, aux habitants des côtes, et visita les îles Ouessant, l'île de Sein, où un simple marin, F. Le Sû, suppléa par le zèle à la science qui lui manquait et devint missionnaire à son tour. Bernard de Bouchers, M. de Trémaria, ancien conseiller au Parlement, et son gendre, M. de Kérisac, continuèrent la tradition apostolique et moururent en prêchant l'Évangile. Honneur et reconnaissance à ces cœurs dévoués qui ont si bien mérité de la patrie bretonne !

Les dernières paroles de M. de Champagny trouvent un écho dans l'assemblée, et M. le Président le félicite d'avoir donné à sa pensée une expression digne d'elle.

M. Saullay de Laistre, président de la Société Archéologique des Côtes-du-Nord, communique à l'assemblée un travail intéressant sur le membre le plus illustre de la famille Portzmoguer, avec cette épigraphe : *Var vor a var zouar, sur terre ou sur mer.*

M. Saullay de Laistre présente, comme préambule, de curieuses remarques sur la marine bretonne, et surtout celle des Venètes, aux temps anciens. Il nous fait connaître le soin jaloux avec lequel les Romains empêchaient les étrangers qui vivaient en dehors de la grande société romaine de devenir constructeurs de navires. Au moyen âge, la marine fut mise en honneur, et les rois du Nord, Alfred-le-Grand surtout, encouragèrent noblement ses

progrès. Quelques siècles encore, et au commencement du ^{xvii}^e siècle nous voyons l'honneur des armes françaises et bretonnes noblement soutenu sur mer par le commandant de la *Cordelière*, Hervé de Portzmoguer. Ce brave marin, après un combat acharné, accrocha son vaisseau embrasé au vaisseau-amiral anglais la *Régente*, et se jeta au même instant dans les flots. L'histoire a religieusement conservé ce fait d'armes, mais elle n'a pas conservé le nom du héros : elle l'a remplacé par celui de Primauguet. Les actes du temps nous font cependant connaître plusieurs fois Portzmoguer, nous donnent le lieu de sa naissance, Plouarzel, dans l'évêché de Léon ; le blason nous donne ses armes. Pourquoi tarder plus longtemps à lui restituer la gloire de son nom ?

Après cet hommage rendu à un Breton qui a combattu sur mer, *M. le Président* se plaît avec un noble orgueil à proclamer les noms des fils de la Bretagne qui ont glorifié leur pays dans la guerre d'Orient. En citant les noms des chefs dont la postérité jalouse conservera les noms avec respect, il rend justice à cette troupe de braves sans noms et sans aïeux, sortis des champs pour la plupart, et qui sont morts si simplement en faisant leur devoir. Pourquoi ne pas honorer ceux que nous connaissons ?

En conséquence, *M. Saullay de Laistre* formule, au nom de la Société Archéologique des Côtes-du-Nord, un double vœu : d'abord de voir le nom de *Portzmoguer* remplacer celui de *Primauguet* sur le navire de la flotte qui porte aujourd'hui ce nom ; et enfin de voir les noms et la notice des Bretons morts récemment au champ d'honneur figurer dans les Mémoires de l'Association Bretonne. *M. Saullay de Laistre* réclame à cet effet le concours de *M. le comte Caffarelli*, directeur de l'Association, et de *M. de la Villemarqué*, directeur de la Classe d'Archéologie.

M. le Président promet, pour la réussite de ce double vœu, toutes ses sympathies et tout son concours auprès du gouvernement et de l'Association Bretonne.

Il semblait bien difficile d'intéresser de nouveau l'assemblée, qui venait d'entendre successivement la savante dissertation de *M. Lallemand*, la pure et la religieuse esquisse de *M. de Champagne*, l'énergique et patriotique parole de *M. Saullay de Laistre*. — *M. Henri du Cleuziou* a réussi cependant dans cette œuvre difficile. Il était chargé de rendre compte de l'excursion de jeudi dernier. Voici le texte même de son rapport :

Rapport sur l'excursion archéologique faite par les membres du Congrès de l'Association Bretonne, le jeudi 9 octobre 1856, à Notre-Dame-de-la-Cour, à Coetmen et à Lanleff.

« Messieurs,

« Le choix des membres du Congrès aurait dû tomber sur tout autre que moi. Ma jeunesse et mon inexpérience me rendent incapable de faire un compte rendu satisfaisant d'une excursion aussi intéressante, et j'ai besoin de toute votre indulgence pour me hasarder à lire un rapport aussi peu digne de vous.

« Notre-Dame-de-la-Cour, — Coetmen, — Lanleff, tel était le triple but de notre voyage.

« Le départ était fixé à cinq heures et demie, mais l'exactitude n'est pas, dit-on, une vertu archéologique. A six heures et demie pourtant, nous roulions déjà vers Pordic, en admirant ces vallons si pittoresques au fond desquels coule la rivière du Gouet. Après avoir jeté un coup-d'œil sur la belle église de Pordic, récemment bâtie dans le style ogival, et sur son clocher si peu en harmonie avec le reste de l'édifice, nous traversâmes Binic, et bientôt Notre-Dame-de-la-Cour se dressa devant nos yeux émerveillés avec ses riches sculptures, ses contre-forts ornés de niches, et son porche si gracieusement travaillé. Aussitôt, crayons à l'ouvrage. — Les paléographes déchiffrent les inscriptions, les héraldistes blasonnent les écussons de la verrière, les dessinateurs enrichissent leurs albums des gracieuses ornements de l'extérieur. D'autres ont décrit cette chapelle ; nous nous bornerons à en lire les inscriptions.

« Près du chœur, au milieu de l'église, un tombeau du ^{xvi}^e siècle recouvre les restes de Guillaume de Rosmadec, ainsi que nous l'apprend l'inscription bizarrement écrite sur toutes les faces du monument, et qui est ainsi conçue : *Cy gist le corps de defunct messire Guillaume de Rosmadet, chevalier de l'Ordre du Roy, vicomte de Maineuſ Saint-Didier, chastelin de Buen, gouverneur de Vitré, seigneur supérieur et fondateur de ceste église ; puis peint d'une main plus moderne : décédé le 5 avril 1608. L'effigie du chevalier armé de toutes pièces est couchée sur son tombeau.*

« Dans la verrière du fond, ce noble seigneur a fait peindre son écusson, d'or à trois jumelles de gueules, avec ses alliances. Ladite vitre, faite des oblations et aumônes, eut pour auteurs, ainsi que nous l'apprend l'inscription, Olivier Le Coq et Jehan Le Levenan, ouvriers de Lantreguer. Un artiste moderne a complété les figures mutilées de cette verrière par des esquisses au crayon faites sur le verre blanc, qui remplace les anciennes peintures.

« Trois mitres d'or sur un fond d'azur sont peintes dans une fenêtre du transept et signifient, dit encore l'inscription, comment saint Bernardin refusa trois évêchés. Dans une fenêtre de la nef, un seigneur, près duquel se voit l'écusson de Coatgoureden, s'est fait peindre avec sa devise : Parler, povez.

« Nous quittons à regret Notre-Dame-de-la-Cour, mais Lanleff est encore loin et l'heure s'avance. Il est déjà midi à bien des estomacs que l'exactitude a fait partir à jeun de Saint-Brieuc, mais il n'est qu'onze heures à l'inflexible horloge de Lanvollon. Que faire à Lanvollon, à moins que l'on n'y dine ? Explorer. Ainsi faisons, et commençons par l'église. Quelques chapiteaux du ^{xiv}e siècle, une vierge plus moderne et surtout la verrière du chevet, attirent notre attention. Fenêtre et vitraux semblent remonter au ^{xiv}e siècle. Quatre médaillons qui contiennent les personnages du Père Éternel, de la Vierge, de saint Jean et d'un ange, sont encore très-bien conservés. Cette vitre est couverte d'écussons d'Avaugour, d'argent au chef de gueules.

« Lanvollon possède, outre son église, une maison du ^{xvi}e siècle (1559), donnée par M. Geslin de Bourgogne dans son album des Évêchés de Bretagne, et qui est couverte de sculptures d'un très-bon travail.

« Un naturel du pays, qu'un certain air de vétusté recommande aux amateurs d'antiquités, nous apprend que cette maison appartenait autrefois à la famille de Keratry.

« Le même cicerone nous conduisit ensuite à la maison de saint Thuriaf. Mais une modeste chaumière a remplacé l'ermitage plus modeste encore de ce pauvre gardeur de moutons qui devint un jour pasteur non de brebis et animaux, mais d'hommes, ainsi que dit Albert de Morlaix. Un puits d'une forme hexagonale, appelé puits de Saint-Thuriaf, désaltère encore les habitants de cette partie de Lanvollon.

« Enfin il est midi. La vieille gaieté gauloise assaisonne notre repas, et tout finit par des chansons.

« Mais il ne faut pas que les refrains de l'amitié nous fassent oublier notre but; vite en voiture, Lanleff nous attend.

« Nous ne passerons pas pourtant devant Coetmen sans mettre pied à terre.

« Sur le sommet d'une aride colline, le château de Coetmen dressait jadis ses orgueilleuses tours. Le temps a tout détruit. Le donjon seul a résisté. Planté comme un nid d'aigle sur sa motte féodale, il semble dominer encore cet immense horizon que couronne en se perdant dans la brume la montagne de Menez-Bré. La vallée profonde, où le Leff roule en replis sinueux ses eaux bourbeuses, s'étend au pied du donjon.

« La vue des vallons plaisait à ces nobles seigneurs, car des fenêtres du château de Tonquedec, qui fut encore une de leurs résidences, la haute et puissante châtelaine vicomtesse de Coëtmen pouvait voir aussi couler le Guer entre les pittoresques coteaux de Coatfrech.

« La forteresse polygonale où nous nous trouvons, avec ses longues meurtrières d'où les archers bretons lançaient leurs flèches au dard d'acier épais et lourd, ces ouvertures en ogive et ce ciment mêlé de coquilles, tout dans cette puissante demeure porte les caractères de la plus haute antiquité et semble la faire remonter jusqu'au ^{xiii}^e siècle.

« Enfin voici Lanleff avec tous ses mystères, son if gigantesque et ses chapiteaux bizarrement sculptés. Voici la chapelle Sainte-Anne. Voici le terrain de la discussion.

« Les fouilles commencent. Laissons les ouvriers creuser, et dirigeons-nous vers la fontaine. Peut-être a-t-elle aussi quelque chose de mystérieux.

« Au moment où je descendais les marches qui y conduisent, un paysan breton s'approche de moi et me demande avec cet air à la fois spirituel et naïf que possède tout Trégorois, ce que signifiaient des taches rouges dont la pierre, où les Rebecca de l'endroit posent leurs cruches remplies d'eau, était parsemée.

« — Mais je ne sais pas, lui répondis-je. C'est probablement un phénomène minéralogique, un simple poudingue poli par l'usage.

« — Non, non, me dit-il avec toute la supériorité que donne le savoir.

« Dans les temps anciens, alors que l'if de Lanleff n'était pas même une petite branche et que les plus vieux chênes du pays n'étaient pas encore des glands, on vendit ici même, à des hommes méchants, un pauvre petit enfant. Ce qu'il devint, je l'ignore, mais l'argent que l'on compta à son père dénaturé fut placé sur la pierre de la fontaine, et l'or qui ronge le cœur de l'homme peut bien ronger aussi la pierre, surtout lorsqu'il est le prix du sang.

Le sourire expira sur mes lèvres, car j'aime à voir interpréter la nature pour en tirer de salutaires instructions.

« Mais les fouilles viennent de découvrir la chapelle septentrionale, elle correspond exactement à la chapelle Sainte-Anne. Les faits affirmés par M. Ramé sont exacts. Après leur constatation par la Commission que le Congrès a spécialement chargée de les vérifier, la discussion est ainsi résumée : Les fondations mises à nu appartiennent incontestablement à la période romane : à l'époque ogivale, et surtout à celle de la renaissance, on n'avait pas l'habitude de reconstruire dans le style des ^xⁱ^e et ^xⁱⁱ^e siècles des chapelles absidales ; et, d'ailleurs, l'examen de l'appareil fixe la date de la chapelle Sainte-Anne et de la chapelle correspondante. On peut en conclure l'existence intermédiaire d'une abside, comme le fait M. Ramé, et de nouvelles fouilles lèveraient probablement tous les doutes à cet égard. Toutefois, la position de quatre colonnes de l'intérieur du monument, évidemment destinées à supporter la voûte et qui ne se trouvent pas symétriquement placées dans l'axe du système de M. Ramé, font désirer à la Commission de plus amples renseignements sur le lieu présumé de la porte d'entrée du temple.

« Il y a donc encore à fouiller à Lanleff, et tout n'est pas dit sur ce monument si curieux.

« Mais la nuit va nous surprendre. Montons en voiture et revenons à notre point de départ.

« Vers les neuf heures, nous descendions dans la cité de Saint-Guillaume et de Saint-Brieuc, presque aussi splendidement éclairée qu'au temps de Riwallon l'ancien. »

Après avoir fixé l'ordre du jour du dimanche 12 octobre, M. le Président lève la séance.

Le Secrétaire,

J. LAMARE.

CLASSE D'ARCHÉOLOGIE.

DIXIÈME SÉANCE.

PRÉSIDENCE DE M. HERSART DE LA VILLEMARQUÉ.

M. J. LAMARE, *secrétaire*.

Dimanche 12 octobre, huit heures du soir.

Sommaire. — Rapport de la Commission des Vœux, adoption de ses conclusions. — Rapport sur l'ouvrage de MM. de Geslin et Barthélemy : *Les anciens Evêchés de Bretagne*. — Recherches infructueuses faites dans les archives de Bretagne, pour découvrir des lettres du cardinal Mazarin ; explication de ce résultat. — Origine armoricaine d'une partie des légendes de la Table-Ronde.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. Lallemand, rapporteur de la Commission des vœux, prend la parole et soumet à l'adoption du Congrès les vœux suivants, formulés par divers membres de la Classe d'Archéologie :

1^o Sur la proposition de M. Saullay de Laistre, président de la Société Archéologique des Côtes-du-Nord, le Congrès émet le vœu que son excellence M. le Ministre de la marine soit priée de substituer le nom de Portzmoguer à celui de Primauguet que porte un des bâtiments de la flotte ;

2^o Sur la proposition de M. V. Audren de Kerdrel, le Congrès émet le vœu que les Sociétés départementales d'Archéologie affiliées à l'Association Bretonne et la Société Archéologique des Côtes-du-Nord, dressent la liste des maisons anciennes de Bretagne qui portent des dates certaines ;

3° Sur la proposition du même membre, le Congrès émet le vœu que des mesures soient prises sans délai pour sauver d'une ruine imminente la curieuse église de Sainte-Croix, de Quimperlé;

4° Également sur la proposition de M. de Kerdrel, le Congrès émet le vœu que la Société Archéologique de la Loire-Inférieure s'occupe immédiatement de composer un vocabulaire du breton parlé au bourg de Batz et d'en fixer la grammaire;

5° Sur la proposition de MM. de la Borderie et de Keranflec'h, le Congrès émet le vœu que la chapelle Saint-Jacques au village de Saint-Léon, commune de Merléac (Côtes-du-Nord), soit classée parmi les monuments historiques, et que l'on prenne le plus tôt possible des mesures pour la conservation du lambris, dont les peintures très-intéressantes sont dans le plus triste état.

6° Sur la proposition de M. de Keranflec'h, le Congrès émet le vœu que l'église de Guingamp, œuvre importante de l'architecture du moyen âge et l'un des sanctuaires les plus vénérés de la Bretagne, dont la conservation et la restauration ne peuvent être assurées d'une manière prompte et convenable à l'aide des seules ressources de la fabrique, soit mise au nombre des monuments historiques.

7° Sur la proposition de M. Alfred Ramé, le Congrès émet le vœu :

Que le monument de Lanleff, complètement ouvert du côté du Nord par suite de son changement de destination, soit protégé par une clôture quelconque contre les dégradations des passants et les incursions des bestiaux;

Que l'if plusieurs fois séculaire, planté au milieu de l'enceinte centrale, convenablement ébranché comme il l'est aujourd'hui, soit conservé;

Que des fouilles complémentaires de celles qui ont déjà été exécutées soient entreprises sur deux points différents du périmètre extérieur : à l'Occident, pour déterminer exactement l'entrée primitive; à l'Orient et perpendiculairement à l'arcade romane ouverte entre les deux chapelles, pour déterminer la profondeur de l'abside centrale.

8° Sur la proposition de M. Bizeul, le Congrès exprime le vœu que l'enceinte extérieure destinée, dans la pensée de M. Ramé, à clore et à protéger le monument de Lanleff, soit placée autant que

possible sur les anciennes fondations, dans la partie détruite, afin de reproduire la forme de l'ancienne église romane.

9° Sur la proposition de M. de la Villemarqué, le Congrès émet le vœu que l'inappréciable recueil de poésies et de légendes populaires, fait par feu M. Jean-Marie de Penguern, soit promptement publié par quelque membre de sa famille.

10° Sur la proposition de MM. Lallemand et de Keranflec'h, le Congrès émet le vœu que Son Excellence le ministre d'État recommande à MM. les préfets et aux conseils généraux de prendre toutes les mesures nécessaires pour soustraire les principaux monuments dits celtiques à la dégradation et à la destruction qui les menacent.

11° Sur la proposition de MM. de la Borderie, de Keranflec'h et de Kerdrel, le Congrès émet le vœu que les Sociétés archéologiques affiliées à l'Association Bretonne donnent la plus prompte et la plus complète exécution à la circulaire de Son Excellence le ministre de l'instruction publique, recommandant de recueillir les inscriptions de l'antiquité, du moyen âge et de la renaissance.

Les conclusions du rapport de M. Lallemand, relatives aux vœux qui précèdent, sont successivement mises aux voix et ratifiées par la Classe d'Archéologie de l'Association Bretonne.

M. de la Borderie présente un rapport sur l'ouvrage des *Anciens Évêchés de Bretagne*, que MM. de Geslin et Barthélemy ont offert à la Classe d'Archéologie.

Rendant hommage aux travaux des Bénédictins, qu'on peut appeler à juste titre les Pères de notre histoire, M. de la Borderie aime à retrouver cette tradition continuée par des hommes qui, comme MM. de Geslin et Barthélemy, cherchent dans les monographies des villes, des seigneuries, des diocèses, l'histoire des mœurs, des institutions, le jeu du mécanisme social. Plus heureux que bien d'autres, le département des Côtes-du-Nord voit son histoire mise heureusement au grand jour par MM. de Penguern, J. Ropartz, dont le livre est un modèle du genre, enfin par les auteurs des *Anciens Évêchés de Bretagne*.

MM. de Geslin et Barthélemy débuent par un résumé d'histoire de Bretagne, auquel se rattachent tous les faits qu'ils se proposent de développer. Abordant ensuite le côté ecclésiastique de la question, et traitant d'abord de la ville épiscopale de Saint-Brieuc, ils font connaître la suite de ses pasteurs, les droits de

l'évêque, sa juridiction, les chapitres et les communautés. Dans le deuxième volume, ils envisagent le côté civil jusqu'à la révolution, et présentent de curieuses études sur cette dernière époque, sur la Ligue, les sessions des États tenues à Saint-Brieuc, etc.

Pour donner quelques exemples de la critique sévère et complète des auteurs, *M. de la Borderie* analyse plusieurs passages relatifs aux droits de l'évêque considéré comme seigneur féodal, aux devoirs que devaient lui rendre ses officiers, entr'autres le seigneur de Boisboissel, celui de l'Épineguen ; il y ajoute de curieux détails sur cette obligation de battre l'eau, si singulièrement travestie par la plupart des écrivains modernes. Rendant pleine justice au soin peut-être un peu trop scrupuleux des auteurs, à leur talent incontestable, *M. de la Borderie* les presse, au nom du Congrès, de continuer leur œuvre, et de remettre, suivant le texte de l'approbation épiscopale, en place d'honneur ce pays breton si déshonoré par des faiseurs de romans. Faisant à ce sujet des réflexions pleines de justesse sur le moyen âge et sur la réaction qui s'opère de nos jours en sa faveur, *M. de la Borderie* voit dans la publication de monographies telles que celle qu'il analyse, le meilleur éloge de l'archéologie, et en même temps la réhabilitation d'une époque historique si pleine de sève et de vigueur, si féconde en nobles caractères.

M. le Président communique à l'assemblée une pièce de vers de *M. Duseigneur*, qui, ne pouvant assister au Congrès, a du moins voulu, en chantant l'arrivée de saint Brieuc sur nos côtes, rendre hommage à la cité qui accueille en ce moment les membres de l'Association.

M. le Président recommande aussi à l'assemblée la publication d'une Histoire de Bretagne composée en breton, spécialement pour les cultivateurs, par une personne vouée à Dieu, et qui, se bornant à faire connaître que le prix de la souscription est consacré aux pauvres, a voulu garder l'anonyme.

M. de Kerdrel prend la parole sur la 27^e question du programme d'histoire : « Signaler les lettres du cardinal Mazarin qui pourraient exister dans les archives publiques ou privées de notre province, particulièrement celles qui seraient de nature à jeter quelque lumière sur l'histoire de la Fronde. »

Cette question n'est que la reproduction d'un appel fait aux Sociétés savantes par Son Excellence *M. le ministre de l'instruc-*

tion publique et des cultes, dans deux circulaires successives des 15 et 26 avril dernier.

L'appel a été entendu, dit M. de Kerdrel, mais les recherches n'ont point amené de résultat. On n'a trouvé en Bretagne aucune lettre de ce cardinal, qui écrivait tant et si bien. La question semblerait donc inutile à traiter; mais il importe de connaître la raison d'un fait au premier abord si extraordinaire. C'est là, pour M. de Kerdrel, le point de départ d'une étude sur le cardinal Mazarin et sur la Fronde en Bretagne, étude faite avec le talent élevé de l'historien, communiquée à l'auditoire avec le charme de l'éloquence. Nous n'entreprendrons pas de reproduire l'esquisse du portrait de ce fameux cardinal, qui joignait aux qualités du diplomate bien des faiblesses humaines, de celui qui disait : *Le temps et moi*. Chaque minute, pour lui, avait son poids d'or. Telle est, en deux mots, la raison de son silence. Il fallait une grande situation, un grand intérêt pour appeler son attention, et la Bretagne à cette époque ne méritait que son indifférence.

Pourquoi la Bretagne aurait-elle pris part à la Fronde? La Ligue, elle du moins, provoquée par une crainte peut-être exagérée, était un mouvement sérieux; mais la Fronde! Qui pourrait définir cette époque où le burlesque se mêlait à tout, où l'on voyait le Parlement avec un généralissime, Condé et Turenne lui-même, en armes contre leur roi, des femmes de petite vertu jouant de grands rôles, et enchaînant à leur suite les plus illustres noms de France. La Bretagne avait trop de bon sens pour imiter Paris. Et d'ailleurs, qu'avait-elle à gagner? C'était un pays de vieille noblesse qui jouissait de ses franchises, garantie d'indépendance pour la province tout entière, et qui ne désirait rien au-delà. Depuis peu unie à la France, la Bretagne ne devait prendre aucun intérêt à ce mouvement factice; et, après tout, elle préférerait la domination du souverain légitime à celle du prince de Condé et de tous autres ambitieux. Ses intérêts et aussi sa fierté y trouvaient mieux leur compte. Est-ce à dire cependant qu'aucune tentative n'ait été faite pour soulever la Bretagne? M. de Kerdrel a retrouvé la main de la Fronde. Il la montre aux États de 1651, tenus à Nantes, semant la discorde au sujet de la présidence entre MM. de Vendôme, de la Trémouille et de Rohan. Le dernier ne se tint point pour battu,

et se retira au couvent des Jacobins avec deux à trois cents gentilshommes. Il fallut toute la fermeté du maréchal de la Meilleraye pour venir à bout du duc de Rohan, tout son spirituel bon sens pour venir à bout de la duchesse. Le duc de Rohan-Chabot était l'obligé de Condé, lequel avait grandement contribué à son mariage.

Le duc, repoussé à Nantes, essaie d'exciter une révolte à Rennes. M. de Kerdrel en trouve la preuve dans plusieurs lettres remarquables du maréchal de la Meilleraye à la communauté de cette ville. Le duc se retire à Angers et se rend, après trois jours de résistance, au maréchal d'Hocquincourt. Ainsi se termina cette tentative à main armée excitée par la Fronde.

Le Parlement de Bretagne, qui avait tenu tête au gouverneur et donné des arrêts en faveur du duc de Rohan, se rendit bientôt quand il vit les intérêts de la Monarchie compromis, et au moment de l'invasion de Condé et des Espagnols, le Parlement, oubliant les vieilles querelles, entra dans une phase glorieuse, toute d'honneur et de fidélité.

Dans une première lettre de 1650, Messieurs du Parlement offrent au roi leurs fortunes et leurs vies contre l'étranger. Le langage est fier et respectueux à la fois; les termes sont pesés, et cependant il y a de l'élan. Dans une deuxième à la reine-mère, ils abjurent tout ressentiment contre Mazarin en présence du danger commun. De telles lettres méritaient une réponse. Le roi la fait avec dignité : jamais il n'a interdit aux Parlements la liberté de faire entendre leurs remontrances; celui de Bretagne surtout, qui ne s'est pas laissé surprendre par l'emportement des autres, sera un témoin à la postérité, et de la bienveillance royale et de la conduite respectueuse et loyale des sujets. Ce n'est pas une mince gloire pour la Bretagne d'avoir eu un tel Parlement!

M. de Kerdrel termine par ces paroles cette étude remarquable qui doit compter comme une page d'histoire, et résumant la question avec simplicité : « La Fronde, dit-il, n'a pas eu de raison d'être en Bretagne; le cardinal Mazarin n'a pas dû être inquiet des Bretons, et voilà pourquoi on ne trouve pas de lettres de ce ministre dans nos archives. »

M. de la Villemarqué cède la présidence à M. Aurélien de Courson, l'un des vice-présidents du Congrès, et prend la parole sur la 22^e question : « Quel rôle la Bretagne armoricaine a-t-elle joué

dans la création ou la propagation des légendes de la Table-Ronde? » M. Le Clerc, doyen de la Faculté des lettres de Paris, a posé cette question aux Bretons. L'honneur des Bretons est donc en jeu.

Il y a quarante ans à peu près, suivant M. de la Villemarqué, un vénérable érudit déjà bien avancé en âge, M. l'abbé de la Rue, fit un tour de force en publiant, sans connaître la langue, des recherches sur les bardes armoricains. Il avait été insensiblement conduit à traiter ce sujet par ses études sur les poètes du moyen âge. M. de la Villemarqué, profitant de ses conseils, a déjà montré la part que les Gallois ont à revendiquer dans les légendes de la Table-Ronde (1); et il va essayer, dit-il, de faire connaître sous peu la part de la Bretagne armoricaine.

Parmi tous les héros de notre antique épopée, figure au premier rang le roi Artur. Au ^{xiii}^e siècle, Robert Wace, moine normand de Jersey, a célébré dans le roman de *Brut* la gloire d'Artur. Il l'a montré comme chef de la race bretonne de l'île et du continent, prenant Paris et partant pour renverser à Rome l'empereur Lucius. Dans toutes ces expéditions, Hoël et les chevaliers armoricains sont ses alliés; Artur chevauche en même temps contre les monstres et les géants, donne à sa cour des fêtes brillantes et fonde la Table-Ronde. Trahi et blessé par son neveu, il est transporté par sa sœur Morgane dans l'île d'Avallon, d'où il reviendra un jour pour la gloire de la race bretonne. Telle est la fable idéalisée du poète normand. De tels rois, en effet, ne peuvent mourir. Où donc le moine normand a-t-il pris ses idées? Dans l'histoire poétique et traditionnelle. Notons cependant une différence. Pour les Gallois, Artur est le souverain mythologique et historique, jamais romanesque ni chevaleresque; il est tout le contraire en Armorique. M. de la Villemarqué note avec soin les divers caractères de la figure d'Artur.

En Armorique, Artur est considéré comme le chef mystique des chrétiens combattant contre les païens; c'est aussi le protégé des saints, comme le prouvent la légende de saint Eflam et le bas relief de l'église de Perros antérieur à 1150; le roi des trésors bretons, gardé par son dragon rouge; le roi des chasseurs, sui-

(1) *Essai sur l'origine des épopées chevaleresques de la Table-Ronde*, Paris, Coquebert, éditeur, 1842.

vant la tradition mise en vers par M. Brizeux. Dans ce personnage du roi Artur, dans les autres romans de la Table-Ronde, on retrouve encore un sentiment né en Armorique, le respect pour la femme et pour l'idéal de la femme, la vierge Marie, sous l'influence de laquelle l'amour prend un remarquable caractère de chasteté et de douceur.

Toutes ces traditions furent de bonne heure confiées à la poésie, et vers la fin du x^e siècle un écrivain les fit passer du breton en gallois, suivant le témoignage de Geoffroy de Monmouth. Dans ce nouvel ouvrage, la petite Bretagne est considérée comme la souche de la grande, et le roi Artur est peint comme le type du roi breton du x^e siècle.

Plus tard encore, au xiii^e siècle, l'esprit breton crut retrouver le roi Artur dans ce jeune prince qui périt sous la main de Jean-sans-Terre, et qui emporta l'indépendance bretonne avec lui.

Au xiii^e siècle, Alexandre Nequam, Armoricaïn, mit en vers latins pleins de patriotisme les légendes de Geoffroy de Monmouth.

Au xvi^e siècle, à l'époque de la Ligue, M. Du Dresnay, tout plein de la lecture de l'histoire bretonne, de celle du roi Artur, tomba percé de coups au pont de la Houssaye, près Pontivy, dernier représentant de cette chevalerie bretonne dont l'idéal avait toujours été le roi des traditions nationales.

Après avoir ainsi constaté dans cette remarquable étude le rôle important que la Bretagne armoricaine a joué dans la création et la propagation des légendes de la Table Ronde, *M. de la Ville-marqué*, en sa qualité de président de la Classe d'Archéologie du Congrès Breton, remercie l'assistance, et en particulier les dames, de l'aimable courtoisie avec laquelle elles ont assisté à ces joutes littéraires, et, semblable au Breton du moyen âge qui gardait si pieusement dans son cœur le souvenir du roi Artur, il aime à répéter que lui aussi il gardera fidèlement le souvenir de la bienveillance dont le Congrès a été honoré dans la ville de Saint-Brieuc.

M. le Président déclare ensuite que la 13^e session du Congrès est close, et lève la séance à onze heures.

Le secrétaire,

J. LAMARE.

ASSOCIATION BRETONNE.

CLASSE D'ARCHÉOLOGIE.

PROCÈS-VERBAUX

DU CONGRÈS DE REDON.

(11, 12, 13, 14, 15, 16 et 17 octobre 1857.)

MESSE DU SAINT-ESPRIT.

Le dimanche 11 octobre, à huit heures du matin, le Congrès se rend à l'église paroissiale de Saint-Sauveur, où, après le chant du *Veni Creator*, une Messe est célébrée par M. le curé de Redon, afin d'appeler les bénédictions du ciel sur les travaux de l'Association Bretonne.

SÉANCE SOLENNELLE D'OUVERTURE

Commune à la Classe d'Agriculture et à la Classe d'Archéologie.

PRÉSIDENCE DE M. LE GUAY, *trésorier général de l'Association.*

Dimanche 11 octobre.

Sommaire. — Ouverture du Congrès. — Discours de M. le vicomte de la Villemarqué, directeur de la Classe d'Archéologie de l'Association Bretonne. — Élection du bureau de la Classe d'Archéologie pour le présent Congrès.

A une heure, la séance est ouverte dans la grande salle du Tribunal civil. En l'absence de M. le comte Caffarelli, directeur, empêché par une indisposition subite, M. Prosper Le Guay, con-

seiller de préfecture du département du Finistère, et trésorier général de l'Association, occupe le fauteuil de la présidence. Près de lui sont assis M. de Pompery, inspecteur d'agriculture, remplaçant M. le comte de Kergorlay, secrétaire général, absent, et M. le vicomte Hersart de la Villemarqué, directeur de la Classe d'Archéologie. M. le Sous-Préfet de l'arrondissement, M. le Maire de Redon, M. le Président du tribunal, M. le Procureur Impérial, M. l'abbé Gaudaire, supérieur du collège Saint-Sauveur, et M. le vicomte de Gibon, président de la Commission chargée d'organiser le Congrès, siègent également au Bureau.

Un public nombreux et choisi remplit la vaste salle du Tribunal, un orchestre composé d'habiles amateurs occupe les marches du péristyle, où il a fait entendre d'harmonieuses symphonies.

Après les discours d'usage prononcés par MM. Le Guay et de Pompery (ce dernier remplaçant M. de Caffarelli), M. le vicomte de la Villemarqué, directeur de la Classe d'Archéologie, se lève et s'exprime en ces termes :

MESSIEURS,

Mes excellents confrères de la direction, dans un langage que vous êtes habitués à applaudir, viennent de vous entretenir des intérêts agricoles de la Bretagne; je dois à mon tour vous dire quelques mots des intérêts intellectuels de notre chère province.

Les uns ne vous ont pas paru moins dignes de votre estime que les autres, et vous les avez associés; vous avez voulu que les lettres, dans leur expression archéologique, aient leur place à nos réunions à côté de l'agriculture, vous souvenant que nos anciens législateurs ne séparaient pas celui qui défriche la terre de celui qui ouvre le sol non moins dur de l'intelligence, et qu'ils les regardaient comme les deux colonnes de l'édifice social. Mais quand vous n'auriez pas reçu de la tradition de pareils sentiments, vous les auriez puisés dans les écrits du peuple agricole et savant à qui les ombres de nos pères ont pardonné sans doute une conquête qui devait nous civiliser. Qui de vous n'a lieu journellement de vérifier la justesse des réflexions suggérées à Cicéron par celles que les Romains nommaient si bien les *civilisatrices* (*humaniores*), et que nous appelons non moins heureusement les *Belles-Lettres*?

Voici les jours trop courts et les trop longues nuits ou, selon l'expression du poète breton, « l'hiver entre dans la maison. » Vous y rentrez vous-mêmes le soir, laboureurs, accablés de fatigue. La chaleur douce du foyer et la chaleur plus douce encore des épanchements mutuels autour de la table de famille vous procurent un premier repos. Mais qui achèvera de vous faire oublier les travaux et les préoccupations de la journée? Qui vous fera prolonger la veillée, malgré les devoirs, malgré les soucis peut-être du lendemain? N'est-ce pas quelqu'un de ces ouvrages dont Cicéron a dit si admirablement « qu'ils sont le charme de la maison, qu'ils veillent avec nous la nuit? » *Delectant domi, pernoctant nobiscum.*

Mais les lettres ne sont point des compagnes gênantes; elles ne vous empêchent pas de reprendre, avec le jour, vos travaux du dehors, *non impediunt foris*. Heureuses de vous suivre aux champs, comme elles y suivaient le laboureur illustre qui a chanté les Géorgiques, elles ne méprisent pas la main qui moissonne le blé; elles aiment votre vie rustique et la partagent avec vous, *rusticantur*.

Messieurs, ceci n'est point de la poésie, veuillez le croire. Je constate un fait honorable pour beaucoup d'hommes distingués; vos regards eux-mêmes en distinguent plusieurs, parmi ceux qui m'écoutent, auxquels la Classe d'Agriculture et la Classe d'Archéologie de l'Association Bretonne doivent une égale reconnaissance.

Sans parler du présent, l'histoire des savants fondateurs de l'abbaye de Redon, si dignement remplacés par la Société des Eudistes, nous offre un bel exemple de l'union des lettres et des travaux de la campagne. Pour eux, cette union était une règle monastique, et la légende, comme les cartulaires, en consacre le souvenir.

Un jour, après le temps ordinairement donné à la culture des terres, deux religieux bretons lisaient, assis à l'ombre, de saints poèmes en langue hébraïque. Ils étaient tout entiers livrés au charme de cette lecture, quand un serviteur vint l'interrompre : « Mes frères, dit-il, le bois manque pour préparer le repas de la communauté. » Se levant aussitôt et laissant le livre ouvert à la page inachevée, les deux religieux, une hache à la main, se rendirent à la forêt.

Or, le lendemain matin, en revenant aux champs, leurs compagnons trouvèrent le livre toujours ouvert à la même place, et quoiqu'il eût plu toute la nuit, pas un feuillet n'était mouillé.

Ainsi le Ciel, par un miracle, récompensait l'heureuse harmonie des intérêts intellectuels et des intérêts matériels au sein de la communauté.

Messieurs, ne rions pas de la foi de nos pères; le miracle s'est renouvelé de nos jours, et nous en sommes les témoins.

Héritiers, à certains égards, de nos anciens religieux, agriculteurs et hommes d'étude, nous avons retrouvé le livre de la science et de la foi abandonné par eux à cette heure néfaste où l'on vint leur dire qu'ils dussent désormais songer, non plus à rechercher les secrets du passé, mais à se procurer leur pain de chaque jour. Par une permission divine, le livre est demeuré intact; les orages des temps modernes n'en ont pu arracher un feuillet ni effacer une lettre; il est toujours là, sous nos yeux, à la même place; nous pouvons continuer la lecture interrompue, et nos enfants, s'il plaît à Dieu, viendront après nous y lire et y apprendre à aimer et à respecter ce que nos pères ont jugé digne de leur amour et de leur vénération.

L'adhésion unanime de l'Assemblée aux vues élevées de cet élégant discours s'étant manifestée par de nouveaux applaudissements, les membres de l'Association se rendent dans la salle de la mairie, pour la nomination du bureau de la Classe d'Agriculture et de la Classe d'Archéologie du Congrès.

Le dépouillement du scrutin donne le résultat suivant :

Classe d'Agriculture.

<i>Président</i>	—	M. le général de division DUCHAUSSOYS.
	{	MM. THÉLOHAN, maire de Redon.
<i>Vice-Présidents</i>	{	LIASART.
	{	Le vicomte DE GIBON.
	{	DE KERIDEC, ancien député.
<i>Vice-Président d'hon.</i>	—	M. MONNIER DU PAVILLON, sous-préfet de Redon.
	{	MM. DE POMPERY.
<i>Secrétaires</i>	{	HENRI DE CHAMPAGNY.
	{	DE ROQUEFEUIL.
	{	DE LANGLAIS.

Classe d'Archéologie.

<i>Président</i>	—	M. CH. DE LA MONNERAYE.
	{	MM. BIZEUL.
<i>Vice-Présidents</i>	{	AURÉLIEN DE COURSON.
	{	LALLEMAND.
	{	SIGISMOND ROPARTZ.
<i>Vice-Président d'hon.</i> —		M. L'abbé GAUDAIRE, supérieur de la Congrégation des Eudistes et du collège de Redon.
	{	MM. P.-S. VERT.
<i>Secrétaires</i>	{	CH. DE KERANFLEC'H.
	{	ROZENSWEIG, archiviste du Morbihan.
	{	PHÉLIPPES BEAULIEUX fils.

A trois heures, la séance est levée.

L'un des secrétaires de la Classe d'Archéologie,

ARTHUR DE LA BORDERIE.

CLASSE D'ARCHÉOLOGIE.

PREMIÈRE SÉANCE.

PRÉSIDENCE DE M. HERSART DE LA VILLEMARQUÉ.
M. L. PHELIPPES BEAULIEUX, *secrétaire*.

Lundi, 12 octobre, huit heures du matin.

Sommaire. — Lecture du programme des questions proposées pour le Congrès. — Inscription des membres qui ont l'intention de les traiter. — Désignation du but et du jour de l'excursion archéologique.

En l'absence de M. de la Monneraye, *M. le Directeur* de la Classe d'Archéologie donne lecture du programme des questions suivantes, soumises à l'examen du Congrès :

PREMIÈRE PARTIE. — ARCHÉOLOGIE.

1. Compléter et rectifier, s'il y a lieu, la statistique monumentale du département d'Ille-et-Vilaine :

- 1^o Monuments celtiques;
- 2^o Voies et établissements romains (villes, camps, villas, etc.);
- 3^o Monuments religieux du moyen âge et de la renaissance;
- 4^o Monuments de l'architecture militaire des mêmes périodes;
- 5^o Monuments civils, tels que bâtiments claustraux, beffrois ou horloges, maisons anciennes, etc.;

6° Mobilier des églises;

7° Meubles et objets anciens existant soit dans des collections publiques, soit chez des particuliers.

2. Signaler spécialement les maisons anciennes de la province qui portent une date certaine, et en donner des descriptions ou des dessins.

3. Monographie historique et descriptive de l'abbaye et de l'église Saint-Sauveur de Redon.

4. Monographie du château de Blain.

5. Recueillir tous les documents relatifs à l'histoire de la ville de Redon.

6. Indiquer les meilleures mesures à prendre pour assurer la conservation de la chapelle gallo-romaine de Langon.

7. La marche de l'architecture ogivale en Bretagne à ses différentes périodes d'origine, de développement et de décadence, concorde-t-elle, sous le rapport des dates, avec le mouvement architectural qui s'est opéré dans le Centre et dans le Nord de la France?

8. Quelles données peuvent fournir l'histoire, la tradition et les monuments de toute sorte, statues, bas-reliefs, tableaux, gravures, vitraux, etc., pour la représentation des principaux personnages de l'histoire de Bretagne?

9. Faire connaître les documents concernant les artistes bretons, architectes, peintres, sculpteurs, orfèvres, etc., depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

10. Recueillir les inscriptions de l'antiquité, du moyen âge et de la renaissance existant en Bretagne, et particulièrement dans l'Ille-et-Vilaine.

DEUXIÈME PARTIE. — HISTOIRE.

11. Comparer les différents systèmes auxquels a donné lieu jusqu'à ce jour l'émigration des Bretons insulaires dans l'Armorique.

12. A quelle époque remonte l'origine des diocèses de Nantes, de Vannes et de Rennes?

13. Déterminer, s'il est possible, le lieu précis de la naissance de saint Melaine : existe-t-il quelque tradition relative à ce grand

évêque dans les environs de Redon, spécialement dans la paroisse de Brain?

14. Rechercher, à l'aide des textes, des dénominations topographiques et des traditions, le lieu où se livra, en 845, la bataille de Ballon.

15. Les principaux documents publiés ou mis en œuvre dans l'Histoire de Bretagne de dom Morice et dom Taillandier ont-ils été l'objet d'une critique suffisante?

16. Quelle valeur historique faut-il attribuer aux vers de Marbode sur la ville de Rennes et ses habitants?

17. Recueillir les documents relatifs à l'histoire de l'agriculture et du commerce de la Bretagne.

18. Recueillir les documents concernant l'histoire des chemins et des canaux de Bretagne.

Les membres qui se proposent de traiter quelque'une des précédentes questions ayant pris rang par des inscriptions successives, *M. le Président* consulte la Classe d'Archéologie pour savoir quel jour elle entend faire, suivant son habitude, une excursion monumentale. Après une courte discussion, l'Assemblée décide que l'excursion aura lieu jeudi prochain, et que l'on visitera l'église de Saint-Gildas-des-Bois et les ruines du château de la Roche-Hervé, récemment déblayées par l'intelligent propriétaire, M. de La Haye.

A dix heures, la séance est levée.

L'un des secrétaires,

L. PHELIPPES BEAULIEUX.

CLASSE D'ARCHÉOLOGIE.

DEUXIÈME SÉANCE.

PRÉSIDENCE DE M. S. ROPARTZ. — M. VERT, *secrétaire*.

Lundi, 12 octobre, sept heures du soir.

Sommaire. — Statistique monumentale des piliers de pierre, et en général des monuments qui paraissent avoir servi de sépulture aux anciens Bretons. — Données que fournissent les monuments pour la représentation des personnages de l'Histoire de Bretagne. — Procès-verbal de la translation des restes des tombeaux historiques de l'église des Carmes, à Ploërmel. — Procès-verbal des monuments figurés de l'église abbatiale de Redon, en 1670. — Discussion des divers systèmes auxquels a donné lieu l'émigration des Bretons insulaires en Armorique.

L'ordre du jour appelle, en premier lieu, l'examen de la première question, relative à la statistique monumentale.

M. de Keranflec'h a la parole. Après avoir défini en quelques mots la mission dévolue à l'archéologie dans le mouvement intellectuel moderne, M. de Keranflec'h jette un coup-d'œil rétrospectif sur les travaux de nos devanciers. Il trouve la principale cause de leur infériorité en archéologie monumentale dans leur manie de bâtir des systèmes à l'aide des textes, avant d'avoir préalablement étudié suffisamment les monuments. Nous ne sommes plus au temps où l'abbé Mahé rendait ses oracles dans le Morbihan; la critique contemporaine est plus difficile, et les

mauvais tours qu'on lui a joués par le passé l'ont rendue impitoyable. Elle ne veut plus admettre que les théories appuyées sur des textes authentiques ou sur des faits bien constatés.

Si les travaux de plusieurs de nos collègues permettent d'espérer que bientôt toutes les lacunes de notre histoire proprement dite seront comblées, il n'en est pas de même de notre histoire monumentale. On l'a déjà plus ou moins étudiée dans la période qui s'étend jusqu'au ^x^e siècle; mais au-delà de cette époque on rencontre des ténèbres que personne, jusqu'à présent, n'a cherché à dissiper. On dirait que la torche et l'épée des hommes du Nord ont tracé une limite infranchissable entre nous et nos pères des premiers siècles.

Cependant, il n'est guère possible d'admettre qu'aucun monument n'ait échappé à la rage dévastatrice des hommes du Nord. Les sépultures, notamment, ont dû se conserver. Tous les peuples, les peuples anciens surtout, ont toujours mis un soin particulier à élever les monuments destinés à transmettre leur souvenir à la postérité.

M. de Keranflec'h cite les *Chants des bardes bretons* du ^{vi}^e siècle, publiés par M. de la Villemarqué, dans lesquels il est plusieurs fois fait mention des sépultures des premiers Bretons. On y voit là, notamment, la voix des guerriers morts sortir des pierres qui recouvrent leur dépouille, et qu'on a prises à tort pour des dolmens. Il démontre que le mot *lech*, employé pour désigner ces monuments, s'applique au contraire à une classe toute différente dont les antiquaires gallois, et particulièrement M. Westwood, ont donné de nombreuses représentations dans l'*Archéologia Cambrensis*. Ce sont des *piliers de pierre* sur lesquels sont gravées des croix, et souvent des inscriptions indiquant le nom des morts. M. de Keranflec'h en cite plusieurs exemples, entre autres le monument élevé à la gloire de Eliseg, prince de Powis, par son arrière-petit-fils Concenn. La plupart sont beaucoup plus simples et ne portent même parfois qu'un nom, comme le *lech* de saint Eidon (tombeau de saint Eidon).

En présence d'une tradition aussi généralement observée dans le pays de Galles, on ne peut pas s'empêcher de penser que les Bretons armoricains, qui ne formèrent avec les Gallois qu'un même peuple jusqu'au ^{xi}^e siècle, n'aient eu quelque chose d'analogue.

En effet, en examinant avec attention plusieurs des piliers en pierres taillés de main d'homme et entièrement différents des menhirs des âges primitifs, lesquels piliers se rencontrent fréquemment près de nos anciennes églises, il a pu constater des caractères analoges à ceux observés par les archéologues gallois.

Ils portent très-souvent des croix pattées, dont l'usage fut général jusqu'au XIII^e siècle. Pour le démontrer, M. de Keranflec'h fait l'historique de l'image de la croix et de ses transformations depuis l'invention de l'instrument de la Passion du Christ par sainte Hélène jusqu'à cette époque, et en citant des monuments datés, médailles, blasons, églises, etc., sur lesquels on l'observe, il établit que c'est alors qu'on a voulu y voir l'insigne de l'ordre des Templiers. Ces moines guerriers n'eurent pas de croix particulière.

Il décrit ensuite plusieurs piliers sépulcraux des anciens Bretons, découverts par lui dans la Bretagne. Celui de Locoal-Mendon (Morbihan) qui porte l'inscription *Crux Prostlon*, rappelait le souvenir de la femme de Paskeweten, comte de Vannes, de 874-878. Un autre dans la paroisse de Landaul, en face de la chapelle de Langoubras, dans laquelle est déposé un cercueil en granit, avec des ossements qui peuvent bien avoir été inhumés au pied du pilier. Celui-ci porte une croix pattée à hampe grêle et une longue inscription, dont l'auteur de la communication n'a pu jusqu'à présent lire que les premiers mots : CRALRIT ET MULIER..... Il met sous les yeux du Congrès le dessin de celle que l'on voit dans le cimetière de Plouagat-Châtelaudren (Côtes-du-Nord). Elle porte un mot écrit de haut en bas; c'est un nom propre : VORMVINI. Le tombeau de sainte Trefine, dans le cimetière de la paroisse du même nom, est remarquable par un pilier du même genre avec une inscription très-défilée. — En présence de la similitude parfaite des monuments bretons, armoricains et bretons-gallois, il est impossible de ne pas leur donner une même destination; ce sont presque toujours des tombeaux, quelquefois des monuments commémoratifs. M. de Keranflec'h espère que sa communication, en appelant l'attention sur cette classe de monuments restée jusqu'ici ignorée, amènera de nouvelles découvertes.

M. de la Villemarqué établit que le mot *lec'h* signifie « pierre; » il cite Girald le Gallois, qui parle d'une vieille tradition relative à

une pierre qui servait à couvrir un ruisseau, et qu'on appelait *lec'h-lavar*, qu'il traduit par *lapis loquax*, la pierre qui parle.

M. de la Villemarqué cite encore quelques autres légendes concernant les pierres du pays de Galles.

M. de Kerdrel parle d'une pierre déjà signalée et décrite par M. A. Ramé, dans les *Mélanges d'histoire et d'archéologie bretonnes* (t. II, p. 51 et suiv.). Elle existe dans un village de la commune de Pleine-Fougères, département d'Ille-et-Vilaine, appelé l'île de Saint-Samson, où elle sert d'auge dans la cour d'une ferme. C'est un monolithe de granit affectant la forme d'une cuve circulaire, et ses dimensions donnent, en diamètre, 1 mètre 50 centimètres; en profondeur, à peu près autant. La face extérieure de cette cuve est décorée de huit croix grecques inscrites chacune dans une moulure orbiculaire et sculptée en relief. M. Ramé a fort bien prouvé que ce monument curieux était une cuve baptismale, remontant par sa date au moins au VIII^e siècle, et peut-être contemporaine de saint Samson.

La parole est ensuite accordée à M. de Brehier pour répondre à la 8^e question du programme, ainsi conçue : « Quelles données peuvent fournir l'histoire, la tradition et les monuments de toutes sortes, statues, bas-reliefs, tableaux, gravures, vitraux, etc., pour la représentation des principaux personnages de l'histoire de Bretagne? »

Comme document se rattachant à cette question, M. de Brehier donne lecture du procès-verbal de la translation des restes des tombeaux historiques des ducs Jean II et Jean III de l'église des Carmes à Ploërmel. Ces fragments sont maintenant conservés dans l'église paroissiale de Saint-Armel : les statues ou *gisants*, portraits contemporains des deux souverains, sont couchés sur un bloc de marbre noir. L'effigie de Jean II est la moins endommagée : le prince a son écu pendant à son côté, blasonné de l'échiqueté de Dreux au franc canton d'hermines. La statue de Jean III, plus mutilée, est placée dans le fond de l'arcade sépulcrale; son écu porte d'hermines plein. En comparant ces figures originales aux gravures qui en ont été publiées dans les grandes histoires des Bénédictins dom Lobineau et dom Morice, il serait facile de remarquer que les dessinateurs du XVIII^e siècle ont commis plusieurs inexactitudes dans la reproduction de ces curieux monuments.

M. de Brehier, dont le zèle pour la conservation et la restauration de nos richesses archéologiques bretonnes a rendu déjà d'importants services, et dont les recherches ont pour guide une sage et intelligente direction, est invité par M. le Président à s'occuper des moyens d'obtenir une exacte reproduction des deux effigies ducales. Ce serait une nouvelle obligation qu'auraient à son talent et à son dévouement pour nos vieux souvenirs historiques ses confrères de l'Association Bretonne.

M. de la Borderie donne aussi lecture du procès-verbal des monuments figurés de l'église abbatiale de Redon en 1670. En voici le texte :

Certificat et procès-verbal des monuments qui sont dans l'Eglise abbatiale (de Saint-Sauveur de Redon), qui peuvent servir à prouver qu'elle est de fondation royale.

Jullien Menaud et Jullien Janvresse, notaires royaux de la Cour de Rennes, du nombre des quatre héréditaires établis à Redon, sçavoir faisons que ce jour du vendredi quatorziesme mars mil six cent soixante et dix en présance et à requeste du reverand père dom René Garnier prestre religieux de l'ordre St Benoit procureur en l'abbaye Sainct Sauveur de Redon, nous nous sommes transportés aux archives de la dicte abbaie où à sa requeste avons collationné et transompté trois actes sur les originaux, qu'il nous a représentés, justifiants que la dicte abbaie Sainct Sauveur de Redon a esté fondée et dottée en l'honneur de S. Sauveur par les enciens rois et ducs de Bretagne et ensuite nous a représenté une enquete et information des 28, 29 et 30 may 1586 faicte par M. le Séneschal du siège présidial de Rennes à requeste de mesire Pol Hector Scoty lors abbé dudict Redon signée Lebouvier et Hindré, contenant la déposition de dix neuf thesmoings de laquelle ayant faict lecture nous avons entre autres choses remarqué qu'il est unanimement prouvé par les dicts thesmoings que la dicte abbaie a esté fondée et dottée par les diets anciens rois et ducs de Bretagne, mesme deposent tous iceux thesmoings avoir veu en la dicte abbaie une encienne maison qu'on apelloit le logis des ducz dans les salles de laquelle estoient les armes et escussions desdicts ducz et rois de Bretagne, et ensuite nous nous sommes transportés dans l'église de la dicte abbaie Sainct Sauveur où le

dict père procureur nous a faiet voir et remarquer que devant le grand autel du costé de l'Évangile il y a en lieu éminent deux figures de bosse à genoux et priantz, l'une desquelles l'on tient par tradition estre la figure du roy de France Louis unze qui fist voiage à St Sauveur de Redon l'an 1464 et l'autre de François due de Bretagne qui receut avecq magnificence dans sa ville de Redon le dict roy Louys unze comme il est rapporté dans l'histoire de Bretagne.

De plus avons veu et remarqué deux grands et entiens tableaux audevant dudict grand autel, l'un du costé de l'Épître représentant un due de Bretagne au bas duquel est escrit ce quy suit : « Allain Fergean due de Bretagne fut couronné à Rennes en l'an 1084 au mois d'avril et mourut en l'an 1119 au monastère de Redon où il s'estoit retiré pour vacquer à l'oraison, abandonnant le royaume terrien et temporel pour le céleste et éternel ; et fut ensépulturé audict monastère à grande pompe et solemnité et combien qu'en son vivant l'eût fuyé, car en ce lieu s'assemblèrent B. archevêque de Dol, M. év. de Rennes, B. év. de Nantes, J. év. de Vennes, M. év. de Léon et les autres évesques, abbés et prélats de la région et des séculiers le Conte Conan son fils, Ollivier prince de Dinan, Hervé viconte de Léon, Robert et André de Vitré, Rolland de Rays, Juquel de Malestroît et moult d'autres barons et seigneurs. »

L'autre tableau du costé de l'Évangile représentant la duehesse de Bretagne Hermengarde au bas duquel est escrit : « Hermengarde d'Anjou espouse d'Allain Fergean princesse d'une rare humilité piété et dévotion ensépulturée pareillement céans à laquelle le bien heureux St Bernard a escri plusieurs épîtres, ainsi qu'il est plus au long raporté dans l'histoire de Bretagne. » Ce fait, avons veu que dans les deux principales vitres du cœur sont du costé de l'Évangile les armes de France et du costé de l'Épître les armes de Bretagne aux lieux les plus éminants.

De tout quoy le nous requérant le dict père procureur luy avons rapporté le présent acte et procès-verbal soulz son signe et les nostres les diets jour et an avant midi. *Signé* Fr. René Garnier, procureur *avec paraphe*, Janvresse n^{re} royal *av. paraphe*, Meunand n^{re} roy^l *av. paraphe*. Scellé en placard : un écu à six hermines, trois, deux, une. — Original en papier (Arch. d'Ille-et-Vil., série H, fonds Redon [S.-Sauveur]).

A l'occasion de cette lecture, *M. de Kerdrel* fait remarquer que jusqu'à présent, dans aucun Congrès, on n'a encore répondu à cette huitième et éternelle question du programme, et qu'on n'a jamais indiqué quelles sont les données que peuvent fournir l'histoire, la tradition, et les divers monuments, statues, tableaux, etc., pour la représentation des principaux personnages de l'histoire de Bretagne. Ces indications pourtant seraient d'autant plus précieuses que les peintres se livrent chaque jour à un véritable vagabondage d'imagination en affublant les personnages d'un costume qu'ils n'ont jamais porté, et en leur prêtant des traits de fantaisie.

M. de Brehier croit pourtant pouvoir signaler, comme très-fidèle, un portrait de Duguesclin que possède *M. de Saint-Gilles*.

M. de Keranflec'h fait passer une figure de Blanche de Navarre, fondatrice en 1284 de l'abbaye de la Joie, près Hennebon. Le costume est celui des Bénédictines du XIII^e siècle; la tête est couchée sur un riche coussin, et les pieds sont posés sur un chien. Toute la statue respire un air de sainteté.

M. de la Villemarqué croit que, sauf preuve contraire, les portraits donnés par les Bénédictins doivent être exacts; ainsi, il a constaté lui-même l'exactitude du costume d'Alain Fergent, duc de Bretagne, dans le tableau peint vers la fin du XV^e siècle.

M. de Kerdrel pense, au contraire, que si les graveurs des Bénédictins étaient des artistes habiles, c'étaient de médiocres archéologues, qui, partageant une préoccupation générale aux deux derniers siècles, s'attachaient dans leurs œuvres à embellir le moyen âge plutôt qu'à le reproduire.

La discussion s'engage ensuite sur la 11^e question du programme relative aux différents systèmes auxquels a donné lieu jusqu'à ce jour l'émigration des Bretons insulaires dans l'Armorique.

M. Aurélien de Courson constate d'abord la haute importance de cette question. — Quelle a été, dit-il, la part des Bretons dans la fondation du petit royaume de Bretagne? Autrefois, ce pays s'appelait Armorique : il fut conquis par les Romains et soumis à leurs lois. Les Armoricains étaient depuis longtemps lassés de la domination romaine lorsque, en 409, les Saxons arrivèrent en Angleterre. Les Bretons et les Saxons vécurent d'abord comme des alliés et des amis, puis peu à peu l'esprit d'hostilité les divisa, et

enfin les Bretons, ne pouvant plus supporter la vie commune, commencèrent à passer dans la péninsule armoricaine. Cette première émigration eut lieu vers la fin du ^{ve} siècle. La grande émigration n'eut lieu que vers la fin du siècle suivant. A cette époque, les Bretons occupèrent le pays de Léon, la Cornouaille et la partie occidentale du Vannetais, en un mot, presque toute la presqu'île armoricaine, à l'exception des évêchés de Rennes et de Nantes.

Par suite de cette émigration, y eut-il fusion entre les Bretons et les Armoricains, ou les Armoricains absorbèrent-ils les Bretons?

Il paraît évident à *M. de Courson* que dans ce que nous appelons aujourd'hui la Bretagne bretonnante, les Bretons absorbèrent les Armoricains; au contraire, dans les pays de Rennes, Nantes et Vannes, l'élément armoricain survécut; ce qui le prouve surtout, c'est l'antagonisme qui se manifeste si souvent entre les Armoricains et les Bretons : ainsi, l'on voit à chaque instant dans Grégoire de Tours des invasions de Bretons dans le pays de Rennes, Vannes et Nantes. Ainsi, plus d'un demi-siècle après la victoire de Nominoé, on voit deux Bretons qui étaient allés à la maraude dénoncés aux Francs par un Armoricain et tués immédiatement. Ce fait prouve bien que jusqu'au ^{ix}e siècle l'hostilité n'avait cessé de régner entre les Bretons et les Armoricains.

Ce ne fut que sous le règne de Nominoé, lorsque les Bretons franchirent la Vilaine, que la fusion de ces deux peuples commença; peu à peu elle se développa et finit par se compléter. Ainsi, jusque-là les noms avaient été francs quoique portés par des Armoricains; désormais plus de noms francs, mais seulement des noms bretons; l'élément breton a tout absorbé.

Cette émigration des Bretons insulaires a donné lieu à un système que *M. de Courson* signale comme ayant pour point de départ une pure et gratuite assertion. Les Armoricains, dit-on, n'auraient pas été absorbés par les Bretons, car ils seraient issus de la même race qu'eux; ce n'étaient dès lors que des frères qui se sont rapprochés. — Rien, dit *M. de Courson*, n'est plus insoutenable que cette thèse, car c'est le jour où les Bretons se sont montrés dans la Péninsule, qu'on y voit en même temps pénétrer de nouveaux noms et de nouvelles institutions.

Ainsi, absorption des Armoricains par les Bretons, et fusion

des deux peuples dans le milieu du ix^e siècle. Telle est, en résumé, l'opinion du savant auteur de l'*Histoire des peuples bretons*.

M. Lallemand, après avoir rendu un juste hommage aux remarquables publications de M. Aurélien de Courson et de M. de la Borderie sur l'histoire de l'émigration des insulaires bretons dans notre péninsule aux v^e et vi^e siècles, demande à exprimer un avis qui n'est pas entièrement conforme à celui de l'honorable préopinant.

Les Bretons ont-ils transporté dans l'Armorique une nationalité toute faite, des institutions, une langue, une religion, auxquelles les Armoricains fussent complètement étrangers? M. Lallemand ne le pense pas. Ainsi, dit-il, les institutions politiques étaient les mêmes. Ils les avaient reçues du gouvernement romain, ils avaient servi dans les mêmes légions, combattu sous les mêmes enseignes; ils avaient proclamé les mêmes empereurs.

Les institutions civiles, celles qui régissaient la famille et la propriété, avaient également une origine commune; seulement, au milieu des altérations plus ou moins grandes qui eurent lieu pendant les quatre premiers siècles de la domination romaine, le type primitif s'était mieux conservé dans le pays de Galles.

La langue ne différait pas davantage; elle avait été plus ou moins altérée par le contact des autres peuples bretons transplantés sur leur territoire par la conquête; mais c'était toujours la langue celtique, et, à ce sujet, M. Lallemand entre dans de longs développements philologiques.

Enfin, la religion est la même. C'est le christianisme qui se répand en même temps des deux côtés du détroit; les rapports les plus étroits existaient entre les églises de la Bretagne et de l'Armorique aux iv^e et v^e siècles.

M. Lallemand s'efforce ensuite de démontrer, ce qu'il a déjà fait à Saint-Brieuc, que l'émigration a été pacifique et successive. Il cite deux textes, l'un du vénérable Bède, écrivain du vii^e siècle, et l'autre de saint Gildas, dans lesquels les premiers émigrants insulaires qui abordèrent dans la péninsule armoricaine sont représentés, non pas comme des conquérants, mais comme des fugitifs qui viennent demander l'hospitalité à leurs frères du continent.

L'émigration fut donc pacifique; elle fut aussi progressive, elle se prolongea pendant plus de deux siècles; et, à l'appui de cette

opinion, M. Lallemand cite divers établissements que des colonies bretonnes vinrent successivement fonder. Ainsi se forma une population assez compacte pour donner son nom à la Petite-Bretagne, tandis que les Anglo-Saxons imposaient le leur à la mère-patrie.

Après cet exposé de M. Lallemand, *M. de la Borderie* demande à présenter quelques observations. La péninsule que nous habitons, dit-il, s'appelle Bretagne; jusqu'au ^{ve} siècle, elle s'appelait Armorique. Pourquoi ce changement? N'est-il pas évident qu'une influence est intervenue? *M. de la Borderie* réduit à trois les divers systèmes relatifs à l'émigration. Le premier consiste à dire que du ^{iv}e au ^{ve} siècle des bandes de Bretons ont envahi l'Armorique; le second consiste à dire que les Bretons sont venus à la suite de l'invasion des Saxons dans leur île; et le troisième, enfin, consiste à reconnaître que ces bandes, arrivant peu à peu, ont fini par dépasser le nombre des Armoricains, et que les Bretons ont ainsi imposé leur nom sans aucune lutte.

M. de la Borderie écarte le système de l'invasion violente comme n'étant plus soutenu par personne; il adopte celui de l'émigration pacifique et successive, mais il n'admet pas la théorie de M. Lallemand, d'après laquelle l'influence des Bretons se trouve annihilée. Il est évident pour lui, par suite de l'ensemble des faits, que les Bretons ont apporté dans l'Armorique des éléments nouveaux, des institutions nouvelles, une nouvelle langue. Aujourd'hui encore ces différences subsistent.

On a contesté, dit *M. de la Borderie*, l'importance de l'émigration; on a prétendu que les preuves de cette importance ne reposent que sur des légendes; mais il y a des textes contemporains de l'émigration : d'abord celui de saint Gildas, en 530; il parle de Bretons qui venaient en grand nombre, *multi... plures...* Il serait facile, d'autre part, de prouver la substitution des noms bretons aux noms armoricains.

Il y a encore le texte de Procope, en 560, dans lequel il est dit que l'île de Bretagne est habitée par les Anglais, les Frisons, les Bretons, et que leur multitude y était si grande, que beaucoup émigrèrent chez les Francs. Les Francs, pour ce motif, ajoute le texte, prétendent avoir un certain droit sur l'île. Ce fait prouve bien, continue *M. de la Borderie*, toute l'importance de l'émigration.

Si on interroge la tradition, on voit que, depuis le ix^e jusqu'au xviii^e siècle, la persuasion constante et universelle a été que la colonie qui a peuplé la péninsule armoricaine est venue de l'île que nous appelons aujourd'hui la Grande-Bretagne.

M. de la Villemarqué et *M. de Courson* demandent aussi à présenter quelques observations. *M. le Président*, tout en reconnaissant que l'importance de la question exige qu'elle soit traitée à fond, fait remarquer que la séance s'est déjà prolongée jusqu'à une heure très-avancée de la soirée ; il propose donc de renvoyer la discussion au lendemain matin.

La séance est levée à dix heures et demie.

L'un des Secrétaires,

P.-S. VERT.

CLASSE D'ARCHÉOLOGIE.

TROISIÈME SÉANCE.

PRÉSIDENCE DE M. S. ROPARTZ. — M. PHELIPPES BEAULIEUX, *secrétaire*.

Sommaire. — Discussion philologique et historique relative à l'émigration bretonne. — Inscription en langue galloise d'un cercueil découvert à Locmarech.

Mardi, 13 octobre, sept heures et demie du matin.

Le procès-verbal de la séance du lundi matin 12 est lu et adopté.

M. A. de Courson a la parole pour la continuation de la question 11^e, déjà traitée en grande partie dans la séance du lundi soir 12. Il énumère une suite de textes curieux et décisifs qui jettent un grand jour sur le point en litige. Le poète de Paderborne, Ermoldus Nigellus, et Eginhard, auteurs presque contemporains des faits qu'ils rapportent, et dont le témoignage a une autorité incontestable, s'accordent à dire qu'une grande partie de la population de l'île de Bretagne, chassée par les Saxons envahisseurs, vint s'établir en Armorique. Ce témoignage est très-important. Il est admis par Gildas, d'abord que l'île de Bretagne est saccagée par les Saxons; puis, que l'Armorique est vaincue à l'arrivée des Bretons sur son territoire. Le comte Marcellin, vers le milieu du vi^e siècle, puis Grégoire de Tours, nous montrent également les Armoricains remplacés par les Bretons, *Britanni*. Du reste, plus de cinquante ans auparavant, le mot *Britannia* était déjà usité. D'abord, près de cette *Britannia* où s'étaient ré-

fugiés les insulaires, les Armoricaïns gardèrent quelque temps leur nom. Fortunat qualifie d'Armoricaïnn l'évêque de Nantes, saint Félix. On voit la même appellation usitée dans les conciles, notamment à celui d'Orléans, sous Clovis. Saint Félix, procédant à la consécration de l'église de sa ville épiscopale, invite les évêques armoricaïns à cette solennité. Lobineau, dans ses Vies des Saints, fait observer qu'il ne s'y trouvait aucun des évêques bretons proprement dits. Donc, leur église était celle d'une nation différente; donc, l'Armorique a pris, dès l'arrivée des Bretons, le nom de Bretagne. Une autre circonstance importante, c'est que les Namnètes, les Veneti, les Redones plus éloignés des côtes et de l'extrémité Nord-Ouest de notre péninsule, gardent leur ancien nom, tandis que dans la partie occupée par les insulaires émigrants les noms disparaissent aussitôt. Ces faits établissent d'une manière irrécusable que les Bretons y étaient en immense majorité. M. de Courson fait remarquer à M. Lallemand qu'il faut bien prendre garde de confondre le langage des Armoricaïns avec celui des Bretons insulaires. Trois dialectes existaient en Gaule du temps de César. Au iv^e siècle, il pouvait en rester quelques débris dans nos régions. Des débris de la langue gallique subsistent encore dans quelques noms de lieux du pays de Vannes, ce qui montre que l'idiome gallique y a eu cours; mais quand les anciens Armoricaïns et les Bretons insulaires auraient eu une similitude de langue aussi grande que possible, cela n'effacerait point les grandes différences qui existent entre les deux peuples. Quant à ce qui tient à la religion, M. de Courson dit qu'il est incontestable que les Bretons ont surtout contribué à l'établissement du Christianisme hors des territoires de Nantes et de Rennes; la Vie de saint Melaine le dit formellement, quand elle nous apprend que dans le territoire de Vannes presque tous les individus, *pene omnes*, étaient, à l'époque de la vie de ce saint, adonnés au paganisme, *gentiles*. Dès le vi^e siècle enfin, il y avait une Bretagne bien constituée; c'étaient seulement les pays en dehors des territoires de Rennes et de Nantes.

M. de la Villemarqué a la parole. Nous ne savons, dit-il, absolument rien sur le langage celtique avant l'ère chrétienne, avant les textes bien établis. C'est à l'aide des textes seuls qu'il faut étudier une pareille question. MM. Zeuss, Grimm, et plus récemment M. Pictet, savants philologues allemands, ont recueilli les plus

anciens. Des passages de Marcel de Bordeaux, médecin de l'époque de Théodose, ont rallumé la discussion; il a recueilli les formules des empiriques de son temps, et beaucoup ne s'expliquent ni par le grec ni par le latin. MM. Grimm et Pictet en ont trouvé l'explication dans le vieil irlandais; et M. Zeuss s'est rendu à leur avis. Ces textes, qui nous donnent environ quarante lignes de la langue vulgaire du *iv^e* siècle, sont du langage d'Aquitaine. Donc, à cette époque, un dialecte des Gaules était analogue autant que possible à l'irlandais, mais non au langage du pays de Galles. Donc, le dialecte de l'île de Bretagne et celui des Gaules n'étaient pas identiques alors. D'autre part, M. de Keranflec'h a trouvé près d'Auray une inscription du *v^e* siècle qui ne s'explique pas par l'irlandais, mais par le gallois; ce qui établit plus que des dialectes distincts.

M. de Courson ajoute aux observations de M. de la Villemarqué que les Armoricaïns des côtes qui peuplèrent d'abord l'île de Bretagne avaient des dialectes d'origine belge.

M. de la Borderie a la parole pour ajouter quelques considérations nouvelles à celles qu'il a présentées dans la séance d'hier soir sur la question des émigrations bretonnes :

« L'opinion que je soutiens, dit-il, et qui m'est d'ailleurs commune avec M. de Courson, c'est que dans ce mélange de Ganlois-Armoricaïns et de Bretons insulaires d'où est sortie la nation bretonne du continent ou bretonne-armoricaine, les Bretons ont obtenu, dans une forte proportion, la supériorité numérique et la prépondérance sociale. Le texte de Procope, écrivain contemporain, que j'ai cité hier soir (1), suffirait à le prouver, en attestant que le pays où s'établissaient les émigrés venus de l'île de Bretagne était le plus désert de toute la Gaule, et d'autre part que les émigrés bretons y passaient *tous les ans* de leur île *en grand nombre*. Vérifions maintenant *à posteriori*, si l'on peut dire, ce témoignage de Procope. Examinons ce que sont devenues après l'émigration, au *ix^e* siècle par exemple, quand, de l'aveu de tous, la nation *bretonne* du continent se trouve définitivement fondée, — examinons ce que sont devenues les villes, les circonscrip-

(1) Ce texte avait déjà été cité, avec la traduction latine, au tome II du *Bulletin archéologique*, 1^{re} partie, p. 33, dans le compte rendu du Congrès de Lorient.

tions, les dénominations de l'époque gallo-romaine et armoricaine sur le territoire occupé par ladite nation bretonne, c'est-à-dire dans la partie de notre péninsule située à l'Ouest d'une ligne allant de l'embouchure du Couësnon à la ville de Vannes. Si les villes, les circonscriptions et les noms de l'époque gallo-romaine subsistent encore, nous confessons que l'élément gallo-romain ou armoricain a triomphé. S'il n'en est rien, il faudra prendre d'autres conclusions.

« Or, il n'en est rien.

« Les villes d'abord. Nombrez celles que mentionnent les cartes, les itinéraires, les géographes et les historiens de l'antiquité : *Vorganium* ou *Vorgium*, cité des Osismes, — la cité des Curiosolites, — la capitale des Corisopites (*Civitas Aquilonia*, à Loemaria sous Quimper), — *Aletum*, — *Vindana portus*, — *Saliocanus portus*, — *Sulim*, — *Gesocribate*, — *Mannatias*, — *Fanum Martis*, — *Reginea*; — voilà à peu près tout ce qu'on peut placer de noms de villes antiques dans les limites ci-dessus assignées. Eh bien, au IX^e siècle, que reste-t-il de tout cela ? Aleth seule paraît avoir conservé son importance; la cité des Osismes et celle des Curiosolites sont des bourgades sans rôle et sans titre (Carhaix et Corseul); la capitale des Corisopites a été abandonnée, et un quart de lieue au Nord se dresse la ville bretonne et épiscopale de Quimper; *Saliocanus portus* semble avoir donné son nom à une petite anse (Porzliogan) voisine du cap Saint-Mathieu, où l'on ne voit pas pierre sur pierre. Et les autres ont si complètement disparu, que les antiquaires les plus exercés n'en peuvent plus aujourd'hui, même par approximation, indiquer la place, et que la fantaisie vagabonde des archéologues a pu les transporter tour à tour, avec un égal fondement, à peu près dans tous les coins de notre péninsule. — En revanche, nous voyons s'élever, comme centres principaux d'influence et d'action, *Quimper*, fondée par le roi breton Grallon et par saint Corentin; — *Léon*, fondée par saint Paul-Aurélien; — *Tréguier*, par saint Tugdual; — *Saint-Brieuc*, par saint Brieuc; — *Dol*, par saint Samson : cinq évêques et fondateurs bretons, cinq villes bretonnes. Car il ne faut pas équivoquer : supposé que l'on trouve quelques briques romaines en grattant le sous-sol de ces cinq villes, leur origine n'en sera pas pour cela gallo-romaine; il ne s'agit pas de savoir si quelque Gallo-Romain égaré a pu bâtir au même lieu quelque cahute,

mais si ces villes ont ou non succédé à des villes et des centres de population de l'époque romaine. Or, la négative ne me semble pas douteuse. Donc les centres de population et d'influence de l'époque gallo-romaine ont disparu ou sont en pleine décadence, et remplacés par de nouvelles villes d'origine bretonne.

« Passons aux circonscriptions. A l'époque gallo-romaine, nous trouvons la partie occidentale de notre péninsule (dans les limites ci-dessus) divisée en quatre tribus ou cités : cité des *Venètes*, cité des *Curiosolites*, cité des *Osismes*, et, comme subdivision de cette dernière, la cité ou tribu des *Corisopites*. Du ^{ve} au ^{ix^e} siècle, ces noms disparaissent absolument de la géographie-politique (1); en place nous voyons surgir les royaumes ou principautés de *Domnonée*, de *Léon*, de *Cornouaille* et de *Browerech*, dont les limites ne cadrent point (autant qu'on en peut juger) avec celles des anciennes cités, et dont les noms sont essentiellement bretons, à preuve que trois sur quatre (*Domnonée*, *Léon*, *Cornouaille*) viennent de la Grande-Bretagne, et que le quatrième, d'une formation toute bretonne (*Bro-Weroch*, pays de Waroch), est celui d'un chef breton du ^{vi^e} siècle dont les exploits sont connus.

« Et le nom ancien, attribué par les Gaulois et par les Romains à la généralité du pays, ce nom fameux d'Armorique et d'Armoricaïn, que devient-il après le ^{ve} siècle? Il disparaît; nulle part on ne le voit plus appliqué à l'occident de notre péninsule qui a reçu les émigrés de l'île de Bretagne. Ce pays, dans tous les chroniqueurs, les historiens et les géographes, ne s'appelle plus que la *Bretagne*, et ses habitants, *Bretons*. Lisez saint Grégoire de Tours, si soigneux de distinguer dans ses récits les indigènes de la Gaule des populations barbares et adventices établies au milieu d'eux; vous n'y trouvez ni *Venètes*, ni *Corisopites*, ni *Curiosolites*, ni *Osismes*, ni *Armoricaïns*, mais simplement des *Bretons*. Un auteur du ^{vii^e} siècle, le plus ancien biographe de saint-Samson, fait mieux : il appelle *Britannia* la partie de la péninsule où sont établis les émigrés, et l'oppose au reste des Gaules, qu'il nomme *Romania*, pour montrer que si d'un côté c'est l'influence romaine ou gallo-romaine qui domine même à travers la suprême-

(1) Je dis *politique*, parce que la langue ecclésiastique, si attachée comme on sait à toutes les traditions romaines, retint au moins le nom des *Venètes* et celui des *Corisopites*.

matie politique de la race franque, de l'autre c'est l'influence et la nationalité bretonnes. Le géographe de Ravenne, au ^{viii}^e siècle, dans son énumération des diverses contrées de la Gaule, ne mentionne pas, même pour mémoire, l'Armorique ; il ne connaît que la Bretagne, qu'il distingue de l'île en la nommant *Britannia Cismarina* ou *Britannia in paludibus*. »

M. de la Borderie développe ces idées que nous ne faisons que résumer, cite les textes et énumère les autorités qui l'appuient, et enfin conclut : « Qu'à la suite de l'émigration bretonne un changement radical s'est produit dans le nom et l'assiette des villes et des circonscriptions territoriales de la péninsule, comme dans le nom national du pays et du peuple ; que partout l'influence bretonne s'est substituée à l'influence gallo-romaine ; et selon lui, — une fois écartée l'hypothèse d'une conquête violente de la péninsule par les insulaires bretons, hypothèse aujourd'hui plus que ruinée, — l'explication la plus simple et la plus naturelle de ce changement essentiel, c'est d'admettre, en suivant tout uniment le témoignage de Procope, qu'à force de passer *chaque année* et *grand nombre* de l'île dans l'Armorique *dépeuplée*, les Bretons émigrés finirent par faire une masse numériquement très-supérieure à ce qu'ils trouvèrent encore dans le pays de population armoricaine et gallo-romaine : car c'est une loi naturelle que, dans le mélange de deux races, et toutes choses égales d'ailleurs, la supériorité numérique ne tarde point à produire la prépondérance politique et sociale.

« Pourtant, ajoute M. de la Borderie, cette explication n'a pas été du goût de tout le monde. Quelques érudits, tout en accordant aux Bretons une certaine prépondérance sociale clairement attestée d'ailleurs par l'implantation en Armorique des noms de Bretagne et de Bretons, ont nié absolument la supériorité numérique des émigrés, et n'ont voulu voir en eux qu'un petit groupe qui eût été promptement absorbé par la population indigène, armoricaine ou gallo-romaine. Pour éviter le reproche de faire dire à mes honorables adversaires ce qu'ils ne disent pas, je citerai ici les termes mêmes où M. le docteur Halléguen a formulé son opinion, dans une note insérée au *Bulletin archéologique de l'Association Bretonne* (t. IV, 1^{re} partie, p. 93-98) :

« L'Armorique (écrit M. Halléguen) a donc suivi le sort de la « Gaule avant et depuis la conquête (romaine)... Nous (les Armo-

« ricains) avons été colonisés et civilisés par les Romains, nous
« avons été romanisés, nous étions des Gallo-Romains. Notre his-
« toire bretonne ne commence qu'à l'émancipation du IX^e siècle
« et à la lutte contre les barbares du Rhin, que nous avons eu
« l'honneur de contenir au-delà de la Loire. Dans cette lutte glo-
« rieuse, nous (toujours les Armoricaains) avons été puissamment
« secondés par les Bretons réfugiés sur notre sol, qui retrouvaient
« là des Germains, frères des Saxons envahisseurs de leur pays,
« ennemis de leur race. Dans cette noble rivalité de patriotisme
« s'est formée la nation bretonne, dont le nom, donné par les
« Franes, fut un hommage au dévouement de nos nouveaux
« compatriotes (*Bulletin*, *ibid.*, p. 93-94)..... Il y a donc eu sim-
« plement émigration insulaire plus ou moins nombreuse, qui
« s'est fondue dans la masse de la population (armoricaine), à la-
« quelle elle a rendu assez de services pour mériter de donner
« son nom au pays. C'est de ce point de vue, dans ma conviction,
« qu'il convient d'étudier cette transformation de l'Armorique en
« Bretagne. — La véritable civilisation que les insulaires nous
« ont apportée, la seule dont nous eussions besoin, c'est la lu-
« mière de l'Évangile; car il paraît bien qu'elle n'avait guère
« éclairé l'extrême Armorique avant la chute de l'Empire. Aussi
« est-ce certainement là la meilleure et la principale source de
« leur influence. » (*Bulletin*, *ibid.*, p. 95.)

« Ainsi, selon M. Halléguen, l'émigration bretonne a été rela-
tivement très-peu nombreuse, puisqu'elle s'est *fondue* dans la
masse de la population indigène, armoricaine ou gallo-romaine;
mais cette minorité, cette poignée, rendit à la masse armoricaine
assez de services, dans l'ordre militaire et surtout dans l'ordre
religieux, pour mériter de substituer son propre nom national à
l'ancien nom du pays et de la population indigène. C'est donc
par reconnaissance que les Armoricaains abdiquèrent leur nom
pour prendre celui de Bretons et de Bretagne, qui leur était
jusque-là absolument étranger; et d'après ce que nous avons vu
plus haut, il faut dire que ce vif élan de reconnaissance poussa
de même les indigènes à changer l'assiette et le nom de leurs
villes, le nom et le tracé de leurs circonscriptions territoriales,
pour imprimer dans toute leur géographie politique une em-
preinte ineffaçable de l'influence bretonne. C'est par la recon-
naissance des indigènes que M. Halléguen explique toute cette

révolution si considérable que nous avons constatée. Cette explication, je l'avoue, ne me semble ni admissible ni même spécieuse. Une hypothèse de ce genre ne serait vraisemblable que si l'histoire nous offrait un certain nombre de faits analogues bien constatés; or, je ne crois pas m'avancer beaucoup en disant qu'on n'y en trouve pas un pareil. Les peuples ont dressé à leurs bienfaiteurs et à leurs héros des statues et quelquefois des autels, parfois même ils ont donné leur nom à quelque ville; mais bouleverser les noms des provinces et leurs limites mêmes, déplacer l'assiette des villes, et surtout changer le vieux nom national pour prendre celui d'un peuple étranger, cela ne s'est jamais vu, — à moins que le peuple étranger ne fût le plus nombreux; et alors ce n'est plus la reconnaissance des indigènes, mais la supériorité numérique des émigrés qui opère tous ces changements. Mais quand, au contraire, les indigènes sont les plus nombreux, il arrive le plus souvent que, malgré la conquête elle-même, le vieux nom national persiste et triomphe; et c'est ainsi que, dans cette île célèbre conquise sur les Anglais d'Harold par les Normands de Guillaume, les descendants des vainqueurs *normands* ne sont plus aujourd'hui que des *Anglais*, et le pays, quoique conquis, est toujours resté la vieille *Angleterre*.

« Au reste, si le temps le permettait, ajoute M. de la Borderie, je montrerais que la thèse de M. Halléguen est attaquable par bien des côtés. Ainsi, on ne peut dire que l'histoire *bretonne*, la nation *bretonne* du continent ne commence qu'au ix^e siècle; car depuis le commencement du vi^e siècle, je défie qu'on puisse trouver, d'après les documents historiques, un autre peuple que les Bretons dans notre péninsule (à l'Ouest, bien entendu, de la ligne tracée plus haut, du Couësnon à Vannes); je défie que dans ces luttes soutenues par nos ancêtres, non-seulement au ix^e siècle, mais depuis le vi^e, on puisse distinguer des Armoricains et des Bretons, et découvrir où que ce soit entre ces deux éléments de la nation cette *noble rivalité de patriotisme* dont la substitution du nom national des Bretons à celui des Armoricains eût été la récompense. Depuis le vi^e siècle, je le répète, tous les chroniqueurs ne parlent plus que des Bretons, et les Armoricains ou Gallo-Romains de l'Armorique disparaissent absolument. Ainsi, la base même du système que je combats manque; le fonde-

ment abandonne l'édifice. Reste, pour tout expliquer, la thèse de M. de Courson et la mienne, qui n'est d'ailleurs, on peut le dire, que celle du contemporain Procope : la supériorité numérique des émigrés bretons sur les indigènes.

« Cette opinion a été aussi la tradition constante et universelle de tout le moyen âge, depuis Grégoire de Tours et Eginhard jusqu'à Pierre Le Baud et d'Argentré, on peut dire jusqu'à nos jours, où quelques savants, entraînés par certaines études spéciales, ont été conduits à formuler des systèmes que l'ensemble de l'histoire et des témoignages, quand on l'embrasse d'une vue générale, ne permet point d'admettre. »

M. de la Borderie développe avec des faits et des textes la chaîne de cette tradition bretonne, et conclut :

« En somme, je ne soutiens qu'une chose : c'est que les Bretons sont des Bretons. Mais d'ailleurs, personne moins que moi ne méconnaît l'importance de l'occupation romaine dans notre pays ; personne plus que moi ne reconnaît le mérite des beaux travaux auxquels l'étude de cette occupation a donné lieu, et où s'est tant distingué notre vénérable doyen, M. Bizeul, par un zèle et des succès que M. Halléguen semble dès maintenant appelé à continuer. Seulement les antiquités romaines trouvées jusqu'ici dans notre péninsule et qu'on peut dater, ou par des inscriptions ou par des médailles, se rapportent toutes à une époque antérieure à la fin de la dynastie flavienne (363 après J.-C.) ; et ce n'est qu'en l'an 460 que commence l'émigration bretonne, qui se prolongea au moins cent cinquante ans. De 360 à 460, voilà tout un siècle, et le plus désastreux, le plus désolé des siècles pour créer ces solitudes, où Procope nous montre les insulaires de la Grande-Bretagne venant s'établir chaque année et en grand nombre : n'est-ce donc pas assez pour tout concilier ? Et ce siècle vide et triste, interposé entre l'époque active de l'occupation romaine et le principe de la colonisation bretonne, n'est-il pas précisément un fossé infranchissable placé entre les antiquaires *romanistes* et les *bretonistes* pour les empêcher d'en venir aux mains, et pour séparer à tout jamais les terres des uns et des autres ? »

M. Lallemand, qui prend alors la parole, reconnaît que les différences de dialectes entre les Armoricains et les Bretons sont

très-grandes; il admet l'existence de l'élément breton à partir du ^v^e siècle, et la fusion au ^{ix}^e. Seulement il a peine à croire que tous les habitants natifs aient pu être absorbés par les émigrants. Il voit la cause de la fusion dans les rapports existant entre les peuples Armoricaïns et ceux de la Grande-Bretagne jusqu'au ^{iv}^e siècle; il avoue que les rapports de langues ont été réellement plus éloignés qu'il ne le pensait d'abord. Malgré un texte qu'on lui oppose, M. Lallemand pense que les chrétiens étaient en certain nombre dans le pays de Vannes, et se refuse à admettre une conquête de l'Armorique; suivant lui, c'est à tort qu'on a voulu faire des Bretons un peuple étranger et hostile aux Armoricaïns, dont le nom est mentionné en 496 pour la dernière fois.

M. Bizeul, appelé à parler sur la question 10^e, remet ses communications à la séance de mercredi matin 14 octobre.

M. de la Villemarqué a la parole pour donner l'explication de la curieuse inscription mentionnée plus haut, découverte par M. de Keranflec'h à Locmarech, près Auray (Morbihan).

Dans la chapelle de Saint-André, au village de Locmarech, il existe un sarcophage en granit, objet de la vénération populaire, au fond duquel on lit l'inscription :

IR HA EMA >|< IN RI.

Cette inscription, qui a été découverte par M. Ch. de Keranflec'h, est en capitales rustiques romaines; les lettres sont identiquement les mêmes que celles des monnaies armoricaines publiées par M. Ch. Lenormant, dans la *Revue numismatique* : elles paraissent aux meilleurs juges du ^v^e siècle ou du commencement du ^{vi}^e. La forme du chrisme, >|<, est aussi une des plus anciennes qu'on connaisse. L'âge de l'inscription est donc suffisamment établi aux yeux des archéologues, et ils appellent sur elle l'attention des philologues.

M. de la Villemarqué fait remarquer d'abord que la formule INRI, signifiant *Jesus Nasareus, Rex Judeorum*, n'a été employée qu'après le ^{xiii}^e siècle. L'inscription étant du ^v^e ou du ^{vi}^e, les lettres INRI ne sauraient, selon lui, avoir cette signification. Il explique ensuite l'inscription à l'aide des anciens idiomes bretons : il pense que l'auteur a voulu graver dans le tombeau une formule à l'usage du mort, et n'a cru mieux faire qu'en y dépo-

sant un acte de foi et de sujétion à Jésus-Christ. Il traduit donc ainsi l'inscription :

QUELQU'UN DONT JÉSUS-CHRIST EST LE ROI.

mot à mot, *ir*, de, *ha*, qui, *ema*, est, $\rangle\langle$, Jésus-Christ, *in*, en (pour), *ri*, roi; *illius cujus est J. C. in regem*, tournure de phrase assez bizarre, mais qui est un idiotisme breton, encore d'usage parmi les Gallois : c'est celui qu'ils emploient pour dire *un sujet*. L'inscription de Locmarech serait donc la traduction de la formule latine et chrétienne si commune, et dont M. Edouard Le Blanc a donné tant d'exemples, *servus Jesu-Christi*, *famulus Christi*.

M. de la Villemarqué justifie son interprétation par l'analyse grammaticale du texte breton : il cherche chacun des mots et les retrouve aux trois époques de la langue bretonne, l'âge archaïque, le moyen âge, les temps modernes. Il cite de nombreux exemples de ces mots avec le sens et la construction qu'ils ont dans l'inscription, et termine par une phrase tirée d'une traduction de la Bible en gallois, qui est la reproduction exacte, à un mot près, le nom de Jésus-Christ, de celle qu'on lit dans le sarcophage de Locmarech.

A l'appui de ses conclusions, M. de la Villemarqué invoque, comme bien précieux pour lui, le jugement favorable des savants gallois de l'Université d'Oxford, à l'un desquels il doit de savoir que si l'on avait aujourd'hui à rendre en langue galloise la formule *servus Jesu-Christi*, on traduirait :

Yr hwn ymae Jesus-Christ yn rhi.

« Celui dont Jésus-Christ est roi. »

L'un des Secrétaires,

E. PHELIPPES BEAULIEUX.

CLASSE D'ARCHÉOLOGIE.

QUATRIÈME SÉANCE.

PRÉSIDENCE DE M. CHARLES DE LA MONNERAYE.

M. CHARLES DE KERANFLEC'H, *secrétaire*.

Mardi, 13 octobre, huit heures du soir.

Sommaire — La politique de Nominoë et la bataille de Ballon. — Légende du bœuf de Malestroit. — Association Cambrienne.

Une brillante assistance, où les dames se font remarquer en grand nombre, remplit la salle d'audience du tribunal. On y distingue les principaux propriétaires du pays. Le sous-préfet de Redon, le président du tribunal civil, le maire de la ville, le procureur impérial, ainsi que M. l'abbé Gaudaire, supérieur général des Eudistes, sont invités à prendre place au bureau.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. A. de la Borderie a la parole sur la question quatorzième du programme, ainsi conçue : « Rechercher à l'aide des textes, des dénominations topographiques et des traditions, le lieu où se livra, en 845, la bataille de Ballon. »

Avant d'entrer en matière, M. de la Borderie trace en quelques mots nets et précis l'historique du passage des Bretons insulaires dans l'Armorique, et détermine l'étendue du territoire qu'ils occupèrent dans cette dernière contrée antérieurement au ix^e siècle. Jusqu'à cette époque, la limite qui les séparait des

Franks peut être indiquée assez exactement par une ligne imaginaire partant de l'embouchure du Couesnon, passant à Montfort-la-Canne et venant aboutir à Vannes.

Après ce préliminaire, il indique à grands traits le plan de sa communication. Au lieu de se borner uniquement à rechercher le point précis où on doit placer le champ de bataille de Ballon, il se propose d'étudier dans son ensemble la politique de Nominoë, qu'il divisera en trois parties répondant à trois phases de l'existence du héros. — Dans la première, on le verra le « fidèle » de l'empereur Louis-le-Débonnaire. — Dans la seconde, sans manquer à son serment, il préparera les moyens d'exécuter le projet qu'il a formé. — Dans la troisième, il délivrera sa patrie du joug que Charlemagne lui a imposé, et travaillera à consolider la monarchie bretonne fondée par lui.

L'orateur développe ces idées avec une science des textes et une vigueur de logique qui ne semblent pas laisser de place aux objections. En l'absence de documents prouvant le contraire, il croit qu'on doit admettre que le descendant des anciens souverains bretons à qui l'empereur des Franks avait confié le gouvernement de la péninsule armoricaine, sous le titre de comte des Marches et de duc des Bretons, servit loyalement son maître tant qu'il vécut.

S'il est vrai de dire qu'on ne peut guère douter que Nominoë ait médité l'affranchissement de sa patrie, même du vivant de Louis-le-Débonnaire, ce fait n'infirme en rien cette assertion. Il lui était permis, en toute loyauté, de préparer des moyens de salut pour le jour facile à prévoir où l'édifiée de la monarchie des Franks deviendrait impuissant à protéger les peuples d'origines diverses que le génie de Charlemagne avait pu réunir sous un même sceptre. M. de la Borderie entre dans des détails aussi curieux en eux-mêmes que par la manière dont ils sont présentés, pour démontrer l'importance du rôle que la fondation de l'abbaye de Redon remplit en cette circonstance, importance que personne n'avait assez remarquée avant lui. Ce fut autant une œuvre politique qu'une œuvre religieuse. Il montre Nominoë travaillant avec une ténacité toute bretonne et une habileté digne d'un diplomate consommé, à établir Conwoyon et ses moines dans une position dont l'occupation était importante pour la réussite de ses projets, tandis que de leur côté les seigneurs franks font tous

leurs efforts pour l'empêcher d'obtenir de l'empereur la fondation qu'il désire.

Lié à Louis-le-Débonnaire par un serment qui ne l'obligeait qu'envers la personne du fils de Charlemagne, celui-ci mort, il recouvrait sa liberté et pouvait en toute loyauté jeter des cris de délivrance. M. de la Borderie fait un récit plein d'attraits des glorieux combats que nos pères livrèrent pour recouvrer leur indépendance. Arrivant à la bataille de Ballon, où les Bretons battirent les Franks commandés par Charles-le-Chauve en personne, il démontre que les armées ne purent pas se rencontrer, comme on l'a écrit, à Ballon, près Le Mans, petite ville qui ne portait même pas ce nom au ix^e siècle. Il établit, à l'aide de citations prises dans des textes authentiques, que ce mémorable fait de guerre ne peut être placé ailleurs qu'en Bretagne, très-près de Redon, et, selon toutes les probabilités, dans la commune de Bains, au lieu appelé la *Bataille*. Suivant le héros breton dans les diverses expéditions que la nécessité de consolider sa nouvelle monarchie l'amena à faire sur le territoire des Franks, il le montre étendant sa domination jusqu'à la Maine, et mourant subitement près du Mans dans sa marche triomphante sur Paris.

Dans le cours de son récit, M. de la Borderie apprécie avec une impartiale sévérité l'affaire dite des évêques simoniaques et de l'archevêché de Dol, et blâme hautement l'immixtion du pouvoir politique dans les choses qui n'appartiennent qu'à l'Église.

La lecture qu'il a l'heureuse idée de faire du magnifique chant breton publié par M. de la Villemarqué, et intitulé le *Tribut de Nominoë*, impressionne vivement l'auditoire. Aussi, quand il exprime son étonnement de ne voir aucun signe rappeler aux générations qui se succèdent le souvenir du grand homme dont la politique et l'épée firent, au ix^e siècle, la Bretagne ce qu'elle était encore en 1790, lorsque tant de *notabilités d'arrondissement*, plus connues après leur mort que de leur vivant, ont des colonnes et des statues, et quand il propose de lui élever, dans la ville même de Redon dont il est le fondateur, non pas un de ces monuments aux formes banales qu'on rencontre partout, mais un grand pilier en granit semblable à ceux qui s'élèvent encore près des vieilles églises, sur la tombe des anciens guerriers bretons, et dont un de ses confrères vient d'expliquer la destination, l'auditoire donne des marques de vive sympathie.

En terminant sa communication, M. de la Borderie trouve des paroles chaleureuses pour glorifier la haute mission du guerrier dans l'ordre social, ainsi que l'utilité de la guerre dans le monde, et les applaudissements de la salle prouvent que ces sentiments patriotiques ont été compris de tous.

Ici, M. de la Borderie croit devoir s'excuser de s'être étendu sur la politique de Nominoé au préjudice de la question posée par le programme dans des termes plus circonscrits. Il s'agissait, en effet, de préciser, à l'aide des textes, des dénominations topographiques et des traditions, le lieu de la bataille de Ballon, en 845. Il se réserve d'y revenir dans une autre séance, et s'engage à faire droit aux légitimes exigences du Congrès à cet égard.

M. le Président rassure M. de la Borderie en quelques paroles qui sont l'écho de l'impression générale; personne, dans l'auditoire, ne se plaindra de ce qu'il ait élargi son cadre en traçant d'une touche si ferme le brillant tableau du règne de Nominoé, le fondateur de la monarchie bretonne.

M. Sigismond Ropartz, vice-président du Congrès, lit une légende en vers français de sa façon, intitulée *Le Bœuf de Malestroît*. C'est l'explication donnée par la tradition populaire d'un bœuf et d'un aigle sculptés sur la façade de l'église de cette petite ville. La fraîcheur du fond, la grâce de la forme et la distinction de la diction tiennent pendant quelques instants les assistants sous un véritable charme.

Voici le texte de cette jolie pièce de poésie :

I.

Parmi les sculptures dont s'orne
Le grand porche de Malestroît,
Ce que d'abord on aperçoit,
C'est un gros bœuf à longue corne.
Taillé vif dans le granit gris,
Depuis trois cents ans il rumine,
Couché sur sa large poitrine,
Aux portes du sacré parvis.
Sur la corniche, vis-à-vis,
Le front plissé, l'humeur chagrine,
Un lion rugueux est assis.
Au-dessus un ange s'incline;

Dans un coin, de l'autre côté,
Un tout petit aigle est posté.

— Un jeune églantier à fleurs blanches,
Né dans les fentes du granit,
Autour du lion arrondit
Ses longues et flexibles branches.
Sur l'autre mur un beau jasmin
Au vieux bœuf fait une couronne,
Et tout le porche est un jardin
Où l'abeille du ciel moissonne.....
Ainsi qu'autrefois, tous les soirs
De printemps et d'été, la brise
Balance-t-elle vers l'église
Les fleurs, comme des encensoirs ?
Ou bien quelque ouvrier sauvage,
Sous prétexte de nettoyage,
A-t-il détruit les arbrisseaux ?
Je n'en sais rien.

— Les animaux
Et l'ange sont, pour les artistes,
L'emblème des Évangélistes,
On le sait : mais, à Malestroit,
Ce symbole apocalyptique
N'a pas pour tous le sens mystique
Que partout ailleurs on y voit.
Ceux dont l'école communale
N'a pas gâté l'esprit tout neuf
Et la crédulité natale,
Ne remarquent que le gros bœuf.
Sous les jasmins verts du portique,
L'ange et le lion fantastique,
Pour ces simples, ont disparu,
Et l'aigle, ils ne l'ont jamais vu...
Pourquoi le bœuf à cette place,
Au haut de ce vieux mur caduc,
De l'évangéliste saint Luc
Si le vrai souvenir s'efface ?
— Pour si peu qu'il soit curieux,
C'est ce que l'étranger demande :
Des âges naïfs et pieux
La réponse est une légende.

II.

Le bon peuple de Malestroit
(Courageuse et rude entreprise)
Voulait rebâtir son église,
L'ancien temple étant trop étroit.
Chacun s'y mit d'ardeur extrême,
Depuis le vicomte du lieu,
Homme fidèle et craignant Dieu,
Jusqu'au dernier des pauvres même :
Spectacle où l'âme se complait,
Qu'on voit encor dans nos campagnes;
C'est la foi dont saint Paul parlait
Et qui transporte les montagnes!
Le sanctuaire est relevé,
Tant l'on a surmonté d'obstacles!
On le dédie à saint Hervé,
Ce saint si fécond en miracles,
Et ce n'est pas le plus petit
Que ce miracle de granit.

Cependant le maître de l'œuvre
(Que nos ancêtres sans façon
Nommaient simplement le maçon)
Pour parachever son chef-d'œuvre
Dans les airs hardiment jeté
Réclame encore quelques pierres :
— « Vite, des hommes aux carrières! » —
On cherche en vain de tout côté;
Dans ce Malestroit si fidèle,
Où tous ont montré tant de zèle,
En ce moment pas n'est moyen
De trouver un dévot chrétien
Qui veuille aller à la carrière
Quérir cette dernière pierre.
Inutilement le recteur
Leur dit le chagrin de son cœur
Et que pour eux c'est une honte;
Inutilement le vicomte,
Pour faire ce voyage encor,
Promet aux bouviers un sol d'or.

Ni l'éloquente remontrance
Ni la splendide récompense
Ne peuvent mais. Bêtes et gens,
Par trop d'efforts, sont sur les dents.

— Tout à coup le plus misérable
Des petits fermiers du canton
(Le légendaire tait son nom,
Et ce silence est regrettable)
Se lève et dit : « Que saint Hervé
« Me soit en aide et me protège !
« Pour voir ce beau temple achevé,
« Aux carrières peut-être irai-je,
« Si mes deux bœufs veulent marcher. »
— Et l'âme pleine de courage,
Le brave homme court les chercher.

Hélas ! quel chétif attelage !
Deux bœufs nains, baneals, rabougris,
Au poil fauve, aux flanes amaigris ;
Le chariot est une coque
De noix, qui grince et se disloque ;
Le bouvier, au teint hâve et noir,
Plus que ses bœufs maigre et débile,
Tient le fouet de sa main sénile :
Jamais rien de plus triste à voir.
Que saint Hervé les accompagne !

Ils sont rendus à la montagne
Dont les flanes recèlent le roc ;
On y charge un énorme bloc,
On part ; on descend la colline.
Dans la plaine aux chemins creusés,
A chaque pas le char s'incline
Sous le poids ; des bœufs épuisés
Jusqu'à terre le front se courbe.
Malheur ! la charrette s'embourbe !
Les bœufs dociles font effort ;
Le bouvier frappe..... Dans la boue
On entend craquer une roue,
Et l'un des deux bœufs tombe mort !
— Saint Hervé, qui, pour la puissance,

Près de Dicu n'avez pas d'égaux,
 Est-ce donc là la récompense
 Que vous gardez à vos dévots? —
 Le malheureux charretier pleure;
 Ne vaudrait-il pas mieux qu'il meure?
 C'est triste pour un vieux chrétien
 De perdre en un jour tout son bien!
 Mais, ainsi tandis qu'il s'afflige,
 Son lourd charriot (ô prodige!)
 De lui-même s'est relevé;
 Il marche avec sa seule roue
 Et son seul bœuf. — O saint Hervé,
 Ce n'est pas en vain qu'on vous loue!

Et voilà comme, à Malestroit,
 Parmi les sculptures dont s'orne
 Le grand portail, on aperçoit
 L'énorme bœuf à longue corne,
 Et comme, au pignon opposé,
 Pour rappeler aussi la roue,
 Le même architecte a percé
 Une rose, où le soleil joue
 A travers de frêles meneaux,
 Veufs aujourd'hui de leurs vitraux.

III.

Cette légende où se révèle
 Le noble et bon esprit chrétien,
 Porte sa morale avec elle,
 Disant à chacun : « Fais le bien
 « Hardiment, et sans défiance
 « De tes forces, de ta science :
 « *Aide-toi, le ciel t'aidera,*
 « C'était la devise païenne.
 « *Travaille,* dit la foi chrétienne,
 « *Et Dieu te récompensera.* »

M. C. de Keranfec'h a ensuite la parole pour entretenir l'assemblée des travaux de l'*Association cambrienne d'Archéologie*.

Après avoir rappelé en peu de mots les liens de commune origine qui nous unissent aux Bretons du pays de Galles, leur respect et leur amour pour la langue et les traditions de nos ancêtres

communs, il expose comment, en 1846, mus par un sentiment analogue à celui qui avait déterminé en Bretagne la fondation de notre Classe d'Archéologie, quelques amis de la science jetèrent les premiers fondements de l'Association Cambrienne d'Archéologie. Faible d'abord, elle a pris un accroissement rapide, grâce au zèle de ses fondateurs, en tête desquels il faut nommer le révérend H. Longueville Jones. Aujourd'hui elle a pour patrons le prince Albert, douze lords, quatre évêques, et compte près de trois cents membres comprenant les noms les plus honorables du pays.

Dès sa naissance, la nouvelle Société se souvint qu'elle avait des compatriotes en Bretagne, et notre premier directeur, M. Aymar de Blois, avait déjà noué des relations qui promettaient de devenir de plus en plus intimes, quand les événements politiques qui suivirent 1848 vinrent quelque peu détourner les esprits des affaires archéologiques. Ralentis, mais non interrompus, depuis un an les rapports entre les deux Sociétés sont devenus plus fréquents et plus intimes, grâce aux bons offices de M. Richard Perrott, qui, non content de faire connaître par ses écrits les antiquités de la Bretagne au-delà de la Manche, veut bien encore, avec une bienveillance des plus courtoises, servir d'intermédiaire entre les deux Sociétés.

Pour mieux faire comprendre le secours que la science peut tirer de la communication mutuelle des travaux des archéologues bretons d'en deçà et d'au delà de la mer, M. de *Keranflec'h* met sous les yeux du Congrès les treize volumes du bulletin de l'*Association Cambrienne*, intitulé *Archeologia Cambrensis*, dont les belles illustrations captivent l'attention de tout le monde. Après avoir rendu compte des Mémoires contenus dans cette riche collection, il communique à l'Assemblée une lettre par laquelle le révérend H. Longueville Jones le charge d'exprimer à l'Association Bretonne les regrets que ses confrères éprouvent de n'avoir pas pu, cette année, se rendre à Redon, en annonçant qu'ils ont résolu d'envoyer l'année prochaine une députation à notre Congrès. M. de *Keranflec'h* émet le vœu qu'en témoignage de cordiale confraternité, l'Association, changeant en règle une décision déjà prise en 1850, décide qu'à l'avenir les membres du bureau de l'Association Cambrienne seront membres de droit de l'Association Bretonne; puis il termine sa communication en rappelant ce qu'il y a de touchant à voir les descendants d'une race vaincue

mais non détruite, campés sur deux petits promontoires et y gardant avec respect leur vieille langue, leurs coutumes et leur amour pour leurs pères communs, après quatorze cents ans de séparation, se tendre une main amie à travers la mer qui les sépare. En présence d'un tel fait, il ne peut s'empêcher d'exprimer la ferme confiance que notre nationalité a encore de longs jours à vivre, malgré les prédictions sinistres de certains alarmistes, et que tout en restant bons Français, nous pourrions encore longtemps nous glorifier d'être Bretons.

M. de la Villemarqué, directeur de la Classe d'Archéologie, se lève, et, dans une improvisation partie du cœur, raconte l'accueil cordial et sympathique qui lui fut fait par nos frères du pays de Galles quand il passa la mer, il y a quelques années, avec plusieurs de nos compatriotes, pour assister à la réunion solennelle de Bardes. Après avoir vivement ému l'assistance par ses chaleureuses paroles et par la lecture des beaux vers que M. de Lamartine composa pour la circonstance, il propose au Congrès de sanctionner le vœu émis par M. de Keranflec'h.

La proposition de M. le Directeur de la Classe d'Archéologie est adoptée à l'unanimité au milieu des applaudissements de l'Assemblée.

En conséquence, sont nommés membres de l'*Association Bretonne* :

MM. CHARLES-OCTAVIUS MORGAN, esquire, membre du Parlement d'Angleterre, président de l'*Association Cambrienne*.

T. O. MORGAN, esquire, trésorier de l'*Association Cambrienne*.

Le Révérend EDWARD LOWRY BARNWELL, secrétaire général de l'*Association Cambrienne*.

FREDERICK LLOYD PHILIPS, *idem*.

THOMAS WAKEMAN, esquire.

Révérend R. H. JACKSON.

Révérend JOHN PRAHERNE.

Révérend H. LONGUEVILLE JONES.

La séance est levée à dix heures et demie.

L'un des Secrétaires,

C. DE KERANFLEC'H.

CLASSE D'ARCHÉOLOGIE.

CINQUIÈME SÉANCE.

PRÉSIDENCE DE M. CHARLES DE LA MONNERAYE.

M. CHARLES DE KERANFLEC'H, *secrétaire*.

Mercredi, 14 octobre, huit heures et demie du matin.

Sommaire. — Dépôt d'un ouvrage de M. Luigi Odorici, conservateur du Musée de Dinan. — Discussion au sujet de l'existence à Rennes d'un temple dédié à Junon Monète et de la découverte, vers 1774, d'une inscription et d'une patère près de la Cathédrale. — Interprétation de l'inscription romaine de la porte Mordelaise de la même ville.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté, après quelques observations de MM. Halléguen et de la Borderie.

M. Bizeul dépose sur le bureau un volume intitulé : *Recherches sur Dinan et ses environs*, par M. Luigi Odorici, conservateur du musée de cette ville, et déjà connu par ses travaux archéologiques et son zèle pour la conservation des monuments. Le Congrès vote des remerciements unanimes à M. Odorici.

L'ordre du jour appelle la suite des communications se rattachant à la question 10^e du programme.

M. Bizeul met sous les yeux du Congrès un dessin de la magnifique patère romaine en or découverte à Rennes, en 1774, dans les démolitions d'une maison de l'ancienne place de la *Vieille-Monnaie*, située, croit-il, près de la cathédrale. Le fond est occupé par un tableau dans lequel on voit Bacchus, autrement dit *Liclus*,

une coupe à la main. Tout autour une série de scènes tirées de la vie du dieu. Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est une seconde bordure enveloppant la première, et dans laquelle étaient incrustées, lors de la découverte, seize médailles à l'effigie des Antonins. M. Bizeul regrette vivement que, ainsi que le lui a affirmé le savant et regrettable M. Duchalais, les employés du cabinet des médailles de la Bibliothèque Nationale, où ce précieux monument est déposé, aient eu la malheureuse idée de le mutiler en enlevant ces monnaies pour garnir les casiers des collections de numismatique. Il donne ensuite des détails sur l'important dépôt monétaire découvert auprès de la patère.

Ce n'est pas la première fois qu'un semblable trésor a été exhumé dans le même quartier.

Robert du Mont s'exprime ainsi, dans sa *Chronique*, en parlant de Philippe, évêque de Rennes, de 1179 à 1181 : « *Hic (Philippus) per revelationem caput ecclesie Rhedonensis solo diruit, et in ea dirutione multas pecunias invenit, ex quibus cepit reedificare caput ecclesie meliori schemate.* » On a tout lieu de croire qu'un dépôt assez considérable pour avoir payé les frais d'un travail si important devait remonter jusqu'à l'époque romaine.

Une autre découverte bien plus remarquable a été faite, au rapport d'Ogée, en 1741, dans la cour d'un hôtel appartenant à un certain M. de Salis, dans le voisinage de cette même place de la *Vieille-Monnaie*. C'était une plaque en cuivre portant l'inscription suivante :

Heic ubi Junonis celebrantur sacra monetæ,
 Venus et Liber jongont pia numina dextras;
 Non procul a madidis quæ ambit Vivonia pratis,
 Turba sacerdotum, Martis streidente procella,
 Condit humi pateras, cyathosque et vasa Liæi.
 Nec nisi post longam ætatem, serosque nepotes,
 Com reget Armoricas princeps æquissimus oras,
 Effodientur opes : hic divæ templa Monetæ,
 Restituet, sacramque viris plaudentibus ædem.
 Auro, non color est, ni justo splendeat usu.

Le savant et vénérable doyen des antiquaires bretons regarde ces faits comme suffisants pour établir l'existence d'un temple dédié à Juno Moneta dans le voisinage de la porte Mordelaise. La

trouvaille de l'évêque Philippe lui semble même indiquer que cet édifice devait être placé précisément à l'endroit où fut plus tard élevée la cathédrale, conformément à l'usage de l'Église.

M. Paul Delabigne-Villeneuve, interpellé par *M. Bizeul*, dit qu'en effet la place de la Vieille-Monnaie était située près de la cathédrale, et s'étendait sur les terrains occupés aujourd'hui en partie par l'hôtel de Coniae, l'École d'Artillerie et la rue de la Monnaie. Quant à l'hôtel de Salis, il ne peut rien en dire.

M. Aymar de Blois déclare ne pouvoir admettre l'origine antique de la plaque, base de l'argumentation à l'aide de laquelle *M. Bizeul* eroit prouver l'existence à Rennes d'un temple de Juno Moneta. Examinant l'inscription mot à mot, il y fait remarquer plusieurs fautes de quantité, sur lesquelles on pourrait passer à la rigueur; mais la langue lui paraît présenter tous les caractères les mieux déterminés du latin des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles. Il est impossible de ne pas reconnaître dans la prédiction qui la termine une flatterie, tout à fait dans le goût du temps, à l'adresse du duc de Penthièvre, gouverneur de Bretagne à l'époque de la découverte de la patère et des médailles romaines sur la place de la Vieille-Monnaie. De plus, il lui est difficile d'admettre que, dans un moment de péril imminent (*martis streidente procella*), on ait enfoui un trésor avec des cérémonies dont les coutumes des Romains ne fournissent pas d'ailleurs d'exemples analogues. Il y a là, dit-il, une invraisemblance manifeste.

M. de la Monneraye trouve que l'ensemble du style de l'inscription a un caractère de fausseté qui lui suffit pour la déclarer apocryphe.

M. de la Villemarqué parle dans le même sens, et fait remarquer, entr'autres, l'adjectif *æquissimus* du septième vers, qu'il affirme n'avoir jamais rencontré dans les monuments de la bonne latinité. Il appartient essentiellement au latin moderne.

M. Lallemand ne voit au contraire rien de surprenant dans le fait de l'enfouissement mentionné par l'inscription en question; il eroit même pouvoir en fixer la date sous Tetricus, vers l'an 275. Il s'appuie pour l'avancer : 1^o sur un un passage d'Eumène, dans son panégyrique de Constance Chlore, qui aurait fait reconstruire la ville d'Autun, détruite au ⁱⁱⁱ^e siècle pour avoir appelé Claude-le-Gothique à renverser l'empire des Gaules, créé par Posthumus et transmis par lui à Victorinus et à Tetricus; 2^o sur une monnaie monumentale de Claude-le-Gothique, trouvée dans la

villa romaine de Saint-Christophe, en Elven (Morbihan), à côté de la borne milliaire dédiée à Aurélien, en 275, lorsqu'il vint combattre Tetricus et détruire son empire.

MM. V. Audren de Kerdrel et Delabigne-Villeneuve font observer à M. Lallemand qu'ils ne voient pas comment la destruction de la ville d'Autun et la découverte d'une médaille de Claude-le-Gothique dans le pays de Vannes peuvent infirmer ce que M. de Blois a dit touchant l'invraisemblance du cérémonial avec lequel auraient été enfouies les richesses du temple de la ville des Redones, si on admettait l'inscription d'Ogée.

M. de Keranflec'h rappelle l'histoire de la fameuse inscription du Sanitat de Nantes, gravée de même sur une prétendue plaque de cuivre que personne n'a vue, et dont M. de la Borderie a si bien démontré la fausseté. Il ne doute pas qu'Ogée n'ait été victime d'une mystification archéologique analogue à celle de l'ingénieur Fournier, à laquelle plusieurs écrivains nantais se sont laissé prendre.

M. Bizeul remercie ses confrères de leurs observations; il en tiendra note. Mais il ne les croit cependant pas assez probantes pour lui faire abandonner définitivement son opinion.

Le même membre communique ensuite au Congrès un Mémoire consacré à faire l'historique des différentes interprétations qui ont été données jusqu'ici de l'inscription : IMP. CÆS. ANTONIO GORDIANO. PIO FEL. AVG. P. M. TR. POT. COS. O. R., qu'on lit sur une pierre employée dans les murailles du moyen âge de la porte Mordelaise, à Rennes. Il démontre l'impossibilité d'admettre la traduction *civitas Redonis*, à l'aide de laquelle Ogée a cru expliquer les deux dernières lettres O. R., et conclut en prouvant que ces deux sigles ne peuvent être que pour les mots *Ordo Redonensium* (le Sénat des Redones), ainsi que M. Marteville l'a déjà avancé dans sa nouvelle édition du *Dictionnaire Historique et Géographique de la province de Bretagne*.

Après avoir annoncé que la séance, qui a lieu habituellement le soir, se tiendra aujourd'hui à deux heures de l'après-midi, afin de permettre aux membres du Congrès de se rendre au bal qui leur est offert par les habitants de Redon, M. le Président lève la séance.

L'un des Secrétaires,

CH. DE KERANFLEC'H.

CLASSE D'ARCHÉOLOGIE.

SIXIÈME SÉANCE.

PRÉSIDENCE DE M. AURÉLIEN DE COURSON. — M. VERT, *secrétaire*.

Mercredi, 14 octobre, deux heures de l'après-midi.

Sommaire. — Communication de M. l'abbé Brune, concernant un plan d'église ogivale et devis à l'appui. — Visite archéologique de l'église Saint-Sauveur de Redon.

L'ordre du jour appelle la discussion sur la 10^e question du programme relative aux inscriptions de l'antiquité, du moyen âge et de la renaissance existant en Bretagne, et particulièrement dans l'Ille-et-Vilaine.

M. Lallemand commence à lire un travail sur les médailles romaines, mais au milieu de cette lecture, un membre ayant fait observer que M. l'abbé Brune, qui assiste à la séance, ne pourra pas suivre les travaux du Congrès jusqu'à la fin, propose de profiter de sa présence pour obtenir de lui immédiatement les communications qu'il aurait à présenter.

M. l'abbé Brune prend la parole et s'exprime ainsi :

« Au Congrès de l'année dernière, j'avais cherché à répondre à cette question du programme : « *Quel style convient-il d'adopter dans la construction de nos églises au point de vue de l'art, des convenances religieuses et de l'économie?* » et j'étais arrivé à conclure que le style ogival primitif était celui qu'on devait préférer.

« Pour appuyer ma thèse et rendre mes conclusions plus acceptables, je me suis occupé cette année de faire un plan d'église dans ce style, et de lui donner des dimensions assez grandes pour répondre aux besoins d'une population nombreuse, et au déploiement des pompes religieuses que comporte une grande paroisse de campagne. Je me suis d'ailleurs renfermé dans les limites de la plus grande simplicité, supprimant tout ornement purement accessoire, afin de mieux prouver que, même en adoptant la sévérité que permet ce style, on peut encore produire un édifice assez convenable et surtout d'un caractère essentiellement religieux.

« Tout le monde comprendra, à la première vue de ce croquis, que ne voulant pas faire un monument, mais un édifice en rapport avec les ressources d'une population généralement peu aisée, j'ai cherché un ensemble de lignes architecturales qui n'excluerait par une ornementation plus riche et plus élégante, mais qui peut rester dans sa simplicité sans perdre son cachet et son caractère propres.

« Il m'a toujours semblé que les personnes qui combattent le style ogival comme le plus dispendieux le voient trop dans son ornementation, et pas assez dans sa constitution primitive et rigoureuse. De même, je crois que beaucoup de ceux qui se passionnent exclusivement pour ce style ne le reconnaissent qu'aux expansions décoratives dont on l'a surchargé, si je puis m'exprimer ainsi, et à toutes ces fantaisies luxueuses qui en ont amené la dégénérescence. J'ai donc voulu rassurer les premiers et éclairer le goût des seconds en prouvant qu'on peut faire du gothique sans beaucoup d'ornement, et par suite à des conditions moins onéreuses qu'on ne le pense.

« Voici une description de ce plan et de la manière dont je suppose qu'il pourrait être exécuté : la longueur de l'église, dans œuvre, est de 60 mètres; la largeur dans le transept est de 30 mètres 40 centimètres; la grande nef a 8 mètres de largeur, et chaque bas-côté 4 mètres 30 centimètres; la hauteur sous voûte est, dans la nef, de 15 mètres 40 centimètres, et de 8 mètres dans les bas-côtés.

« Une tour carrée, couronnée d'une flèche octogone et haute en totalité de 49 mètres, s'élève à l'entrée de l'église. Elle est accostée de deux tourelles polygonales contenant les escaliers des-

tinés à conduire aux divers étages de la tour et à la tribune de l'orgue. Sur le même plan et dans l'axe des bas-côtés s'ouvrent deux petites chapelles, dont l'une, au Nord, est destinée aux fonts baptismaux ; l'autre, au Sud, servirait pour la confession des personnes sourdes ou infirmes. Trois portes donnent accès dans l'église ; la principale à la base de la tour, une dans le bas-côté Sud, et une autre dans le transept du même côté. J'ai évité d'en ouvrir au Nord pour obvier à l'inconvénient des courants d'air (1).

« Dans les chapelles des bras-de-croix, j'ai pratiqué dans l'épaisseur des murs l'emplacement de quatre confessionnaux et de deux autels, de manière à économiser l'espace.

« Les bas-côtés se prolongent autour du chœur : par ce moyen, les sacristies se trouvent isolées du sanctuaire, et le bruit qui s'y fait souvent n'arrive pas jusqu'au prêtre qui célèbre et à ceux qui prient avec lui. Cette disposition augmente sans doute la dépense ; mais en outre de l'avantage que je viens de signaler, elle est encore très-favorable au parcours des processions intérieures et donne beaucoup de place dans les solennités.

« En jetant un coup d'œil sur la coupe longitudinale, on verra que j'ai divisé les fenêtres des bas-côtés par un seul meneau bifurqué, dont la dépense est très-modique ; pour les fenêtres de la nef, j'ai cru tout à la fois faire une économie et donner à l'ensemble un effet assez heureux en réunissant trois lancettes dans chaque travée. Cette disposition, du reste, n'est pas sans exemple, et supplée jusqu'à un certain point à l'absence du *triforium*. Toutefois, j'ai dû prendre un autre parti dans le contour de l'abside, où le défaut d'espace ne me permettait pas de continuer ce système. Au reste, il arrive assez fréquemment que les fenêtres du chœur changent ainsi de forme pour en adopter une plus riche et plus variée, ce qui pourrait se faire ici facilement sans tomber dans le luxe. Les roses, simplement indiquées dans les pignons du transept, pourraient être plus ou moins riches de détail, selon les ressources dont on disposerait.

« Quant à la sculpture des chapiteaux des colonnes de la nef et des colonnettes supportant les nervures de la voûte, on comprend aisément qu'elle serait aussi facultative, et qu'on pourrait très-bien la remplacer par de simples moulures.

(1) Voir les planches.

« Enfin, la balustrade qui règne au-dessus des murs des bas-côtés, exécutée en pierre de crazanne et ajourée aussi simplement que possible, donne à l'édifice un aspect plus gracieux en dissimulant la toiture inférieure, et ne serait pas un énorme surcroît de dépense. Cependant, elle n'est pas encore essentielle et pourrait être supprimée par économie.

« Maintenant, pour en venir au mode d'exécution et au chiffre de la dépense, sans entrer dans le détail d'un devis minutieux, je dirai qu'en employant le granit pour toutes les parties qui demandent plus de solidité et qui sont plus exposées aux dégradations, la crazanne et le moëllon proprement appareillés; à l'intérieur, la crazanne et le tuffau; et en estimant la main-d'œuvre et les matériaux à des prix moyens, une église telle que la représente ce croquis, pavée en granit, voûtée en briques et plâtre, vitrée en plomb, ne dépasserait pas les ressources ordinaires d'une commune rurale assez populeuse pour avoir besoin d'une grande église.

« Un homme du métier, très-impartial à l'endroit du gothique et du grec, a fait consciencieusement le devis de ce projet, et le chiffre total qu'il m'a indiqué n'arrive pas à 180,000 fr., encore a-t-il la précaution d'ajouter un dixième d'imprévu, et ne suppose-t-il ni dons de matériaux, ni charrois, ni corvées faites par les habitants, ce qui, pour les cas ordinaires dans nos campagnes, équivaut à un tiers de la dépense.

« Je demanderai après cela aux praticiens qui n'ont pas de préjugés contre le style d'architecture que je propose, s'ils s'engageraient bien à construire pour le même prix, je pourrais même demander pour un prix inférieur, une église dans le style grec, ayant les mêmes dimensions et avec les ornements qu'exige rigoureusement ce style? Pour moi, je ne le pense pas. Resterait cependant encore à juger de la convenance de l'un et de l'autre genre d'architecture appliqués aux édifices du culte. »

M. Brune ajoute, sur l'interpellation de quelques membres de l'assemblée, que l'expérience qu'il vient d'acquérir à Redon même par la construction de la chapelle du Collège, édifiée d'après ses plans et ses instructions, servirait à le confirmer dans cette opinion, car, déduction faite des vitraux, de l'autel et des dépenses nécessaires pour établir les caves et les greniers, cette chapelle n'a coûté que trente-cinq à quarante mille francs.

Tous les membres du Congrès saisissent cette occasion pour exprimer à M. l'abbé Brune le vif plaisir qu'ils ont éprouvé en visitant cette charmante chapelle du collège, dont il avait donné le plan. Ils constatent par cet exemple que pour une somme peu élevée il est possible d'édifier dans le style ogival une église très-élégante et satisfaisante au point de vue de la science archéologique.

On cite comme autre modèle à imiter l'église paroissiale de Saint-Nicolas de Redon, construite d'après le style du XIII^e siècle, et qui n'a pas coûté plus de 75,000 fr., sans compter, il est vrai, les prestations si généreusement accordées par les habitants.

M. Bizeul mentionne également la jolie église romane de Saint-Molf, près Guérande, dont la dépense n'a pas dépassé 40,000 fr.

M. de Kerdrel conclut que puisque la question d'économie est résolue par de nombreux exemples, la cause de l'architecture ogivale est évidemment gagnée, et qu'il faut adopter ce style si éminemment religieux pour les églises à construire.

Les vœux du Congrès sont unanimes à cet égard, et appellent le retour aux formes symboliques qui spiritualisent la pierre et qui distinguent la maison de Dieu des palais et des temples affectés à nos plaisirs ou à nos intérêts profanes.

Les membres du Congrès témoignent ensuite le désir de profiter de la présence de M. l'abbé Brune pour visiter l'église de Saint-Sauveur de Redon; ils quittent immédiatement le local des séances.

C'est avec un vif intérêt que les membres de la Classe d'Archéologie ont fait cette visite. La partie romane a surtout fixé leur attention, non-seulement à cause des caractères particuliers au style roman tertiaire qui se manifestent dans ces parties intactes, telles que le carré central, la tour qui le surmonte et les transepts, mais à cause aussi de la présence de ces mêmes caractères perçant à travers les restaurations plus ou moins malheureuses qui ont été faites à la nef et aux bas-côtés, immédiatement après l'incendie de 1782 et depuis. Il semble à tous les visiteurs que les piliers et les arcades de la nef conservent encore assez des formes primitives, sous le replâtrage dont ils sont revêtus, pour qu'on ne puisse pas douter de leur ancienneté. Les bases des colonnes, dont une porte encore une décoration en dents de scie, ainsi que les socles des piliers eux-mêmes, sont évidemment

primitifs. Une seule chose à paru difficile à expliquer, c'est la place des anciens chapiteaux de ces colonnes occupée aujourd'hui par un chapiteau grec, surmonté d'un énorme tailloir en plâtre. Il est à croire cependant que si l'on pouvait dépouiller l'une de ces colonnes de la nouvelle coiffure dont elles sont revêtues, on arriverait à reconnaître quel était leur premier couronnement. Ce qui du moins paraît probable, c'est que les chapiteaux romans qui soutiennent aujourd'hui les poteaux de la halle, et qu'on avait cru provenir de cette partie de l'église, n'en ont jamais fait partie, leur dimension et leur ornementation sur toutes les faces ne pouvant guère s'adapter aux colonnes engagées dont il est question. D'ailleurs, il est assez probable que la construction de cette halle remonte à une époque antérieure à 1782, et il faut croire que ces chapiteaux appartenaient ou à un autre édifice, ou à une partie de l'église différente de celle-ci.

Le chœur, déjà connu de la plupart des visiteurs, excite encore chez eux une véritable admiration à cause de ses proportions heureuses, de son élégante simplicité et de la pureté de ses lignes. On s'accorde à en placer la construction à la fin du ^{xiii}^e siècle, dans l'absence de dates certaines. Ce n'est pas sans regret, toutefois, qu'en jetant les yeux sur plusieurs dalles historiques placées dans les chapelles on voit s'effacer de plus en plus les images de ceux dont elles ont recouvert les tombes, ainsi que les inscriptions et les ornements qu'elles portaient. Bientôt le frottement des pieds, auquel ces pierres pourtant précieuses sont exposées, aura fait disparaître ce qui reste de leur ancienne valeur.

Le Secrétaire,

P.-S. VERT.

CLASSE D'ARCHÉOLOGIE.

SEPTIÈME SÉANCE.

PRÉSIDENCE DE M. CHARLES DE LA MONNERAYE.
M. VERT, *secrétaire*.

Vendredi 16 octobre, sept heures et demie du matin.

Sommaire. — Chapelle gallo-romaine de Langon. — Discussion sur les moyens de la conserver, sans altérer son caractère; examen et appréciation des fresques qui y ont été découvertes.

Les procès-verbaux des séances du matin et de l'après-midi du 14 sont lus et adoptés.

A l'occasion d'un passage de l'un de ces procès-verbaux relatif aux altérations regrettables que le frottement des pieds fait subir aux dalles historiques placées dans les chapelles de l'église Saint-Sauveur de Redon, M. Bizeul demande si le Congrès ne devrait pas manifester un vœu pour la conservation de ces pierres.

Une discussion s'engage entre MM. Hersart, de la Noue, de Kerdrel, sur le meilleur mode qu'il conviendrait d'adopter pour réaliser ce vœu. M. de Kerdrel propose de relever les inscriptions et les ornements de ces pierres, et d'en faire un bon estampage qui serait déposé au collège de Redon. Cette opinion est mise aux voix et adoptée.

M. de la Fruglaye saisit l'occasion pour exprimer le vœu que les chapiteaux romans qui soutiennent les piliers de la halle qui doit être incessamment démolie soient également conservés.

M. de Kerdrel appuie ce vœu et ajoute celui de voir un de ces

chapiteaux prendre place au Musée archéologique de Rennes.

La discussion s'ouvre ensuite sur la sixième question du programme concernant la chapelle gallo-romaine de Langon.

Cette chapelle doit-elle être rendue au culte?

M. de Kerdrel n'est pas de cet avis, car dans ce cas, dit-il, elle n'échappera pas au badigeonnage qui en effacerait le mérite archéologique, lequel gît surtout dans l'appareil; il propose donc d'aviser au moyen d'en faire l'acquisition.

M. de la Fruglaye, qui habite près de cette chapelle et qui la connaît parfaitement, fait observer qu'elle a déjà un badigeonnage de deux pouces d'épaisseur, qu'elle serait d'ailleurs trop basse pour y célébrer la Messe et pour y réunir les fidèles.

M. Brune rappelle que cette chapelle est classée parmi les monuments historiques dont la conservation incombe à l'État.

MM. Bizeul et de la Fruglaye croient qu'elle est la propriété de la commune.

M. Vert donne lecture d'une lettre que M. le curé de Langon lui a fait l'honneur de lui écrire, et dans laquelle celui-ci déclare qu'il est disposé à se prêter à tout ce qui sera nécessaire pour la conservation et la restauration de cette chapelle, sous la condition que ces travaux aient pour but de rendre la chapelle au culte, d'y établir, par exemple, un lieu de dévotion en l'honneur de la sainte Vierge.

M. de la Villemarqué mentionne une lettre écrite dans le même sens, qu'il a également reçue de M. le curé de Langon.

Les membres du Congrès qui connaissent la chapelle, tout en respectant les motifs du vénérable curé qui désire voir cette chapelle rendue au culte, affirment qu'il est impossible de réaliser ses vues sans faire disparaître les curieux caractères d'antiquité qui constituent le seul mérite du petit monument.

Après une discussion à laquelle prennent part : M. l'abbé Brune, M. de la Villemarqué, M. Bizeul, M. Vert, la proposition de M. de Kerdrel, qui propose de faire l'acquisition de la chapelle de Langon pour la conserver et lui restituer son caractère primitif, est mise aux voix et adoptée à l'unanimité.

M. l'abbé Brune fait remarquer que dans toutes les localités où il existe un édifice classé parmi les monuments historiques, il y a un gardien chargé de le surveiller et de signaler les réparations à faire.

Une copie du procès-verbal sera adressée à M. le curé de Langon.

Après cet examen de la partie pratique de la question relative à la chapelle de Langon, on ouvre la discussion sur la partie historique.

M. de Kerdrel rappelle les premières explorations faites dans l'intéressant édifice dont il s'agit par M. Langlois, architecte à Rennes. Ce savant archéologue, dont la présence eût été si utile au Congrès, avait d'abord constaté l'existence d'une fresque grossière représentant, selon toute apparence, un *Père éternel* bénissant et appartenant à la période romane. Peu de temps après, sur un plan inférieur à celui de cette image, d'autres signes, des poissons, frappèrent les regards de M. Langlois. Nul doute dès lors, la fresque romane en recouvrait une autre plus ancienne qu'elle, plus curieuse par conséquent au point de vue de l'explication du monument, et qui d'ailleurs ne pouvait lui être inférieure sous le rapport artistique. M. Langlois n'éprouva donc aucun scrupule à détruire la première fresque, et l'on ne saurait trop le louer d'avoir pris ce parti, car c'est à cela qu'un grand nombre d'archéologues doivent d'avoir pu contempler une peinture du plus haut intérêt, aujourd'hui malheureusement fort effacée, mais reproduite, à une époque où elle était parfaitement distincte, par le fidèle crayon de M. Langlois. Cette peinture, d'une bonne exécution comme dessin, représentait une femme sortant de la mer où se jouaient les poissons qui avaient fixé l'attention de M. Langlois, coiffée à la romaine et s'élevant dans les airs, où ses mains laissaient flotter une banderolle. A la vue de ce tableau, songer à Vénus était chose assez naturelle, et quoiqu'il faille se garder de cet entraînement systématique avec lequel on a prétendu que la plupart de nos vieilles églises ont été édifiées sur les ruines de temples païens, M. de Kerdrel pense, avec M. Langlois, que la chapelle de Langon a été primitivement un temple dédié à la déesse Vénus. Il est question de cet édifice dans un acte du cartulaire de Redon, où il est appelé *ecclesia sancti Veneris*. Les Bénédictins, auteurs de l'histoire de Bretagne, ont vu dans cette dénomination une variante du vocable Saint-Gonéri; mais c'est là une hypothèse toute gratuite. *Ecclesia sancti Veneris* devait être traduit *église de Saint-Venier*, ou *Vener*, patron de Pluvigner, de Loc-Eguiner, etc. Des registres de baptême du *xvi^e* siècle, où le

monument dont il s'agit, aujourd'hui appelé chapelle de Sainte-Agathe, porte le vocable de Saint-Venier, le prouve sans réplique. Ceci posé, M. de Kerdrel établit entre ce vocable, la dénomination *ecclesia sancti Veneris*, et la fresque représentant une Vénus (en breton *vener*), d'ingénieux rapprochements, d'où il conclut que le monument de Langon fut d'abord un temple païen, que le Christianisme, pour faire oublier cette origine, en a fait une chapelle sous l'invocation d'un saint portant le même nom que la déesse dont il devait détrôner le culte; exemple curieux de ces compromis sans nombre que fit le Christianisme avec les croyances qu'il remplaçait pour faciliter, suivant l'heureuse expression d'un écrivain moderne, le passage du temple à l'église (1).

M. Bizeul fait connaître que le commandant Lamarre a publié sur l'Algérie une collection de dessins très-curieux; dans le nombre, il y en a un qui présente presque les mêmes figures que celle de la chapelle de Langon. On y voit Vénus avec la même pose et le même accoutrement, on y remarque également les mêmes attributs. — Cette analogie est frappante.

M. de Keranflec'h fait remarquer que la figure de Langon porte un vêtement; il croit que si c'était une Vénus, elle serait nue.

Plusieurs membres lui opposent la Vénus de Milo, qui est vêtue.

M. de Keranflec'h demande si la chapelle de Langon n'aurait pas été plutôt un baptistère, et si le trou qu'on voyait dans l'abside ne serait pas la piscine. — Là on voit un fourneau, c'est-à-dire une pierre placée horizontalement, et dans laquelle il y a trois ouvertures; c'est sur cette pierre, d'après la tradition des habitants, qu'on faisait autrefois des sacrifices d'animaux.

M. Bizeul dit que l'abbé Déric a parlé de la chapelle de Langon et du fourneau.

M. de Kerdrel n'admet pas l'hypothèse de M. de Keranflec'h, car ce baptistère, qui remonterait au ^{ve} siècle, aurait existé à l'extrémité du diocèse de Vannes. Or, à cette époque, l'évêque, à qui seul était réservé le droit d'administrer le sacrement de Bap-

(1) A Rome, il y a plusieurs églises qui ont été des temples païens, un grand nombre qui sont construites sur les fondations de temples, et même quelques-unes qui portent des dénominations païennes, comme Sancta Maria sopra Minerva, Sancto Stefano del Cucco. A Sienne, le temple de Quirinus est devenu l'église de Saint-Quiricus.

tème, avait le baptistère à la porte de sa cathédrale. D'ailleurs, cette pierre, percée de trois trous, ne ressemble point à une cuve baptismale.

M. de Courson demande si dans les représentations de Vénus on trouve des poissons, tandis qu'il est certain qu'on en voit sur les monuments baptismaux.

M. Bizcul lui répond que les poissons de la fresque de Langon ne sont pas sous les pieds de Vénus, mais qu'ils nagent autour de son image.

M. de la Fruglaye dit qu'après un examen attentif du lieu, il lui a paru que ce qu'on appelle aujourd'hui la chapelle de Langon formait deux monuments distincts et sans communication, qu'une partie est gallo-romaine, et que le reste est moderne; il ajoute que la ligne de démarcation est très-visible, et ce qui le confirmerait dans son opinion, c'est que le mur gallo-romain, dans l'endroit qui rejoint, près de la porte, la construction moins ancienne, présente des parements très-nettement accusés.

M. l'abbé Brune croit aussi que toute la partie badigeonnée du monument est d'une date postérieure au reste.

Plusieurs membres émettent un avis contraire à cette opinion, et pensent que ce n'est qu'un seul et même monument.

L'heure avancée oblige le Président de mettre fin à cette intéressante discussion.

La séance est levée.

Le Secrétaire,

P.-S. VERT.

CLASSE D'ARCHÉOLOGIE.

HUITIÈME SÉANCE.

PRÉSIDENCE DE M. CHARLES DE LA MONNERAYE.

M. VERT, *secrétaire*.

Vendredi, 16 octobre, sept heures et demie du soir.

Sommaire. — Géographie romaine du Finistère. — Voie romaine entre Vannes et Lokmariaker. — Bataille de Ballon. — Origine des diocèses de Nantes, Vannes et Rennes.

L'ordre du jour appelle la discussion sur la première question du programme relative aux voies, monuments et objets anciens de la Bretagne.

M. le docteur Halléguen présente une étude sur la géographie romaine de l'arrondissement de Châteaulin. Le point de départ de ces observations est un monument romain des plus intéressants, au Castel-Dû (Château-Noir), présentant une enceinte fortifiée qui comprend un hectare et demi. Il est divisé en deux parties : l'une se compose d'un camp, de travaux de terre ayant 108 mètres de largeur et 105 de longueur ; l'autre renferme des ruines, une tour en terre et une tour en maçonnerie.

Est-ce un camp romain ou une villa ?

Dans l'hypothèse d'un camp, l'édifice carré placé au centre pourrait avoir été le prétoire, et aurait été en rapport avec une voie romaine de Carhaix à la mer.

Dans l'hypothèse d'une villa, elle aurait été fortifiée contre les attaques des barbares.

Les fouilles pourraient seules résoudre la question.

Ce travail consciencieux et savant, n'étant pas susceptible d'une analyse plus complète, sera inséré dans les Mémoires de la Classe d'Archéologie.

M. de Keranflec'h croit être en mesure de rectifier la direction d'une des voies romaines indiquées par Cayot-Delandre dans son ouvrage sur les *Antiquités du Morbihan*. Cet auteur la fait sortir de Vannes par le côté Sud-Ouest de la ville, passer au Vincin, et se diriger ensuite, en suivant une direction presque Est et Ouest, jusqu'au bourg de Baden, où, suivant lui, elle ferait brusquement un angle droit et se dirigerait sur le passage du Bono, en prenant la direction du Nord, remontant la rivière d'Auray jusqu'à Kerisper où elle l'aurait traversée. Après avoir passé la rivière en cet endroit, elle la redescendrait en la côtoyant jusqu'au bourg de Lokmariaker. Bien des fois M. de Keranflec'h avait été frappé de la bizarrerie de ce tracé, à l'appui duquel M. Gaillard, et son copiste Cayot-Delandre, n'ont donné que des preuves inadmissibles, du moins pour la partie comprise entre Lokmariaker et Baden; quelques briques à Kerisper, et sur la rive opposée au prétendu camp, qui n'est en réalité qu'une motte féodale des mieux caractérisées.

Il existe, d'ailleurs, un autre tracé beaucoup plus naturel. On sait qu'une voie romaine, des plus incontestables, part de Vannes, se dirigeant sur Landévant, en passant la rivière d'Auray, un peu au-dessus de cette ville, sous le château de Treulan. Il n'y avait qu'à relier ce dernier point à Lokmariaker par une ligne droite, pour établir entre cette localité et la capitale de la cité des Venètes une voie de communication plus courte que celle supposée par Cayot-Delandre et infiniment plus économique, puisque la partie comprise entre Vannes et la rivière d'Auray existait déjà.

Sur les indications qu'il a reçues d'un paysan très-dévoué à l'archéologie, appelé Daniel, du village de Kermarquer, en Crac'h, M. de Keranflec'h a pu constater que tel est, en effet, le véritable tracé. L'agger est encore parfaitement reconnaissable sur plusieurs points, et il l'a suivi depuis le bourg de Lokmariaker, en passant près et à l'Est du village de Coët-er-Roué, à l'Est du Maneharff (la montagne du Cerf) en Lokmariaker, sur la chaussée de l'étang, dont les eaux se déchargent dans l'anse de Roedu, entre les villages de Kerfaeil et de Kerguen, jusque sur la croupe de la montagne de la Justice en Crac'h, près l'étang de Poulben, où on a dernièrement trouvé des ruines romaines en construisant la route d'Auray à Crac'h. Il n'a pu la suivre plus loin, mais ce

point est trop rapproché de la voie de Vannes à Hennebont pour qu'on puisse douter qu'elle s'y relie au pont de Treauray, en Brec'h, ou à un endroit très-rapproché.

M. Menu Duménil, ingénieur des ponts-et-chaussées, interpellé par M. le Président, fait connaître que dans la commune de Briec, où il a pratiqué des fouilles, il a trouvé, à trois mètres de profondeur, un vrai *gladium* et un grand nombre d'autres armes romaines. En continuant ses recherches, il a pu suivre les tracés d'une voie romaine dont il indique la direction, et qui passe près de Douarnenez; mais ses fouilles et ses recherches sont trop incomplètes, dit-il, pour qu'il puisse arrêter l'attention de l'assemblée.

M. de la Borderie, complétant la discussion commencée sur la quatorzième question du programme, relative à la bataille de Ballon, où Nominoë, souverain de Bretagne, remporta une brillante victoire sur l'armée de Charles-le-Chauve, roi de France, réfute la thèse du nouvel éditeur du Dictionnaire d'Ogée, qui prétend que cette bataille a eu lieu à cinq lieues du Mans. L'éditeur s'appuie : 1^o sur les textes de la Chronique d'Angoulême et de la Chronique d'Aquitaine; « Carolus, Britanniam proficiscens » (ou pergens) cum Nomenoio congregatur; » 2^o sur la Chronique de Nantes : « cui (i. e. Nomenoio) venit obviam rex Karolus da- » « toque interea prælio superatus est Karolus; » 3^o sur Reginon : « Ditati itaque Britones opibus Francorum armisque instructi in » « sua se colligunt; » 4^o sur l'impossibilité de trouver un lieu de Ballon aux environs de Redon : il prétend qu'on ne trouverait rien de mieux que *Brehon*; 5^o sur l'existence d'une ville de Ballon, à cinq lieues et demie du Mans.

M. de la Borderie oppose au premier argument la Chronique de Fontenelle et les Annales de saint Bertin; car la Chronique de Fontenelle dit à ce propos : « *Franci Britanniam ingressi* propter difficultatem locorum et loca palustria, X. kalendas decembris, commisso cum Britonibus prælio, Britones superiores effecti sunt. » (D. Bouquet, *Recueil des Historiens de France*, t. VII, p. 41.) Et les Annales de saint Bertin portent : « Karolus *Britanniam aggressus*, deficientibus suis rebus sinistra fortuna universis, Cenomanno festinato revertitur. » (*Idem, ibid.*, p. 64.)

M. de la Borderie répond aux deuxième et troisième arguments du nouvel éditeur d'Ogée par le texte complet de la Chronique

de Nantes et de Reginon. La Chronique de Nantes raconte que Nominoë, très-fier de sa victoire, en profita pour envahir les villes de Rennes et de Nantes, et les territoires d'Angers et du Mans, jusqu'à la rivière de Maine ou Mayenne (D. Morice, *Preuves*, I, 139), ce qui démontre bien que la bataille de Ballon n'a pas été livrée près Le Mans, puisque cette ville est située à l'Est de la Mayenne, et ce qui prouve en même temps que cette bataille eut lieu quelque part à l'Ouest de Rennes. Quant à Reginon, il commence ainsi ce qu'il dit de la bataille de Ballon : « Carolus cum magno exercitu *Britanniam intravit*, pugna committitur. » (Pertz, *Monumenta Germaniæ historica*, I, 570.) S'il dit qu'après la bataille les Bretons se retirent chez eux (*in sua se recolligunt*), cela ne signifie-t-il pas que les Bretons, après s'être battus sur leurs frontières, rentrèrent dans l'intérieur de leur pays, au moins un moment, pour y mettre leur butin à l'abri ?

M. de la Borderie oppose au quatrième argument du nouvel éditeur d'Ogée la Notice du cartulaire de Redon, relative au procès entre les abbayes de Redon et de Ballon, pour les droits de péage perçus au port de Balrit, sur l'Oust. Cette Notice a été publiée par D. Morice dans le tome 1^{er} des *Preuves de l'Histoire de Bretagne* ; elle prouve contre le nouvel éditeur d'Ogée qu'un monastère du nom de Ballon existait, au temps de Nominoë, aux environs de Redon et près des rives de l'Oust.

Enfin, M. de la Borderie oppose au dernier argument du même auteur la *Géographie ancienne du diocèse du Mans*, par M. Cauvin, qui démontre, par les documents historiques, que la petite ville du Maine, appelée aujourd'hui *Ballon*, s'est appelée du iv^e siècle au ix^e *Baladon*, *Baledo* en 1089, *Balao* en 1098, *Balado* en 1112, *Baalum* en 1189, *Balaon* en 1211, *Balonium* en 1221 seulement, et *Ballonium* en 1272. (Cauvin, *Géographie ancienne du diocèse du Mans*, pages 39-40.)

La bataille de Ballon s'est donc livrée, non dans le Maine, mais en Bretagne, près du confluent de l'Oust et de la Vilaine, et presque certainement dans la paroisse de Bains. Mais sur quel point de cette paroisse ? Là gît la difficulté. On trouve en Bains, au Nord-Ouest du bourg de ce nom, non loin de l'Oust, un village nommé *la Bataille*, et situé dans une position qui, au moins sur la carte de Cassini, semble assez convenable pour livrer une bataille. On n'a ni souvenir ni connaissance par l'histoire d'aucune

autre bataille célèbre qui se soit livrée en ces parages. Jusqu'à preuve du contraire, on peut donc placer là, — par conjecture, — la bataille de Ballon. Si l'on trouvait dans le voisinage un champ, une croix, un ruisseau ou un passage, quoi que ce soit, enfin, portant le nom de Ballon ou même seulement du Moutier, ou du Moustoir (en mémoire du monastère de Ballon), il n'y aurait plus aucun doute à ce sujet.

M. *Lallemant*, inscrit à l'ordre du jour pour traiter la douzième question du programme concernant l'époque à laquelle remonte l'origine des diocèses de Nantes, de Vannes et de Rennes, donne lecture d'un long et savant travail, dont il n'est possible de présenter qu'un simple aperçu.

Avant d'arriver au fond du sujet, M. *Lallemant* passe en revue les cinq premiers siècles de notre ère, avec les documents qui se rapportent à la Gaule celtique et à la Bretagne armorique; il montre, à l'aide des monuments de l'histoire, de la numismatique, de l'archéologie et de l'épigraphie, les premiers rayons de la lumière évangélique se levant sur notre patrie à la suite de la mission apostolique de saint Clair; le soleil vivifiant de la foi chrétienne faisant germer dans le sang de saint Donatien et de saint Rogatien nos premières églises sauvées de l'hérésie arienne par le confesseur saint Similien, et un des docteurs de l'église d'Occident, saint Hilaire de Poitiers; nos évêchés surgissant à la suite des conquêtes des soldats évêques et métropolitains, saint Victrice de Rouen et saint Martin de Tours; nos diocèses enfin s'organisant, se disciplinant sous les moines-évêques diocésains saint Patern de Vannes, et saint Melaine de Rennes. M. *Lallemant* donne la définition du mot diocèse, *Διοκησις*, *Diocesis*, qui était le nom donné au gouvernement des provinces romaines partagées entre les quatre préfets du prétoire créés par Constantin-le-Grand au commencement du iv^e siècle. Le nom de diocèse ecclésiastique fut donné dans le iv^e siècle aux provinces où résidaient les métropolitains, plus tard appelés archevêques; mais ce ne fut qu'abusivement, dit Ducange, que le *districtus* des évêques, primitivement appelé *Parochia*, a pris le nom de diocèse.

Suivant M. *Lallemant*, l'église métropolitaine de Tours aurait pris naissance au milieu du iii^e siècle; d'après la tradition historique conservée par Grégoire de Tours, saint Gatien, qui en fut l'apôtre et le premier évêque, en aurait jeté les fondements vers

l'an 250. Quant à la fondation de l'église épiscopale de Nantes par saint Clair, elle devrait être placée dans la deuxième moitié du III^e siècle, vers l'an 260 ou 280. L'établissement des églises diocésaines de Rennes et de Vannes aurait eu lieu dans la première moitié du V^e siècle seulement, vers 430 ou 440. Athénius, évêque de Rennes, Eusébius, évêque de Nantes, et saint Patern, évêque de Vannes, sont les premiers évêques dont les noms soient constatés dans les recueils des conciles.

Ainsi, antérieurement aux conciles de Tours et de Vannes, 461-465, nous n'avons, d'après M. Lallemand, aucun document authentique sur l'origine des diocèses de Rennes, Nantes et Vannes. Mais les légendes d'un grand nombre de saints du III^e siècle feraient conjecturer que ce fut vers cette époque que la religion chrétienne commença à s'y propager, et que saint Clair exerça sa mission apostolique.

M. de Sesmaisons oppose à M. Lallemand l'avis d'un certain nombre d'hommes instruits qui, au lieu de placer l'apostolat de saint Clair au III^e siècle, le font remonter de l'an 69 à l'an 93. C'est aussi l'opinion de la Commission de la nouvelle liturgie nommée, il y a quelques années, par Mgr l'évêque de Nantes.

M. Lallemand maintient sa thèse, et croit que l'opinion dont parle M. de Sesmaisons repose exclusivement sur la légende du IX^e siècle, qui se trouve dans la liturgie du diocèse de Nantes. Or, dit-il, cette légende n'est qu'une altération de celles des IV^e et V^e siècles; elle est en opposition non-seulement avec les textes et les documents contemporains les plus autorisés, mais encore avec la véritable tradition de l'église de Nantes.

M. de la Borderie fait remarquer que, sans chercher à pénétrer les motifs qui ont déterminé la Commission de la liturgie à Nantes, il est permis de présumer que cette Commission, se trouvant placée tout à la fois en présence d'une tradition immémoriale et de l'opinion des savants modernes, a cru devoir accepter la tradition; mais la critique historique n'en conserverait pas moins ses droits.

L'heure avancée de la soirée oblige M. le Président à renvoyer la discussion au lendemain matin.

Le Secrétaire,

P.-S. VERT.

CLASSE D'ARCHÉOLOGIE.

NEUVIÈME SÉANCE.

PRÉSIDENCE DE M. ALFRED LALLEMAND, *vice-président*.
M. CHARLES DE KERANFLEC'H, *secrétaire*.

Samedi, 17 octobre 1857, huit heures du matin.

Sommaire. — Visite des ornements d'église exposés par M. Lemoine. — Origine des sièges épiscopaux de Vannes, Rennes et Nantes. — Voies romaines. — Danse macabre de Kermaria-Nisquit, en Plouha. — Sceau du Provincial des Trinitaires. — Lettre de l'abbé Travers sur les vitraux de l'ancienne église paroissiale de N.-D. de Redon.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté après quelques modifications demandées par MM. Bizeul et de Keranflec'h.

M. le Président annonce au Congrès que M. Le Moine, habile artiste brodeur de Nantes, a bien voulu transporter à Redon quelques-uns des plus beaux produits de ses ateliers, et invite les membres de l'Association qui ne les auraient pas encore vus à les visiter à onze heures. Le bon goût et la richesse de ces ornements, le fini et la délicatesse du travail qui les caractérisent ont déjà frappé de nombreux visiteurs et conquis tous les suffrages.

M. Lallemand cède le fauteuil de la présidence à M. le Directeur de la Classe d'Archéologie, en l'absence des vice-présidents de la session, et achève la lecture de son travail commencée dans la séance d'hier soir. Après avoir fait l'historique du siège métro-

politain de Tours, il s'efforce d'établir que ce n'est qu'en 368, du temps de l'expédition de Riothime, qu'on trouve la première mention d'évêques bretons. Se livrant à une savante dissertation sur les actes du Concile tenu à Vannes de 461 à 465, il conclut en admettant comme certaine l'existence d'un clergé régulièrement organisé dans la cité des Venètes avant cette époque, mais en soutenant que ce fut seulement alors qu'un évêque y fut établi pour la première fois.

M. le Directeur de la Classe d'Archéologie, après avoir remis la présidence à M. Lallemand, donne lecture d'une lettre adressée au Congrès par M. le capitaine de frégate de Barmon. L'auteur de cette lettre fait connaître avec précision les observations qu'il a faites sur la voie romaine connue dans le pays sous le nom de la *Grande-Chaussée*, laquelle, passant la Vilaine à Rieux, se confond avec le chemin vicinal de cette ville à Fegréac, jusqu'au pont de Flandres. Elle s'avance vers les hauteurs du Dreneux, où une excavation encombrée de bois et couverte d'eau, appelée le *Camp*, indiquerait l'emplacement d'un poste militaire. M. de Barmon a trouvé cette voie très-bien conservée entre l'écluse de Bellions et le passage de Rieux, à la Garenne de Saint-Jacques, où on remarque des débris de briques, de pierres et de chaux mélangés.

Il rapporte une tradition populaire d'après laquelle une ancienne ville, appelée Braux, aurait existé sur les terrains où sont assis les villages de La Rochelle et de la Touche. La position de cette dernière localité, sur la voie dite la *Grande-Chaussée*, par laquelle les Franks ont dû venir en Bretagne, et le souvenir d'une grande bataille que les habitants se transmettent de génération en génération, le portent à y placer le lieu de la bataille de Ballon.

M. Bizeul donne des explications sur la voie passant à Rieux et au manoir de la Touche, dont M. de Barmon a entretenu l'assemblée.

M. de Pioger signale la découverte récente d'un tronçon de cette voie, entre Rieux et Vannes.

M. Bizeul entretient le Congrès de la voie romaine dite *voie Ahès*. Elle a, dit-il, été étudiée jusqu'au pont de Marzac, sur l'Aff, où il y a un retranchement fort curieux connu sous le nom de *Camp-du-Mûr*; avec le concours de M. de la Fruglaie, M. Bizeul

en a même reconnu la continuation jusqu'à Maure. Il croit donc pouvoir affirmer que cette ancienne route passe dans le Morbihan, à Castennec en Bieuzy-des-Eaux, au Coz-Ilis en Plaudren, au château de Callac en Plumlec, dans la commune de Caro, et entre dans l'Ille-et-Vilaine au pont de Marzac. Dans ce département, ses observations n'ont pas été au-delà de Maure, du côté de Rennes, mais on lui a dit que la voie se dirigeait vers Pont-Réan.

Le même membre parle d'une autre voie romaine venant du côté de Corseul, laquelle passerait l'Oust au pont Ferré et traverserait la commune de Saint-Vincent. M. Corbe, agent-voyer, en a déterminé un tronçon partant de Saint-Méen et remontant à sept lieues au Nord.

M. de Pioger, interpellé par M. Bizeul au sujet de la précédente voie, laquelle passerait non loin de son habitation, déclare n'en avoir aucune connaissance.

M. Bizeul donne lecture du rapport suivant, sur un travail que M. le docteur Halléguen se propose de soumettre au prochain Congrès :

MESSIEURS,

Si l'étude des voies romaines du pays des Osismii est encore loin d'être achevée, on n'en imputera pas la faute à notre honorable collègue, M. le docteur Halléguen, qui s'est livré, dans l'arrondissement de Châteaulin qu'il habite, à des recherches nombreuses à cet égard, et qui n'ont pas été sans fruit, ainsi que vous avez pu en juger par les diverses communications que l'auteur en a faites à plusieurs de nos Congrès. M. Halléguen a bien voulu mettre son travail sous mes yeux, et, de son aveu, j'ai cru devoir vous rendre un compte très-sommaire de ce travail et du point où notre collègue est arrivé.

Que Carhaix soit le Vorganium ou qu'il ne le soit pas, il n'en est pas moins certain qu'il est le point du Finistère où viennent converger et se réunir un très-grand nombre de voies antiques. Aussi est-ce de ce point que je vais partir en vous parlant des voies qui parcourent l'arrondissement de Châteaulin.

1^o *Voie de Carhaix au Faou*. — C'est ainsi que je crois devoir indiquer une voie qui paraît traverser les paroisses de Collorec,

Plounévez-du-Faou, Lan-Édiern, Braspars, Lopérech, Quimerc'h, où elle rencontre un camp nommé le Mûriou. Si elle se prolonge au-delà du Faou, elle devait aller aboutir à un port vers l'embouchure de la rivière d'Aune, dans la baie de Brest. Elle a été déjà signalée par d'autres sur la paroisse de Collorec. M. Halléguen l'a surtout étudiée près de Quimerc'h.

2^o *Voie de Carhaix à Crozon.* — Cette voie passe près de Châteaulin, avec toutes les difficultés que présente le pays par sa nature montagneuse et les nombreux détours qu'y fait la rivière d'Aune. Il paraît appris qu'en sortant de Carhaix, cette voie n'en fait qu'une avec la précédente.

3^o *Voie de Carhaix à la pointe du Raz.* — Cette voie est fort anciennement connue, et on ne dira pas qu'elle est de l'invention de M. Halléguen. Il y a bientôt trois siècles qu'elle a été signalée par le chanoine Moreau. M. de Robien en a étudié des fragments dans la presqu'île. M. de Courcy l'a retrouvée là aussi dans un voyage archéologique, et'en 1850 je l'ai moi-même parfaitement reconnue dans la paroisse de Cleden-Sizun. M. Halléguen l'a rencontrée dans les paroisses de Plounevez-Forzay, de Cast, près du camp de Lelzac'h, dans Gouezec'h et dans Saint-Thoix. Il a donc continué la ligne de jalons que les premiers observateurs avaient commencée.

4^o *De Quimper au Faou.* — Cette voie ne va point chercher Châteaulin, qu'elle laisse à près de deux lieues à l'Est; elle paraît traverser les paroisses de Quemeneven, Plounevez-Forzay, Cast, Dineault, et passer la rivière, ou plutôt le bras de mer qui forme son embouchure, à un bac nommé le Treis. M. Halléguen croit qu'elle continue cette direction jusqu'au Faou, et il en a remarqué plusieurs traces.

5^o *Voie de Quimper à Châteaulin.* — M. Halléguen a observé dans le voisinage et à la sortie de Châteaulin, où elle est connue sous le nom assez significatif de *Fos-Ahès*, fossé ou chaussée Ahès. Prolongée parallèlement à la grande route actuelle de Quimper, à l'Est, il croit qu'elle la coupe et recoupe plusieurs fois, surtout dans le voisinage de Quillinen et de Landrevarzec. Il est probable que cette voie ne s'arrêtait point à Châteaulin, et continuait sa direction Nord vers le Faou.

Voilà donc cinq voies principales sur lesquelles il me semble que doivent principalement porter les investigations de M. Hallé-

guen. Une fois ces grandes lignes bien étudiées et minutieusement décrites dans toutes leurs parties apparentes, une fois leur direction bien reconnue, notre confrère pourra s'occuper avec le même zèle des divers embranchements qui en sortent, embranchements dont l'étude trop hâtée pourrait amener une regrettable et trop facile confusion.

Il en est à peu près ainsi des camps et enceintes fortifiées, accompagnement obligé des voies romaines. Il est fort difficile, avant l'étude très-sérieuse de la direction de ces voies, de mettre ces camps dans leur vrai rapport avec elles; mais après cette étude, ces rapports se coordonnent avec aisance, et la raison d'être de ces camps apparaît facilement.

M. Halléguen a observé un très-grand nombre d'enceintes fortifiées, et il a enrichi ses portefeuilles non-seulement de notes, mais aussi de plans géométriques. Ces excellents matériaux trouveront leur place dans le travail topographique qu'il prépare avec tant de soins pour l'arrondissement de Châteaulin, et enrichiront notre géographie ancienne d'observations neuves et précieuses. Espérons que ce travail sera prêt pour le prochain Congrès.

Il serait bien à souhaiter, Messieurs, que chacun de nos arrondissements possédât un travailleur aussi distingué que notre excellent confrère; tous apporteraient comme lui leur pierre à l'édifice de la science archéologique, et lui feraient faire de remarquables progrès.

L'assemblée écoute avec intérêt l'exposé des recherches considérables auxquelles M. Halléguen se livre depuis plusieurs années pour reconstituer le réseau des voies romaines du Finistère, et lui adresse ses remerciements pour la part qu'il prend aux travaux de l'Association.

M. Aymar de Blois, directeur honoraire de la Classe d'Archéologie et président de la Société Archéologique de Quimper, s'associe à ce juste hommage.

M. de Keraanflec'h, après avoir appelé l'attention de ses confrères sur la curieuse chapelle de Kermaria-Nisquit, en Plouha (Côtes-du-Nord), à laquelle il a déjà consacré une notice dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*, donne lecture d'une lettre dans laquelle M. Charles de Taillart décrit en détail une danse macabre

du xve siècle, peinte sur les murs de la nef. C'est une suite de personnages de toutes les conditions, alternant avec des squelettes décharnés, et formant une ronde funèbre, image vivante de l'insouciance avec laquelle les gens du monde courent vers la tombe, sans se soucier de ses terribles enseignements. Une inscription en vers, sous forme de dialogue entre le mort et le vif, est tracée sous chaque groupe d'un personnage et d'un squelette, et rappelle en termes d'une naïveté saisissante le néant des choses d'ici-bas. Au-dessous de la large litre que cette série de tableaux forme à la partie supérieure des murs sont disposées, à des distances égales, de grandes figures debout, d'une expression remarquable, et représentant le roi David et les Prophètes montrant au peuple les grandes promesses de rédemption que Dieu fit aux hommes par leur bouche, écrites sur des phylactères qu'ils déployaient avec des gestes pleins de majesté. M. de Taillart a cru reconnaître une femme et une abbesse dans un personnage mitré un peu détérioré par l'humidité, si toutefois, ajoute-t-il, il était admis que la mitre n'a pas toujours été réservée uniquement aux hommes.

M. l'abbé Renaud se prononce pour l'affirmative.

MM. de Blois et Delabigne-Villeneuve ne se souviennent pas non plus d'avoir rien vu qui puisse faire penser que des femmes aient été représentées décorées de cet insigne.

M. Bizeul dépose sur le bureau différents objets anciens appartenant au collège Saint-Sauveur, et au nombre desquels se trouve un sceau-matrice du xvre siècle, qui est reconnu pour être celui du provincial des Trinitaires, dont la résidence était au couvent que son Ordre possédait à Rieux. Il est de forme ogivale, comme la plupart des anciens sceaux de communautés religieuses. On y voit la sainte Vierge debout et portant l'enfant Jésus, sous un dais de style flamboyant dégénéré. La légende suivante se lit tout autour en capitales romaines : SIGILLVM : MINISTRI : PROVINCIALIS : PROVINCE : BRITANNIÆ :

M. le docteur Joseph Foulon communique au Congrès plusieurs documents inédits très-intéressants, découverts par lui, et contenant de précieux renseignements sur les anciens vitraux de l'église paroissiale de Notre-Dame de Redon, aujourd'hui entièrement détruits. Ce sont d'abord deux lettres de l'abbé Travers : l'une écrite de Nantes, le 29 novembre 1731, à un Bénédictin de

l'abbaye de Saint-Sauveur, avec prière de la communiquer à D. Morice et à D. Montfaucon; l'autre écrite du même lieu, le 8 janvier de l'année suivante, à D. Morice lui-même, pour soutenir les conjectures plus que hasardées que le bon abbé avait émises, dans la première, sur l'âge et l'identification des figures peintes sur les verrières.

M. le docteur Foulon met ensuite sous les yeux des membres présents de curieux dessins des monuments décrits par l'abbé Travers, dessins qu'il suppose avec raison avoir été exécutés, sur sa demande, par un dessinateur appelé par l'auteur anonyme de la note qui les accompagne, lequel était un de ses correspondants habitant Redon ou les environs.

Sur la proposition de *M. Bizeul*, il est décidé que les lettres de l'abbé Travers, ainsi que les dessins des fenêtres de Notre-Dame de Redon, vu leur importance comme documents historiques établissant l'état des lieux au XVIII^e siècle, seront publiés dans les Mémoires de la Classe d'Archéologie.

L'un des Secrétaires,

C. DE KERANFLEC'H.

CLASSE D'ARCHÉOLOGIE.

DIXIÈME SÉANCE.

PRÉSIDENCE DE M. SIGISMOND ROPARTZ, *vice-président*.

M. CHARLES DE KERANFLEC'H, *secrétaire*.

Samedi 17 octobre, huit heures du soir.

Sommaire. — Rapports sur l'excursion archéologique du Congrès et sur la visite monumentale dans la ville de Redon. — La légende de saint Bieuzy. — Vers de Marbode, sur la ville de Rennes et ses habitants. — Le cartulaire de Redon, documents relatifs à l'histoire de cette ville.

Une société brillante et nombreuse donne à la grande salle du tribunal un aspect encore plus animé qu'à la dernière séance publique. Beaucoup de dames l'honorent de leur présence, et on y distingue des élèves du collège Saint-Sauveur, auxquels leur vénérable supérieur, dont la bienveillance pour le Congrès est inépuisable, a bien voulu permettre de consacrer cette soirée à l'Association Bretonne. M. le général de division Duchaussoy, président général du Congrès, et M. Duclos, député au Corps-Législatif, ainsi que M. Dargentolle, lieutenant-colonel de gendarmerie résidant à Rennes, sont invités à prendre place au bureau.

M. Roseinzwieg a la parole pour lire son rapport sur l'excursion archéologique; il s'exprime en ces termes :

Messieurs,

Chargé par vous de rendre compte de notre excursion dans les environs de la ville qui nous a si généreusement accueillis, je dois avant tout vous remercier de m'avoir cru digne d'un pareil honneur, et réclamer tout à la fois votre indulgence et celle

du public qui m'éconte. Je me bornerai d'ailleurs fidèlement à mon rôle d'interprète; la fidélité est une vertu trop chère au cœur des Bretons pour que je ne m'assure pas ainsi d'avance toutes vos sympathies.

Jeudi dernier 15 octobre, à six heures et demie du matin, les membres de la Classe d'Archéologie de l'Association Bretonne se trouvaient, malgré les fatigues de la veille, exacts au lieu de rendez-vous, à la sortie de Redon, sur la route de Saint-Nicolas.

L'église de Saint-Gildas-des-Bois et le château de la Roche-Hervé, tel était le double but de l'excursion. Toutefois, ce fut avec un véritable intérêt que la Société consacra quelques instants à la visite de l'église toute récente de Saint-Nicolas. Le goût parfait avec lequel M. Faucheur a conduit son œuvre, le choix qu'il a fait du style architectural le plus pur, le prix modique de la construction, toutes ces qualités réunies devaient attirer l'attention des amis de l'art. Plus loin encore, en passant devant la petite église de Fégréac, dédiée à saint Méréal, nous pûmes y remarquer à la hâte quelques vestiges de construction romane à l'extérieur, et à l'intérieur un retable de la renaissance. Enfin, après un laps de temps qui nous parut bien court, nous nous arrêtions devant l'église de Saint-Gildas-des-Bois.

Fondée en 1026 par Simon de la Roche-Bernard, l'abbaye tomba plus tard sous la dépendance des ducs de Coislin. L'église porte tous les caractères du ^{xiii}^e siècle, peut-être même d'une date antérieure; c'est le mélange de l'ogive et du plein cintre, l'époque de transition. Longue de 48 mètres et large de 18 dans œuvre, elle présente dans son plan une croix latine à chevet arrondi, six travées depuis le portail occidental jusqu'au carré du transept, trois au-delà. Deux bas-côtés, terminés aux transepts, sont reliés à la nef principale par des arcades ogivales ayant pour supports, alternativement, des colonnes mono-cylindriques et des piliers arrondis flanqués de colonnettes engagées, une sur chaque face. De ces colonnes, surmontées de chapiteaux romans à feuillages ou à figures d'hommes et d'animaux, partent des nervures de bois en forme de gros tores soutenant un lambris fort élevé, et qui paraissent devoir être rapportées au ^{xiv}^e siècle (1). Les fe-

(1) Cette voûte de bois, qui affecte la forme d'une voûte de pierre à arêtes, n'existe que dans le chœur.

nêtres percées dans le mur de la grande nef, au-dessus des bas-côtés, sont toutes étroites et ogivales; à l'extérieur, on en remarque quelques-unes en plein cintre à la tour, au transept Nord et au pignon occidental. Entre les fenêtres et les arcades s'étend horizontalement, sur toute la longueur du côté Nord de la nef principale, une litre que le badigeon avait recouverte, et sur laquelle on a fait reparaître, au moyen du grattage, quelques armoiries; on y distingue entre autres celles des du Cambout, marquis, puis ducs de Coislin. On voit encore, à une fenêtre de la façade occidentale qui éclaire le bas-côté du Nord, le blason de Jean L'Épervier, évêque de Saint-Malo. Le badigeon, cet ennemi acharné de la science, masque également des peintures à fresque dont on aperçoit les traces à l'une des colonnes. Jetons encore un coup-d'œil sur ces deux autels de 1711, si bizarrement adossés au porche occidental, sur le chancel en fer et sur les stalles du ^{xvii}^e siècle, assez finement sculptées; puis passons à l'examen de l'extérieur de l'église. La pierre qui a servi à la construction est de ce grès ferrugineux dont un gisement a été trouvé récemment dans un pré voisin. Les murs latéraux et ceux des transepts ont été en grande partie relevés à une époque moderne. Les contre-forts simples, peu saillants, ont été, les uns conservés intacts, les autres visiblement épaissis. Au-dessus se déroule une litre analogue à celle de l'intérieur, mais qui ne semble plus porter aucun vestige d'armoiries. Sur l'intertransept s'élève la tour carrée, à baies ogivales comme celles de la nef. Enfin le portail de l'Ouest, à voussures ogivales et à colonnettes en retrait, est surmonté d'un pignon qui, suivant l'inscription qu'il présente, a dû être en partie reconstruit en 1533. Il porte, en outre, l'écusson des Bénédictins.

Nous en étions là de nos observations lorsqu'un de nos honorables confrères, qui avait bien voulu se charger d'organiser toute l'expédition, vint nous annoncer que le déjeuner était prêt. Onze heures sonnaient; nous ne nous fîmes point tirer l'oreille: ventre affamé n'en a pas, dit-on. Il ne manqua au festin ni la gaieté franche, ni les vœux formulés pour le bonheur du pays, ni les chansons..... Ce mot peut-être vous fait sourire; rassurez-vous. Ils chantaient le grand Nominoë, ils chantaient les bienfaits de l'Association, ils chantaient la patrie. Étranger au milieu

de ces Bretons si bien unis, je partageais leur joie, car elle était vraie et profonde, et je chantais avec eux :

La patrie est où l'on s'entr'aime.

Mais bientôt nous reprenions notre excursion si agréablement interrompue. A droite de la route de Missillac, une lieue environ avant d'arriver au bourg, un mauvais chemin nous conduisit au château que construit en ce moment M. Terrien de la Haye. Notre guide, M. de Bréhier, nous y ménageait une surprise. Ce château s'élève, en effet, sur des fortifications anciennes que recouvrait depuis longtemps un amas de terre ombragé d'un hallier : le nouveau propriétaire a eu l'heureuse idée de les conserver après les avoir mises à nu tout récemment. La ruine devait remonter à plusieurs siècles, à en juger par la grosseur des chênes qui s'y étaient développés ; elle était le résultat de l'incendie, car on avait rencontré, en déblayant, une couche de cendre et de charbon de 4 à 5 pouces d'épaisseur, et égale partout, à l'intérieur des bâtiments, qui auraient été ensuite démantelés, et dont les pierres avaient servi en grande partie à la construction des villages voisins. Ce château devait être celui de la Roche-Hervé, que possédait en l'an 1300 Hervé de Pontchâteau, suivant un acte communiqué par M. Bizeul. Après nous avoir donné sur son origine présumée, et sur les différents propriétaires qui s'y étaient succédé jusqu'à ce jour, plusieurs renseignements précieux, M. Terrien cut l'extrême obligeance de nous guider lui-même dans l'exploration de ces ruines dont il nous dessina rapidement le plan. C'est une sorte de triangle équilatéral, borné à l'Ouest par un vaste étang et défendu d'autre côté par une douve ou simplement par sa position élevée. A l'Est se trouve l'entrée, protégée par deux tourelles ; du côté opposé, deux tours d'un plus grand diamètre semblent moins anciennes ; trois autres tourelles, dont une au Sud et deux au Nord, défendent le reste du château, que couvre d'ailleurs une double enceinte de remparts ; en dehors de ces murs, à l'Est, était une construction isolée dont l'emplacement s'appelle encore les *Granges*. Examinant en particulier, dans la portion ancienne du château, la tourelle du Nord-Ouest, nous la trouvâmes faite de petites pierres noyées dans du ciment de brique pilée, sur

2 mètres d'épaisseur environ ; le diamètre intérieur était de 3 mètres 50 ; elle présentait des traces de ces meurtrières longues et étroites connues sous le nom d'*archères*. Non loin de là gisaient à terre quelques pierres prismatiques provenant d'une grande cheminée, une meule à bras de 30 centimètres de diamètre, et enfin plusieurs boulets de pierre, dont le diamètre variait de 20 à 40 centimètres. Ce qui attira en dernier lieu notre attention, ce fut un caveau rectangulaire, creusé dans le roc, de 16 mètres de long sur 4 mètres de large environ, et qui avait dû servir de décharge pour les eaux ; on y descendait au Nord-Est par deux petits escaliers de pierre parallèles, entre lesquels était ménagée une rigole. Un couloir, également taillé dans le roc, nous conduisit ensuite du caveau vers le côté Est des fortifications ; à l'extrémité, ce couloir ne communiquait avec l'extérieur que par une assez étroite ouverture.

Peu de temps après, nous prenions congé de notre aimable hôte. Puis nous gagnâmes la grande route, où nos voitures nous attendaient près d'un moulin à vent. A ce point même, M. Bizeul nous signala une voie romaine, celle qui va de Blain à Arzal ; malheureusement ce n'était pas cette voie que nous avions à suivre, et le temps pressait.

Je ne dirai rien du retour ; chacun de nous était satisfait d'une journée aussi laborieusement et aussi agréablement remplie ; elle n'était pas complète cependant. Rentrés à Redon à nuit close, une même table nous réunissait encore en grand nombre, et nous entendions avec un charme infini la lecture d'une belle pièce de vers de M. Brizeux, où cet auteur, qu'on peut véritablement nommer le poète national des Bretons, déplore en strophes généreuses et éloquentes l'envahissement de la Bretagne par le vandalisme contemporain.

D'unanimes applaudissements ont répondu à cette protestation énergique et inspirée.

M. Delabigne-Villeneuve a la parole pour communiquer son rapport sur la visite monumentale dans la ville de Redon :

Messieurs,

Vous venez d'entendre un rapport fidèle et plein d'intérêt sur l'excursion du Congrès à Saint-Gildas et aux ruines de la Roche-Hervé ; l'Association Bretonne, dans ses travaux archéologiques,

a toujours eu soin d'associer aux études spéculatives et aux discussions sur les thèses de l'histoire nationale les recherches et les explorations actives, l'étude pratique des monuments. Faisant ainsi dans le domaine de la science historique ce qu'elle n'a garde de négliger quand il s'agit des études agricoles.

Réuni cette année dans la ville de Redon, le Congrès a souvent évoqué les grands souvenirs de Nominoë, le fondateur de la monarchie bretonne, et de saint Convoïon, le fondateur de l'antique abbaye qui a vu Redon s'élever sous son ombre.

Les monuments religieux, qui rappellent ces saintes et glorieuses mémoires, sont comme la couronne de votre cité; ils méritaient en première ligne l'attention du Congrès : une visite leur était bien due; c'est à quoi le Congrès n'a pas manqué. Le bureau m'a chargé d'en rédiger le rapport suivant, que j'ai l'honneur de vous présenter :

L'église de Saint-Sauveur de Redon remonte par son origine au ix^e siècle (832). Ce n'est pas l'édifice primitif, sans doute, que le Congrès a sous les yeux, hâtons-nous de le dire; c'est une reconstruction dont la date précise n'est pas connue. L'inspection du monument peut donc seule éclaircir ce point. Un incendie a dévoré la nef quelques années avant la révolution de 1789. Après la catastrophe, les réparations urgentes faites à l'antique vaisseau le raccourcirent de plusieurs mètres, et laissèrent isolée la tour du clocher, reliée à l'église dans le plan primitif.

Cette tour est un curieux échantillon de l'architecture du xiv^e siècle à peine commencé. Les formes rayonnantes s'y épanouissent et ne laissent aucune matière à discussion. La seule chose à regretter, c'est que la soudure de la flèche à son élégante base, soudure évidemment plus moderne, n'ait pas été ménagée avec le goût des artistes du moyen âge.

En pénétrant sous les voûtes un peu basses de la nef, le Congrès a dû examiner s'il restait quelque chose de la nef romane qui a subi les ravages du feu. Sous les formes modernisées des arcades et de leurs supports, le tact sûr de nos savants archéologues a flairé les vieux piliers romans recevant les arceaux de la même époque, le tout lourdement empâté, badigeonné et replâtré, suivant le style néo-grec du xviii^e siècle. Des bases munies de moulures en dents de scie n'ont laissé aucun doute à cet égard.

Mais je m'arrête ici. Je me garderai bien, Messieurs, de refaire

après M. l'abbé Brune, dont nous regrettons tous ici l'absence, la description archéologique de l'intérieur de l'église Saint-Sauveur. Vous avez profité des courts moments qu'il a passés au milieu de nous, et vous vous rappelez la notice savante et substantielle qu'il a bien voulu rédiger, après l'exploration faite en commun, notice qui a été insérée dans un des procès-verbaux de nos séances.

Seulement si, après lui, il ne reste plus rien à dire sur le dessin hardi du carré central dont le style roman atteint presque l'élégance, sur la tour qui le surmonte avec ses doubles arcades superposées du ^{xii}^e siècle, sur le chœur, œuvre magnifique et splendide, dont les voûtes aériennes, les gracieuses colonnettes, le clerestory et le triforium à jour portent, si bien caractérisé, le cachet de la fin du ^{xiii}^e siècle, — du moins pouvons-nous rappeler en passant que les dates approximatives fournies par l'inspection du monument concordent avec les faits historiques et les documents écrits. C'est en effet à la fin du ^{xiii}^e siècle que les religieux de Redon, longtemps dispersés et en butte aux exactions des ducs Pierre de Dreux et de son fils Jean I, purent rentrer dans leur monastère et en relever les ruines.

M. Brune n'a pas parlé en détail des monuments sépulcraux qu'on remarque dans l'église de Redon; disons-en quelques mots. La pierre tombale de Jean de Guipry, abbé, mort en 1307, que renferme encore la chapelle la plus voisine à droite de la chapelle absidale, recouvre, dit-on, les restes de celui qui mit la dernière main à l'achèvement du chœur et des chapelles rayonnantes. L'épithaphe de cet abbé, aujourd'hui presque effacée, constatait que sa mort fut un deuil public pour la ville de Redon. On le conçoit sans peine, en apprenant qu'il réunissait les vertus et les qualités les plus attrayantes : la simplicité, la douceur, l'humilité, le don de la persuasion, l'amour de la justice, la générosité, la délicatesse de sentiments.

Il est impossible de voir un spécimen plus élégant des tombeaux arqués dans le style du ^{xv}^e siècle que celui de l'abbé « Roul de Pontbrient, humble abbé de Redon, » comme dit son épithaphe, tombeau pratiqué dans le mur Nord de la chapelle absidale, et qui sans doute était autrefois orné d'une statue tumulaire ou *gisant* sous le costume abbatial.

A gauche, le Congrès a retrouvé la dalle funéraire qui recouvre

les restes de *Guillaume de Tréal*, « chevalier bon, prouz et léal, » mort en 1341. C'était le frère d'un abbé de Redon. Nous devons citer encore l'ancien mausolée de François I^{er}, duc de Bretagne, malheureusement bien mutilé aujourd'hui, et dont l'arc flamboyant s'ouvre dans le mur méridional d'une des chapelles du rond-point, du côté de l'épître. Il serait intéressant de savoir ce qu'est devenue l'effigie en marbre blanc qui décorait jadis la sépulture ducale.

Parmi les personnages illustres qui voulurent reposer sous les voûtes de l'église Saint-Sauveur, on compte encore Jarnithin, qui, après avoir été chef souverain des Bretons, mourut à Redon sous l'habit monastique; le comte de Vannes Pascweten, sa femme Prostlon, Alain I^{er} *ar bras* (le Grand), qui mourut à Rieux en 907, etc.; enfin le duc Alain Fergent. A son retour de la Croisade, « ce prince, dit Pierre le Baud, abandonna le royaulme terrien pour le céleste et perdurable, se retrayant au moustier de Redon pour vacquer à oraison et y fut ensepulturné à grand et solennelle pompe, en présence de son fils et des seigneurs évêques et abbés de la région. »

Sa tombe était placée au milieu du chœur : quand on l'ouvrit en 1793, on y trouva un cercueil de forme antique, contenant quelques cendres, une paire de sandales et un fragment de manteau de pourpre.

Il y a encore une partie de l'église dont M. l'abbé Brune n'a pas parlé dans sa notice.

Du côté du transept Nord, et accolée à ce transept, les membres du Congrès ont visité avec intérêt une chapelle ajoutée en hors d'œuvre au x^ve siècle, et connue aujourd'hui sous le nom de *chapelle des ducs*. Elle est voûtée en pierre à nervures saillantes; trois fenêtres à meneaux flamboyants l'éclairent, et l'archivolte d'une de ces fenêtres offre un détail remarquable : c'est un pampre de vigne délicatement sculpté qui tapisse la moulure creuse à l'intrados de l'arc formeret. A l'extérieur, cette chapelle présente, en outre, une particularité bonne à recueillir : la crête du mur est garnie de machicoulis, et les ogives des fenêtres sont elles-mêmes encadrées dans une arcature de même forme, destinée à servir également de défense contre les assaillants. Cette chapelle fut édifiée vers 1440 par Yves Le Sénéchal de Carcado, abbé de Redon, qui la dédia à la Sainte Vierge.

En quittant la vieille église abbatiale, le Congrès ne pouvait pas oublier le monastère voisin. S'il n'est plus l'asile de la savante et pieuse Congrégation bénédictine de Saint-Maur, la Société si utile et si recommandable qui en a recueilli l'héritage est bien digne de ses illustres devanciers; le Congrès a éprouvé que le zèle et le talent pour l'instruction de la jeunesse s'y allie, particulièrement chez son vénérable chef, à la sympathie la plus éclairée pour les travaux de l'Association Bretonne. Je suis heureux de pouvoir, en cet instant, me faire l'écho de la reconnaissance de tous mes collègues pour l'accueil si bienveillant que nous avons trouvé au collège de Saint-Sauveur (adhésion chaleureuse dans l'assistance).

La mémoire du fameux cardinal de Richelieu s'associe à l'étude architectonique des bâtiments actuels de l'abbaye. C'est à lui qu'est due la reconstruction des cloîtres et d'une grande partie des lieux réguliers. Les arcades de ce beau cloître, rempli aujourd'hui des merveilles de l'exposition régionale en produits agricoles, maraîchers et industriels, ces arcades portent bien le cachet de la première moitié du XVII^e siècle, qui les vit élever.

C'est en 1622 que le grand cardinal fut pourvu de l'abbaye de Redon. En 1628, il y introduisit les Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur. Aussi les armoiries adoptées par cette illustre Société sont-elles souvent reproduites sur les clefs de voûte et aux tympan des portes. C'est le mot *PAX* occupant le centre de l'écusson, accompagné en chef d'une fleur de lys, en pointe des trois clous de la Passion.

Dans une ancienne salle capitulaire, transformée actuellement en chapelle, la voûte, supportée par une colonne de marbre monocylindrique, est divisée en quatre caissons, avec clefs sculptées, dont vous me permettrez de vous signaler les remarquables détails : la première clef est décorée de l'ancien écusson de France; la seconde, de l'écusson de Bretagne aux hermines pleines; la troisième, de l'écusson de la Congrégation de Saint-Maur; sur le quatrième écusson on lit la vieille devise bretonne : *Potius mori quam fadari*, « plutôt la mort que la souillure. »

Des parties anciennes, si intéressantes qu'elles aient paru aux membres du Congrès, il est d'autant plus facile de passer à la chapelle moderne, que cet édifice est lui-même un monument de style ancien. Le plan et l'exécution de ce gracieux spécimen du

xiii^e siècle sont l'œuvre de M. l'abbé Brune. C'est avec le plus vif intérêt et un sentiment de satisfaction franchement exprimé que le Congrès a fait la visite de cette jolie chapelle. Si, dans le détail de l'inspection, il a paru difficile de ne pas faire quelques réserves sur certains détails secondaires, l'harmonie de l'ensemble n'en a pas paru moins complète. D'ailleurs, le plus souvent c'est à des motifs d'économie qu'est due la dérogation, légère d'ailleurs, aux règles et aux traditions du style adopté par M. l'abbé Brune. Le Congrès, à l'unanimité, a donc cru devoir accorder son approbation et ses encouragements à l'essai si heureusement tenté de réunir la pureté du style à la modicité de la dépense.

Le douzième siècle n'avait pas vu seulement, à Redon, la reconstruction de la puissante basilique de Saint-Sauveur. Une autre église date aussi du même siècle et peut-être même est-il possible d'y retrouver un caractère plus ancien : je veux parler de l'église paroissiale de Notre-Dame. Elle a dû aussi attirer l'attention du Congrès : les étages inférieurs de la vieille tour du clocher avec ses arcatures romanes, ses archivoltas à moulures minces et redoublées retombant sur des colonnettes engagées dans l'angle des baies cintrées, l'arcade et la voussure de forme si grossière et si primitive de la grande porte occidentale, composent un ensemble qui mérite d'être examiné. Dans le reste de l'église, menacée d'une ruine prochaine, on ne trouve guère à noter que quelques fenêtres du style flamboyant ; les unes, comme les trois plus voisines du chevet, du côté Nord, rappelant le xv^e siècle, les autres plus modernes. Elles n'ont guère d'autre valeur à nos yeux que d'avoir servi à encadrer les curieux vitraux disparus sous l'injure des temps, dont un de nos collègues a découvert et présenté ce matin au Congrès les intéressants croquis.

Messieurs, — Mesdames, je touche à la fin de ce rapport, que j'aurais voulu rendre plus court pour ne pas abuser de votre bienveillante attention. Permettez-moi, en terminant, de vous citer quelques lignes du pieux biographe de saint Convoïon. Il ne s'agit plus des monuments dont l'étude vient de nous occuper, mais de la belle nature qui leur sert de bordure et de cadre. Voici comment le moine chroniqueur du xi^e siècle décrit le lieu où saint Convoïon vint fixer sa demeure et bâtir son monastère, c'est-à-dire l'emplacement actuel de Redon :

C'était, dit-il, une ravissante solitude où venaient confondre

leurs cours deux nobles fleuves ; sa position naturelle est si avantageuse que nul site, dans toute la Bretagne gallicane, ne peut l'emporter sur lui en agrément. Des montagnes dont l'élévation le rapprochent du pôle lui forment comme une ceinture de remparts : une grâce délicieuse embellit ce séduisant coin de terre.

Celui qui contemple de nos jours le tableau varié et enchanteur qu'offre la riche vallée de Redon assise au pied de ses vertes collines, ne donnera certes pas un démenti au vieil hagiographe de Saint-Sauveur.

M. Jules de Francheville raconte en vers pleins de sentiments et de verve l'émouvante histoire de saint Bieuzy. Les accents religieux de sa muse, inspirée par les traditions populaires qu'il a lui-même recueillies sur le sol poétique de la presqu'île de Rhys, sont couverts d'applaudissements.

M. Vincent Audren de Kerdrel a ensuite la parole pour traiter la 16^e question du programme, ainsi conçue : « Quelle valeur historique faut-il attribuer aux vers de Marbode sur la ville de « Rennes et ses habitants ? »

M. de Kerdrel commence ainsi :

« La bonne réputation dont jouissent aujourd'hui les Bretons n'est pas très-ancienne. Des écrivains normands ou angevins avaient dit tant de mal de nos pères, qu'on avait fini par en croire une partie. Quant aux Bretons du moyen âge, ils dédaignaient ces attaques, sachant bien que c'est le sort commun des peuples qui défendent leur indépendance et leurs frontières d'être ainsi calomniés. Nous, leurs descendants, nous devons avoir la même philosophie. Cependant, au milieu des diatribes que l'on a, pendant des siècles, fait pleuvoir sur nos ancêtres, il en est une qui, par son origine et sa provenance, a plus d'autorité que les autres et mérite une réfutation. Ce sont précisément les vers de Marbode qui sont l'objet de la question 16^e du programme, et dont voici la traduction (1) :

- (1) *Urbs Redonis, spoliata bonis, viduata colonis,
Plena dolis, odiosa polis, sine lumine solis,
In tenebris vacat illecebris, gaudetque latebris.
Desidiam putat egregiam spernitque sophiam.
Jus atrum vocat omne patrum meritura barathrum.*

- « La ville de Rennes dépourvue de biens, vide d'habitants,
 « Pleine de ruses, odieuse au monde, privée de soleil,
 « Se livre dans les ténèbres à la débauche et se complaît dans des-
 tanières.
 « Elle estime l'oisiveté et méprise la science.
 « Digne de l'enfer, elle taxe de cruauté toutes les lois de nos
 pères.
 « Des avocats menteurs y font absoudre les coquins,
 « Condamner les amis de la vérité et de la paix.
 « Tout homme de bien y est réputé à charge aux autres, et l'on
 n'en veut pas pour patron.
 « La ville de Rennes allumera des guerres et ne se lassera pas,
 car elle s'endurcira dans le mal.
 « Tout homme qu'elle a nourri ignore la bonne foi.
 « Que dire encore de cette gente féroce, de cette impitoyable
 mégère?
 « Les gens de guerre n'y emploient leurs armes que contre les
 paysans,
 « La mort y court parce que le larron vole et incendie les vil-
 lages,
 « La colère de Dieu, si terrible qu'elle soit, n'arrête pas cette cité.
 « Le passant y est dépouillé, frappé à coups de poings.
 « Aussi le pauvre pour nourriture n'y a que *plaies et bosses*. »

« Première chose à se demander : ces vers sont-ils authen-
 tiques? *M. de Kerdrel* voudrait en douter, mais il ne le peut pas
 plus que dom Beaugendre, éditeur des poésies de Marbode. La
 satire contre la ville de Rennes est donc l'œuvre d'un évêque de

Causidicos per falsidicos absolvit iniquos,
 Veridicos et pacificos condemnat amicos.
 Quisque bonus reputatur onus, nequit esse patronus.
 Bella ciet, nec deficiet quia pessima fiet.
 Nemo quidem scit habere fidem nutritus ibidem.
 Quid referam gentemque feram sævamque Megæram?
 Ruricolis fit ab armigeris oppressio solis;
 Mors currit quia prædo furit villasque perurit;
 Ira Dei non obstat ei plena rabiei;
 Qui graditur miser exiit pugnisque feritur;
 Pauperibus deest inde cibus, sunt vulnera gibbus.

ce siège, qui a laissé une réputation de sainteté égale à sa célébrité littéraire. Comment récuser un témoignage si écrasant? Tout simplement en élucidant une question de date et en démontrant que ce n'est pas Marbode, évêque de Rennes, parlant de ses diocésains en connaissance de cause, mais Marbode, simple clerc, puisant sa haine contre les Bretons dans une humeur naturellement hargneuse, qui devait se transformer sous l'influence d'une piété fervente, et aussi dans l'hostilité permanente de l'Anjou, patrie de Marbode, contre notre pays. Un des poèmes édités par dom Beaugendre contient quatre vers dont voici l'exacte traduction :

« Des écrits de ma jeunesse, il en est plusieurs que je désavoue,
« dont je me repens et que je voudrais n'avoir pas mis au jour,
« tant à cause du fond qui me paraît honteux qu'à cause de la
« forme qui aurait pu être plus heureuse. »

« Ailleurs, Marbode dit encore :

« Je recueille maintenant les doux fruits de mes études, soit
« que je lise, soit que je médite ou que j'écrive quelque chose
« d'utile, ou bien encore que j'instruise par des paroles morales
« les ouailles qui me sont confiées. »

« De l'aveu même de Marbode on peut donc, dit M. de Kerdrel, faire deux catégories de ses vers : les bons, qui sont en même temps les honnêtes, datent de son âge mur ; les mauvais, par le fond et par la forme, remontent à sa jeunesse. Or, les plus détestables sans contredit, sous ce double rapport, sont ceux qu'il a composés contre la ville de Rennes. C'est donc une de ses premières œuvres, et il l'a écrite à une époque où il ne connaissait la Bretagne, répète M. de Kerdrel, que par les relations hostiles qu'elle avait et avait toujours eues avec l'Anjou, à une époque aussi où Marbode attaquait non-seulement les Bretons, mais le genre humain, mais ses supérieurs ecclésiastiques et son évêque lui-même, dans des vers que la prudence même défend de citer autrement que par de courts extraits soigneusement choisis.

L'explication toute naturelle de cette anomalie apparente est dans la vie même du prélat. Marbode avait en effet commencé par être moine de saint Aubin d'Angers, puis il avait quitté l'humble froc des enfants de saint Benoît pour rechercher les dignités du clergé séculier, et devenir tour à tour archidiacre de Saint-Martin d'Angers, puis évêque de Rennes en 1096. Plus

tard, après vingt-huit ans d'épiscopat, on le voit quitter son siège pour aller consacrer le reste de ses jours à la pénitence, dans le cloître que, jeune homme, il avait déserté. Toute cette existence dénote une de ces natures ardentes qui, après avoir flotté entre le monde et Dieu, finissent par trouver leur voie, un de ces hommes qui, après avoir été légers, parfois même pervers, deviennent des saints, aussi grands dans le bien qu'ils l'ont été dans le mal.

Dès lors, quelle valeur attribuer à la satire contre Rennes? Marbode se repentit de l'avoir faite :

Quæ juvenis scripsi, senior dum plura retracto,
Pœnitet.....

Et mieux que cela, il racheta la faute de sa jeunesse par l'admirable dévouement qu'il montra comme évêque de Rennes, dévouement qui lui valut, après sa mort, des habitants de cette ville d'irrécusables témoignages de regret.

Après avoir appuyé ces conclusions de textes nombreux, M. de Kerdrel demande pardon à l'assemblée, et surtout à la ville de Rennes, d'avoir repoussé avec trop d'énergie peut-être une accusation qui se réfute d'elle-même. Son excuse est dans l'insistance qu'ont mise plusieurs écrivains estimés, depuis D. Lobineau jusqu'à nos jours, à prendre au sérieux les déclamations de Marbode. Son excuse, elle est aussi dans le désir bien naturel de témoigner à la ville de Rennes un peu de reconnaissance pour tout ce qu'il a reçu d'elle. Puisque j'ai parlé de reconnaissance, dit en terminant M. de Kerdrel, que les habitants de Redon me permettent d'évoquer un souvenir qui remonte à dix-huit années. En 1839, je vins à Redon chercher dans ses archives les premiers documents manuscrits que j'aie consultés sur l'histoire de Bretagne. La besogne était aride, fatigante par un été brûlant. Elle eût été au-dessus de mes forces, si je n'avais trouvé dans votre cité les plus agréables diversions. Sous la garantie de deux bons camarades de collège que j'aperçois dans cet auditoire, j'y fus reçu avec une cordialité et un empressement dont je n'ai pas perdu la mémoire. Aussi, lorsque l'an dernier il fut question de fixer ici la XIV^e session du Congrès, sans doute je me tus : entre Rennes et Redon je n'avais pas de choix à faire; mais in-

térieurement je me dis que, si l'Association Bretonne venait à Redon, elle y recevrait la plus large hospitalité; pour en être certain à l'avance, je n'avais qu'à consulter ma propre expérience. Eh bien! j'en appelle à mes confrères de l'Association : me suis-je trompé?

D'unanimes applaudissements répondent à l'interpellation de l'orateur.

M. le Président, après s'être fait l'organe de tous pour remercier M. de Kerdrel de sa brillante improvisation, appelle les communications se rapportant à la question 4^e du programme : « Recueillir tous les documents relatifs à l'histoire de la ville de Redon. »

M. Paul Delabigne-Villeneuve annonce au Congrès que M. Aurélien de Courson, dont tout le monde espérait entendre la savante parole dans la séance, a été forcé par des devoirs impérieux de retourner à la hâte à Paris. Il lui a toutefois laissé un Mémoire sur le cartulaire de Redon, dont M. Delabigne-Villeneuve donne lecture :

Messieurs,

Je me propose de vous entretenir ce soir du cartulaire de l'abbaye de Saint-Sauveur, de Redon, c'est-à-dire du manuscrit le plus précieux que nous aient transmis les siècles sur l'histoire de notre pays.

Un cartulaire, Mesdames, — je vous dois cette explication, — est un recueil de chartes dont les Bénédictins font remonter l'origine au x^e siècle, et dans lequel d'habiles copistes transcrivaient, en les abrégeant ou *in extenso*, tous les actes dont les originaux étaient conservés dans les archives de la communauté. A une époque où l'histoire ne s'écrivait plus, pour ainsi dire, et où n'existaient ni greffes, ni notaires publics, un cartulaire était donc, pour ainsi parler, le mémorial de tous les événements, de tous les faits accomplis dans le pays. Pas une donation, une vente, un achat, une contestation quelconques dont le précieux registre ne fasse mention, et, après qu'on y a puisé les plus curieux détails sur la vie publique et privée de nos ancêtres, on

peut lire au bas de quelque charte des phrases comme celles-ci, qui font revivre les plus grands souvenirs du passé : — « Cet acte fut dressé, tel jour, l'année même où l'empereur Charles (Charlemagne) rendit le dernier soupir ; — l'année où les Francs, entrés en Bretagne, s'enfuirent devant Morvan ; — où Salomon, à la tête des Bretons, campait près d'Avessac, *in procinctu belli contra Normannos*, c'est-à-dire au moment d'en venir aux mains avec les Normands. »

Ce peu de mots vous peut déjà faire juger de l'importance du précieux manuscrit dont la publication m'a été confiée. Mais cette importance, vous l'apprécierez bien mieux encore quand vous saurez que notre manuscrit est le seul cartulaire breton dont les actes se réfèrent à une époque antérieure à l'invasion normande. Le fait, au premier abord, vous paraîtra peut-être étrange, Messieurs ; rien de plus simple pourtant : les moines de Redon, réfugiés à Plélan sous la protection spéciale de Salomon, roi de Bretagne, avaient conservé leurs archives. Mais la plupart des autres monastères, surpris par les Normands, n'avaient rien pu sauver. De là, Messieurs, un fait des plus curieux ; c'est que les anciens cartulaires de Basse-Bretagne n'offrent plus qu'une empreinte presque effacée de l'état de choses fondé par les émigrés des ^v^e et ^{vi}^e siècles, tandis que dans le pays de Redon, où les Bretons n'ont réellement afflué que durant la seconde moitié du ^{ix}^e siècle, existe un recueil où revit tout entière la Bretagne des anciens jours, avec ses mœurs, sa langue, ses institutions !

Vous n'attendez pas de moi, Messieurs, que je redise ce soir, avec bien moins de talent, les intéressants récits que M. de la Borderie a puisés dans la vie de saint Convoion : l'histoire de la fondation du monastère de Saint-Sauveur vous est parfaitement connue. Je vais donc tout simplement vous indiquer quel genre de renseignements ou de curiosités historiques vous pourrez trouver dans le cartulaire de Redon.

Et d'abord, Messieurs, pour procéder suivant l'ordre chronologique, un mot sur les vestiges d'institutions romaines qu'on rencontre dans notre manuscrit, et aussi sur les grandes voies dont il est certain que les conquérants avaient sillonné l'Armorique.

Il existe, Messieurs, dans un grand nombre d'actes dressés pendant les siècles qui suivirent l'invasion franque, une formule ainsi conçue : *cum stipulatione subnixæ*. Or, il a été démontré par

les plus savants juriconsultes, que, dans cette phrase latine, les mots *legis arcadianæ* sont sous-entendus, d'où la preuve que, dans les pays occupés par les barbares, des vestiges d'institutions romaines avaient survécu. Ces vestiges, Messieurs, nous ne les retrouvons que dans des chartes concernant les deux diocèses de Rennes et de Nantes.

Dans quelques noms de terres, dont fait mention le cartulaire, on pourrait peut-être aussi retrouver la trace d'anciennes *villas* romaines. Par exemple, il est question, dans une charte de 852, d'un *Ran* ou domaine, appelé *Magoer Aurilian* et situé en Molae.

On sait qu'il a été trouvé en 1842, dans la commune d'Elven, une borne milliaire érigée en l'honneur d'Aurélien. Il n'est donc pas surprenant qu'on retrouve ce nom dans la partie orientale du *pagus venetensis*.

Ailleurs, à la date de 866, il est aussi parlé de la *Villa Macoer*, *quæ alio nomine vocatur Valium Medon*. Je vous ferai remarquer, Messieurs, que cette *Villa Macoer*, ou *Valium Medon*, était située dans le bourg de Cons (le bourg des Vallées), dont Messieurs les étymologistes administratifs ont fait *Bourg-des-Comptes*, et près duquel, cela est incontestable, je crois, passait une voie romaine. Ce ne sont là sans doute que des indices, Messieurs, mais je crois qu'il est utile de les recueillir. Au surplus, il existe dans notre manuscrit d'autres vestiges plus importants de la longue présence des conquérants sur le sol armoricain. Personne encore, que je sache, n'a fait attention, Messieurs, au mot *Condita*, qui, dans le cartulaire de Redon, s'applique aux quatorze paroisses suivantes qui, avant le ix^e siècle, étaient toutes situées dans le pays gallo-armoricain : Augan, Bains, Brains, Carentoir, Coiron, Derval, Guern, Lusanger, Molae, Pleueadeue, Ruffiae, Savenay, Thourie. Cependant, Messieurs, ce mot *Condita*, que Mabillon a relevé plusieurs fois dans les vieilles chartes de la province du Maine, n'a pu être employé, ainsi qu'on l'a supposé, comme un synonyme de *villa*. Pourquoi, en effet, eût-on fait usage de ce mot insolite, lorsqu'il en existait un autre dont l'usage était général? J'ai donc été amené à rechercher quel était, dans le règne des derniers empereurs, le vrai sens qu'on attachait à l'expression *Condita*. Le savant Faciolati, dans son grand dictionnaire latin, a cité, *in extenso*, tous les textes des historiens des III^e et IV^e siècles qui ont fait usage du mot *Conditum*. Or, dans tous les passages cités,

Conditum, ou *Condita*, désigne toujours des magasins placés sur le parcours des diverses voies romaines, et qui renfermaient du blé, des armes et même des vêtements pour les soldats, lesquels, vous le savez, Messieurs, ne se faisaient pas suivre comme les nôtres par de nombreux transports. Maintenant, Messieurs, les quatorze *Condita* dont parle le cartulaire étaient-ils réellement des postes de ravitaillement pour les Romains établis dans l'Armorique? Avant de répondre à cette question, il faudrait rechercher si nos *Condita* pouvaient, en effet, se trouver sur le parcours de voies romaines. Espérons que de zélés archéologues tourneront leurs études de ce côté.

Le Cartulaire, Messieurs, fait aussi mention des grandes pierres (*lapides magnos*) dont la Bretagne est comme hérissée en certains cantons. Dans la paroisse de Cléguerec, par exemple, il y avait, près d'un *tumulus* (*ad acervum, id est, CRUC*), quelques-uns de ces blocs (*menhirs* ou *dolmens*); et près de là, dit la charte, passait une *voie publique*. Ici encore il conviendrait peut-être de faire quelques recherches, d'autant plus que le nom de *Moghero*, porté par un village voisin, se rencontre ordinairement, dit M. de la Monneraye, dans le voisinage des voies romaines.

Ces indications, Messieurs, sont à l'adresse de Messieurs les chercheurs de briques romaines, dont quelques-uns, par cela seul que nous ne voulons pas, comme eux, ressusciter l'empire romain au *vi^e* siècle, nous accusent malignement d'avoir inventé l'émigration bretonne pour leur faire pièce.

Nous passons maintenant, Messieurs, aux chartes bien autrement nombreuses, bien autrement intéressantes, qui ont trait aux Bretons, à leur langue, à leurs mœurs, à leurs coutumes.

Il a été constaté, dans l'une de nos précédentes séances, que dans la deuxième moitié du *ix^e* siècle, les Bretons du Broëreah s'étaient répandus en grand nombre dans le pays où nous sommes, et que là aussi, comme autrefois aux extrémités occidentales de la péninsule, l'élément breton avait absorbé l'élément armoricain. Vous pourrez vous convaincre de ce fait, Messieurs, en examinant prochainement dans le cartulaire quelles étaient les institutions qui régissaient les populations de l'ancien *pagus venetensis*. Là, en effet, Messieurs, existaient, comme dans l'île de Bretagne, des *plou* ou tribus, à la tête desquelles étaient placés des *mactjerns*, princes héréditaires qui exerçaient sur leur territoire, à peu de

chose près, les mêmes droits que les comtes ou *reguli* bretons dans leurs petits États. Il existait à cette époque, en Bretagne comme en Galles et en Germanie, trois classes d'hommes : les hommes libres, les colons, les esclaves. Il y avait plusieurs degrés dans la classe des hommes libres, comme il y eut plus tard une haute, une moyenne et une basse noblesse. Les colons étaient placés dans une situation intermédiaire entre la servitude et la liberté. Les esclaves — ou plutôt les serfs, — car il n'existait plus d'esclaves comme au temps des Romains, les serfs occupaient le dernier échelon de l'échelle sociale ; mais sous l'influence du christianisme leur situation tendait chaque jour à s'améliorer. Toutefois, ce fut seulement à la fin du ^xe siècle, c'est-à-dire à l'époque où l'on est convenu de placer l'avènement du régime féodal, que s'opéra l'émancipation des classes serviles. A partir du ^xe siècle, en effet, il n'est plus question de serfs dans le cartulaire de Redon ; désormais les vilains (*villani*) et les paysans (*ruricolæ*) sont seuls désignés dans les chartes, et leur condition est celle d'hommes libres non nobles assujettis à payer aux seigneurs, non plus comme les serfs de la glèbe, des tailles à volonté (*tallia ad placitum*), mais des redevances fixes et déterminées.

Ces faits, j'en suis sûr, vous paraîtront incroyables, Messieurs : les légistes du siècle dernier (parmi lesquels, bien entendu, il ne faut pas ranger Montesquieu), les légistes du dernier siècle ont presque tous soutenu, en effet, que la chute de la monarchie unitaire, rêvée, disent-ils, par Charlemagne, fut pour les seigneurs l'occasion d'effroyables usurpations, et que l'asservissement d'une grande partie des populations en a été la conséquence. Mais de nos jours, la critique historique a fait justice de ces énormités, exploitées avec une perfidie inouïe pendant plus d'un siècle. La plupart d'entre vous, Messieurs, ont lu ou du moins entendu vanter les admirables travaux de M. Guérard. Le cartulaire de Redon viendra ajouter de nouvelles preuves à celles que l'illustre critique a accumulées dans le cartulaire de Saint-Père de Chartres. Je le répète, à partir du ^xe siècle, plus de servage en Bretagne, si ce n'est dans un petit coin du Léon et dans la terre de Rivelen, en Cornouailles.

Il n'est guère de faits plus curieux et moins connus que celui-là. Beaucoup d'autres cependant sont de nature à exciter

votre intérêt, chers confrères de l'agriculture. Le cartulaire de Redon vous fera connaître, par exemple, quelle était la valeur des terres et celle des bestiaux dans les deux diocèses de Rennes et de Nantes pendant la période carlovingienne.

Je ne m'aviserai pas, Messieurs, de m'embarquer ici dans une statistique agricole, et de comparer les prix du ix^e siècle à ceux du xix^e. Ce serait assurément chose très-peu récréative pour vous, Mesdames, d'apprendre que, sous le règne du grand Nomi-noë ou de son fils Erispoë, un petit domaine de quatre muids de semence (un peu plus de deux journaux de 48 ares chacun) se vendait 15, 18, 20 sous, c'est-à-dire une somme équivalant à 750, 900 et 4,000 fr. de notre monnaie; qu'un cheval ordinaire coûtait 10 sous (500 fr.); un cheval de bataille 20, 30, 40 et même 50 sous (1,000, 1,500, 2,000, 2,500 fr. d'aujourd'hui); qu'un bœuf valait 3 sous (150 fr.); un porc 1 sou (50 fr.); un bœuf 6 deniers (25 fr.). Toutefois, Messieurs, à l'occasion de ces statistiques, dont je ne vous ferai pas grâce, vous y pouvez compter, dans l'Introduction de mon Cartulaire, à l'occasion, dis-je, de ces statistiques, il est un fait qu'il m'importe de vous faire connaître; c'est que, en comparant les prix du cartulaire de Redon et ceux donnés par M. Guérard, dans son Polyptyque d'Irminon, il ressort que, sous le règne de Charlemagne et de ses successeurs, terres et bestiaux ne se vendaient pas aux portes de Paris plus cher que dans le diocèse de Vannes, à la même époque. Le fait pourra vous paraître étrange, Messieurs; mais il est incontestable. L'infériorité de la Bretagne, en fait d'agriculture, ne date pas, en effet, de plus d'un siècle. Au moyen âge, la culture des terres n'était pas plus arriérée chez nous que chez nos voisins. Et comment en aurait-il été autrement, Messieurs? Est-ce que la péninsule armoricaine, devenue après l'Irlande la *terre des saints*, ne possédait pas autant et plus de monastères que les autres contrées de France? Or, la chose étant, pourquoi l'amour du travail et les bonnes méthodes de culture n'auraient-ils pas été aussi répandus en Bretagne que dans le Maine ou dans le Poitou?

Un remarquable travail de M. de la Borderie sur les Saints de Bretagne, travail qui mériterait d'être plus connu, établit, Messieurs, que, comme agriculteurs, les moines venus de l'île firent des prodiges en Armorique. Cette assertion, je le sais, n'est pas

acceptée comme vraie par tout le monde. Depuis le ^{xviii}^e siècle, où un certain nombre de communautés religieuses étaient devenues la proie de quelques abbés grands seigneurs, le mot *moine* est devenu synonyme de *fainéant*. Dans cette France, toujours si intelligente et si généreuse, il a suffi, chose triste à dire, de quelques moqueries voltairiennes sur les *frocards*, pour faire oublier tout un passé de dévouement, et les plus glorieux services qui aient jamais été rendus à la civilisation. Mais le temps des calomnies historiques est passé : la publication d'une foule de documents originaux ne permet plus désormais à personne de falsifier impunément la vérité.

L'autre soir, l'un de nos jeunes collègues vous exposait, Messieurs, le système politique de Nominoë et le parti qu'il avait su tirer du concours de saint Convoion et de ses moines. Assurément, ce concours ne contribua pas médiocrement à la délivrance de notre pays. Mais c'est l'influence religieuse et morale des moines, ce sont leurs exemples, leurs travaux, leur inépuisable charité envers les pauvres, qu'il faut surtout admirer et mettre le plus possible en lumière. Messieurs, certains rêveurs de notre temps ont prétendu faire du travail, châtiment imposé à l'homme après sa chute, une *attraction passionnelle*, je me sers de leur jargon ; mais, quoi qu'ils puissent dire, travailler à la sueur de son front, sous les intempéries du ciel, ne sera jamais accepté par personne comme chose attrayante. Aussi l'œuvre la plus difficile des moines fut-elle de persuader aux populations que le travail manuel, abandonné aux esclaves chez les Romains et chez les Barbares, était pour l'homme un puissant moyen de réhabilitation. Ce n'était pas seulement les grossiers paysans des campagnes qui, comme les bœufs, leurs compagnons, regimbaient sous le joug ; les moines eux-mêmes, malgré la règle austère qu'ils avaient acceptée, cherchaient parfois à rejeter le fardeau. On lit à ce sujet, dans la vie de saint Léonor, un récit plein de poésie, et qui vous reposera, Mesdames, des arides détails dans lesquels je suis entré plus haut. Un jour qu'il se promenait, avec quelques-uns de ses compagnons, dans une forêt du pays de Saint-Malo, Léonor aperçut un petit oiseau qui portait dans son bec un épi de blé. Supposant avec raison qu'il devait y avoir, dans quelques clairières de la forêt des restes d'ancienne culture, saint Léonor suivit l'oiseau qui, en effet, le conduisit dans

un lieu dont le sol avait produit autrefois du blé. Le saint rendit grâce à Dieu de cette découverte. Mais, avant de songer à ensemen-
cer cette terre, il était nécessaire de se livrer à de rudes travaux, d'abattre de grands arbres, de couper les broussailles qui encombraient le terrain et lui cachaient les rayons bienfaisants du soleil. Sur l'ordre de leur abbé, les moines se mirent résolument à l'œuvre; mais au bout de quelques jours, brisés de fatigue, découragés, ils déclarèrent à leur père que l'œuvre était au-dessus de leurs forces, et il fallut de grands efforts pour vaincre cette résistance.

La vie de saint Convoïon nous apprend, Messieurs, que les moines de Redon, de leur côté, durent employer le fer et le feu pour défricher le coin de forêt déserte que le tyern Ratuili leur avait concédé. Mais là aussi le respect de la règle et la foi dans la réhabilitation par la souffrance triomphèrent de la mollesse et du découragement si naturels à l'homme.

Messieurs, tout le monde reconnaît aujourd'hui l'utilité des fermes-modèles, où les bonnes méthodes de labourage sont mises en pratique sous les yeux de tous. Mais avons-nous bien le droit de nous enorgueillir de cette création? N'étaient-ce pas aussi des fermes-modèles, ces nombreux monastères bâtis pour la plupart au fond des bois, et dont les terres incultes se transformaient comme par enchantement en guérêts au bout de quelques années? Dans toutes les abbayes, Messieurs, il y avait, outre les laboureurs, des hommes de tous les métiers, maçons, charpentiers, sculpteurs, orfèvres, etc. Des moines exerçaient la médecine et remplissaient l'office d'infirmiers. A Redon, c'était Leuhemel, le bras droit de saint Convoïon, qui avait la direction de l'*hospitale Pauperum*. Le vénérable Conhviarn veillait aux besoins des pèlerins dont il avait coutume de laver lui-même les pieds.

L'institution des médecins des pauvres au sein des campagnes nous paraît aussi beaucoup plus ancienne que ne le supposent les philanthropes de notre temps. Vers le milieu du x^e siècle, il y avait, Messieurs, dans un monastère du Maine, un moine sorti des écoles de Poitiers, où il avait puisé des connaissances extraordinaires. Comblé des bienfaits du comte de Poitou qu'il avait opéré de la pierre, nous ne savons par quel procédé, le disciple d'Hyppocrate s'était fait moine, et ses jours et ses nuits il les consacrait au soin des malades, de telle sorte que, dans tout le

pays, chacun glorifiait sa science et bénissait sa charité. Or, un jour que le serviteur de Dieu, accompagné d'un frère qui portait ses drogues, se dirigeait vers la demeure d'un pauvre malade, il fut saisi d'une indisposition si subite et si grave qu'il comprit que peu de temps lui restait à vivre. Prenant donc un cordial des mains de son assistant, il en avala quelques gouttes, puis, d'une voix affaiblie : « Frère, dit-il, je sens que Dieu me rappellera à « lui avant la fin du jour ; aidez-moi donc à regagner le monas-
« tère, car j'y veux remercier Dieu, avant de mourir, des jours
« remplis qu'il m'a accordés sur la terre. »

Dans la soirée, en effet, le saint homme, tombé comme un guerrier sur le champ de bataille, alla recevoir de son maître la récompense de ses services ! Faut-il s'étonner, après de tels exemples, Messieurs, que dans toute l'Europe les pauvres, les infirmes, les gens de métiers abandonnassent les villes et les seigneuries les plus importantes pour aller vivre sous la tutèle de quelque monastère ?

Aujourd'hui, il n'est pas rare d'entendre, au sein de nos Congrès, des hommes de bien et d'expérience gémir de l'émigration toujours croissante des habitants de la campagne dans les villes. C'est là, en effet, un malheur et un péril. Mais, au lieu de nous répandre en plaintes stériles sur l'imprudence de ces pauvres gens, auxquels on a prêché si longtemps le mépris des traditions paternelles, ne ferions-nous pas beaucoup mieux, tout en restant dans notre rôle de laïques, d'appliquer quelques-uns des moyens qu'employaient les religieux des temps réputés barbares pour s'emparer des intelligences et se concilier les cœurs ? Cet art, les moines le possédaient à un degré très-éminent. Cependant, ce serait une grave erreur de croire que leurs vertus et leurs bienfaits fussent toujours récompensés par la gratitude des populations. En ce temps là, comme aujourd'hui, il existait des hommes qui ne reconnaissaient d'autres lois que leurs passions. Il y a, dans le Cartulaire de Redon, un grand nombre de chartes où sont racontés les méfaits de ces hommes de rapine et de sang. Un jour, l'un d'eux, Olivier de Pontchâteau, se livra à de tels brigandages, que le duc Conan fut obligé de venir, à la tête d'une armée, faire le siège de l'abbaye de Saint-Sauveur, transformée en forteresse ! Toutefois, quelle que fût la violence de ces

hommes de fer, il était rare qu'ils persévérassent dans leur iniquité. Ponchâteau lui-même, après avoir, pour la seconde fois, exercé d'affreux ravages sur les terres de l'abbaye, courba la tête et se frappa la poitrine lorsqu'il apprit que Benoit, évêque de Nantes, avait fulminé contre lui l'anathème !

Le cartulaire de Redon nous fait assister à la pénitence publique de plusieurs de ces hommes farouches qui, touchés de la grâce, s'en venaient, accompagnés de tous leurs parents, faire amende honorable au pied des saints autels. Plusieurs, en expiation de leurs péchés, vouaient leurs enfants à la vie du cloître, ou sollicitaient la faveur de se revêtir eux-mêmes, à l'heure de la mort, de l'habit monastique, comme si c'était là l'un des moyens les plus puissants d'expier des crimes accumulés.

Dans les actes de donations qui abondent dans le cartulaire, se peignent au vif l'esprit et les mœurs de nos ancêtres. Nous nous bornerons à un seul exemple. Après l'expulsion des Normands par Alain Barbe-Torte, quelques-uns de ces pirates, à ce qu'il paraît, étaient entrés en arrangement avec les seigneurs du pays. L'un d'eux, appelé Gurki, s'était emparé de la presqu'île de Locoal, à l'extrémité du diocèse de Vannes, et l'on attribuait à cet homme, qui portait toujours des vêtements de laine blanche, un caractère féroce. Cependant, l'étranger s'étant laissé toucher par les prédications de Catwallon, abbé de Saint-Sauveur, lui fit concession, en 1037, de la moitié de son domaine, qu'il sépara par un fossé de la portion à lui réservée.

Messieurs, il y a peu de semaines nous visitâmes, MM. de Kerdrel, Delabigne-Villeneuve et moi, les ruines du prieuré de Locoal, qui touche à une église incontestablement romane, et dans laquelle M. de Keranflec'h a découvert le tombeau de saint Goal. A l'extrémité de la presqu'île une croix s'élève, sur laquelle sont inscrits en caractères incontestablement carlovingiens ces mots : *Crux Prostlon*. Or, vous saurez, Messieurs, que la femme de Pascweten, dont les cendres, dit le cartulaire de Redon, reposaient dans l'église de Saint-Sauveur, portait ce même nom de Prostlon. L'érection de la croix pourrait donc, avec quelque vraisemblance, être attribuée à cette princesse, d'autant plus que la tradition du pays rapporte qu'une grande bataille a été livrée autrefois dans ce lieu entre les Bretons et les Normands, et que,

d'un autre côté, nous savons, par le cartulaire de Redon, que Pascoweten, tombé aux mains des pirates, y échappa, grâce aux moines de Saint-Sauveur qui payèrent sa rançon.

Le cartulaire vous fournira, Messieurs, les plus précieux renseignements sur une foule d'autres points. Voulez-vous, par exemple, tracer exactement sur une carte les limites de l'occupation bretonne au ix^e siècle? Examinez, d'après les chartes, où commencent et où s'arrêtent certaines dénominations géographiques, telles que *Plou, Lan, Tref, Loc, Pen, Poul, Ker*, etc. Ici vous remarquerez que tout porte le cachet breton; un peu plus loin, vous verrez que c'est un autre élément qui domine. Les noms des témoins cités dans les actes ne seront pas d'un moindre secours pour établir les frontières des deux contrées. En effet, dans le pays *gallo*, à Coiron, par exemple, les noms d'hommes en 849 sont tous germaniques; ainsi : Waning, Adalfred, Adaling, Wandefred, Unfred, etc. Dans le pays breton, les noms ont une toute autre physionomie : c'est *Gurhoiarn*, l'homme de fer; *Guencalon*, le cœur pur; *Lathoiarn*, la verge de fer; *Bleisbaro*, le loup garou; *Cadwalart* ou *Cadgualart*, le chef du combat, etc.; tous noms significatifs qu'on retrouve, pour la plupart, soit dans les cartulaires, soit dans les poèmes gallois.

Tous ces noms, vous le savez, Messieurs, étaient personnels aux ix^e et x^e siècles. Les noms de famille n'existaient pas encore; ils ne commencent à poindre que dans la première moitié du xi^e siècle. Alors on voit les fils hériter soit du nom de baptême, soit du sobriquet, soit du nom de terre par lesquels se désignent leurs pères. A ce propos, Messieurs, veuillez me permettre de vous citer deux exemples qui vous intéresseront, car ils concernent deux familles historiques de notre pays, dont l'une, célèbre par le haut rang qu'elle a occupé et par la fondation de Saint-Gildas-des-Bois, a cessé d'exister, et dont l'autre, après avoir donné à la France, sous saint Louis, l'un des héros de la Massoure, l'a dotée au xix^e siècle d'un écrivain, ou plutôt d'un *barde* dont le nom durera aussi longtemps qu'elle.

Vers le milieu du xi^e siècle, un chevalier nommé Bernard avait fait bâtir un château sur une roche qui domine la Vilaine. Avec le temps, ce Bernard fut désigné dans le pays par le surnom de *de Rupe*; puis, quand son fils recueillit l'héritage paternel, on l'appela *Dominus Rupis Bernardi*, c'est-à-dire le seigneur, le sire

de la Roche de Bernard, d'où le nom de la Rochebernard, devenu héréditaire dans la famille. Vers le même temps, et dans le même diocèse, un autre chevalier nommé Brient, *Brientius*, faisait bâtir un château qui, du nom de son fondateur, s'appela *castellum Brientii*, et de là aussi, Messieurs, la maison de Châteaubriand à laquelle appartenait bien, quoiqu'on ait pu dire, l'auteur des *Martyrs* et du *Génie du Christianisme*.

Après l'histoire des familles vient naturellement celle de leurs domaines. Le cartulaire de Redon est riche en détails sur ce point; il y est souvent parlé non-seulement des palais des rois de Bretagne, tels que Penhars, Clis, Complatr, etc., mais encore des habitations des mactyerns et des châteaux de l'époque féodale.

Mais il est temps de terminer cette longue notice. J'ose espérer que vous me pardonnerez d'avoir abusé si longtemps de votre patience. Comment dans cette ville de Redon, fondée par saint Convoïon et par Nominoë, ne serait-on pas trouvé excusable de s'être complu à parler longuement et de leur personne et de leur temps?

Messieurs, l'empressement avec lequel vous avez suivi nos séances; l'accueil que vous avez fait aux travaux relatifs à l'histoire du fondateur de Redon et de la Monarchie bretonne, attestent que vous appartenez à cette minorité d'élite qui sait respecter le passé, et dont aucune préoccupation matérielle n'a affaibli les nobles sentiments du cœur. C'est là une bien précieuse garantie pour l'avenir! Messieurs, je ne suis pas de ceux qui fulminent l'anathème contre les inventions de l'industrie moderne; je suis même convaincu que Dieu, en permettant à l'homme d'entrer dans cette voie, a eu quelque grand dessein caché, et que, pour emprunter le langage de Joseph de Maistre, *quand la Providence efface, c'est toujours pour écrire*. Mais les folles et coupables utopies qui ont agité notre pays; la soif insatiable de jouissances matérielles qui dessèche tant de cœurs et éloigne de leur clocher un si grand nombre d'imprudents; cette croyance insensée à je ne sais quel avenir où le loup et l'agneau se donneront le baiser fraternel, et où tout le monde vivra grassement dans le meilleur des pays de cocagne possible, tout cela me paraît pour l'avenir chose grave et menaçante. Aussi est-ce un devoir pour nous tous, au milieu de ce débordement d'opinions folles ou perverses et de rêves de satisfactions exclusivement matérielles, de

fortifier notre intelligence par de sérieuses études, et surtout d'élever notre âme vers les régions de la lumière. Messieurs, l'histoire de nos ancêtres renferme les plus sublimes exemples de foi, de dévouement, de courage, de patriotisme, qui aient jamais été offerts à l'admiration d'un peuple. Eh bien ! ne dédaignons pas de les imiter, ces exemples, et montrons-nous, comme nos aïeux, des enfants pleins de respect et d'amour au sein de notre famille, qui est la Bretagne ; des hommes pleins de dévouement, de générosité, d'honneur et de désintéressement au sein de notre cité, qui est la France !

D'unanimes applaudissements accueillent la lecture de ce solide et beau travail.

M. de la Borderie vient à son tour ajouter aux précieuses notions sur les origines historiques de notre pays, puisées par *M. de Courson* dans le Cartulaire de Saint-Sauveur, par un exposé de l'état et des vicissitudes de la ville de Redon durant le moyen âge, à l'aide des documents, la plupart inédits, qu'il a découverts dans les archives de la Bretagne.

Tout le monde connaît le proverbe allemand : *Il fait bon vivre sous la crosse*, exprimant la douceur du joug monacal ; aussi a-t-on vu presque partout au moyen âge des agglomérations d'hommes se former promptement à l'ombre des abbayes. *M. de la Borderie* pense qu'il a dû de même se former de bonne heure un centre commercial et industriel à l'abri du cloître de saint Convoion ; mais ce n'est qu'en 1350 que la ville de Redon a été pour la première fois entourée de murailles. Elles furent reconstruites au xve siècle, sous le règne et par les ordres du duc François II.

Il fait ensuite un tableau plein de vérité de l'organisation de la communauté de ville et des confréries de marchands et d'artisans.

Quand le duc Jean IV vint dans cette ville, en 1350, et y établit les fouages qui sont l'origine de la plupart des impôts qu'on a payés depuis, Redon jouissait d'une prospérité commerciale dont on se ferait difficilement une idée. Le commerce du sel et du vin y étaient surtout très-importants. *M. de la Borderie* cite des enquêtes datées de 1361 à 1370, lesquelles prouvent sans

réplique ce qu'il avance. A la vérité, ces documents prouvent aussi que les diverses industries locales avaient souffert des guerres de la succession; mais elles ne furent pas anéanties, et il n'est pas douteux qu'elles eurent part au grand mouvement de prospérité matérielle dont M. de la Borderie a constaté l'existence dans presque tout le duché. Ces mêmes enquêtes lui permettent d'exposer l'organisation des confrairies des porteurs de sel et des bouehers, lesquels étaient régies par des abbés, titre ordinaire du chef de ces associations pieuses, lequel, ayant porté ombrage aux abbés de Saint-Sauveur, fut plus tard supprimé.

Il termine en exprimant la ferme confiance que les Redonnais n'oublieront pas leur origine et les glorieux faits historiques qui se rattachent au passé de leur ville. Elle a pris naissance, elle a grandi et prospéré, au moyen âge, à l'ombre de la vieille abbaye de saint Convoion et de Nominoë, dont les ancêtres de ceux auxquels s'adressent ces paroles étaient si justement fiers; ceux-ci ne renieront pas la dette de reconnaissance que leurs pères ont contractée envers les moines, dont la science et le patriotisme avaient fait leur prospérité dans le passé; ils reporteront leurs respects sur les dignes successeurs des Bénédictins, les pères Eudistes, et sur leur vénérable supérieur général. En suivant ces nobles traditions, la ville de Redon marchera d'un pas ferme dans la voie de progrès qui semble sur le point de s'ouvrir devant elle, et retrouvera bientôt sa prospérité commerciale du xve siècle.

M. le Président félicite M. de la Borderie d'avoir clos si dignement la dernière séance du Congrès de Redon; il exprime à l'assistance la reconnaissance du Congrès, et remercie au nom du bureau les membres qui ont pris part aux travaux de la session. Puis, proclamant la clôture de la XIV^e session du Congrès archéologique de l'Association Bretonne, il annonce que la session prochaine est assignée, en 1858, à Quimper.

La séance est levée à onze heures.

L'un des Secrétaires,

CH. DE KERANFLECH.

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE DE L'ASSOCIATION BRETONNE.

TOME SIXIÈME.

TABLES DE LA PREMIÈRE PARTIE. — (PROCÈS-VERBAUX.)

Congrès de Saint-Brieuc.

	Pages.
<i>Séance solennelle d'ouverture commune à la Classe d'Agriculture et à la Classe d'Archéologie. — SOMMAIRE. — Ouverture du Congrès. — Discours de M. le vicomte Hersart de la Villemarqué, directeur de la Classe d'Archéologie.</i>	5
<i>Classe d'Archéologie. — Première séance. — SOMMAIRE. — Formation du bureau. — Programme des questions posées au Congrès.</i>	11
<i>Deuxième séance. — SOMMAIRE. — Discussion relative au plan primitif du monument de Lanleff. — Documents relatifs aux travaux des Bénédictins sur l'histoire de Bretagne.</i>	16
<i>Troisième séance. — SOMMAIRE. — Nomination et rapport des Commissions. — Récit d'un voyage archéologique dans les Côtes-du-Nord. — Observations diverses.</i>	33
<i>Quatrième séance. — SOMMAIRE. — Camp de Pordic et inscription antique. — Fouilles de Corseul. — Cuves baptismales de l'époque romane. — Chapelle de N.-D. du Hirel. — Porches d'églises du XIII^e siècle. — Étuves du XV^e siècle au château de Guéméné. — Salle capitulaire de Saint-Maurice de Carnoët. — Châteaux de la Chèze et du Gué de l'Ile. — Importance de l'étude des anciennes maisons datées.</i>	36

<i>Cinquième séance. — SOMMAIRE. —</i> Utilité d'un supplément aux <i>Preuves de l'Histoire de Bretagne</i> , de D ^{om} Morice; plan à suivre dans ce supplément.	40
<i>Sixième séance. — SOMMAIRE. —</i> Les proverbes bretons. — Hommages divers; rapports sur les ouvrages qui en font l'objet. . .	45
<i>Septième séance. — SOMMAIRE. —</i> Importance de l'émigration bretonne dans la péninsule armoricaine aux v ^e et vi ^e siècles. . .	50
<i>Huitième séance. — SOMMAIRE. —</i> Limites successives du domaine congéable dans leur rapport avec celles de la langue bretonne. — Abbaye de Beauport; date de la construction de ses différentes parties; indication de la destination primitive de chacune d'elles. . .	54
<i>Neuvième séance. — SOMMAIRE. —</i> Suite de l'enquête archéologique. — Reprise de la 17 ^e question, relative à l'émigration bretonne. — Étude sur les Missionnaires bretons au xvii ^e siècle, Michel Le Nobletz, le P. Maunoir, etc. — Notice sur la famille Portsмоguer. — Vœu relatif au nom du bâtiment de la marine impériale <i>Le Primauguet</i> . — Rapport sur l'excursion archéologique. . .	71
<i>Dixième séance. — SOMMAIRE. —</i> Rapport de la Commission des Vœux, adoption de ses conclusions. — Rapport sur l'ouvrage de MM. de Geslin et Barthélemy : <i>Les anciens Évêchés de Bretagne</i> . — Recherches infructueuses faites dans les archives de Bretagne, pour découvrir des lettres du cardinal Mazarin; explication de ce résultat. — Origine armoricaine d'une partie des légendes de la Table-Ronde.	87

Congrès de Redon.

<i>Séance solennelle d'ouverture commune à la Classe d'Agriculture et à la Classe d'Archéologie. — SOMMAIRE. —</i> Ouverture du Congrès. — Discours de M. le vicomte de la Villemarqué, directeur de la Classe d'Archéologie de l'Association Bretonne. — Élection du bureau de la Classe d'Archéologie pour le présent Congrès. . .	95
<i>Classe d'Archéologie. — Première séance. — SOMMAIRE. —</i> Lecture du programme des questions proposées pour le Congrès. — Inscription des membres qui ont l'intention de les traiter. — Désignation du but et du jour de l'excursion archéologique.	100
<i>Deuxième séance. — SOMMAIRE. —</i> Statistique monumentale des piliers de pierre, et en général des monuments qui paraissent avoir servi de sépulture aux anciens Bretons. — Données que fournissent	

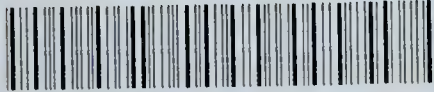
les monuments pour la représentation des personnages de l'Histoire de Bretagne. — Procès-verbal de la translation des restes des tombeaux historiques de l'église des Carmes, à Ploërmel. — Procès-verbal des monuments figurés de l'église abbatiale de Redon, en 1670. — Discussion des divers systèmes auxquels a donné lieu l'émigration des Bretons insulaires en Armorique.	103
<i>Troisième séance.</i> — SOMMAIRE. — Discussion philologique et historique relative à l'émigration bretonne. — Inscription en langue galloise d'un cercueil découvert à Loemarech.	114
<i>Quatrième séance.</i> — SOMMAIRE. — La politique de Nominoë et la bataille de Ballon. — Légende du bœuf de Malestroit. — Association Cambrienne.	125
<i>Cinquième séance.</i> — SOMMAIRE. — Dépôt d'un ouvrage de M. Luigi Odorici, conservateur du Musée de Dinan. — Discussion au sujet de l'existence à Rennes d'un temple dédié à Junon Monète et de la découverte, vers 1774, d'une inscription et d'une patère près de la Cathédrale. — Interprétation de l'inscription romaine de la porte Mordelaise de la même ville.	135
<i>Sixième séance.</i> — SOMMAIRE. — Communication de M. l'abbé Brune, concernant un plan d'église ogivale et devis à l'appui. — Visite archéologique de l'église Saint-Sauveur de Redon.	139
<i>Septième séance.</i> — SOMMAIRE. — Chapelle gallo-romaine de Langon. — Discussion sur les moyens de la conserver, sans altérer son caractère; examen et appréciation des fresques qui y ont été découvertes.	245
<i>Huitième séance.</i> — SOMMAIRE. — Géographie romaine du Finistère. — Voie romaine entre Vannes et Lokmariaker. — Bataille de Ballon. — Origine des diocèses de Nantes, Vannes et Rennes.	150
<i>Neuvième séance.</i> — SOMMAIRE. — Visite des ornements d'église exposés par M. Lemoine. — Origine des sièges épiscopaux de Vannes, Rennes et Nantes. — Voies romaines. — Danse macabre de Kermaria-Nisquit, en Plouha. — Sceau du Provincial des Trinitaires. — Lettre de l'abbé Travers sur les vitraux de l'ancienne église paroissiale de N.-D. de Redon.	156
<i>Dixième séance.</i> — SOMMAIRE. — Rapports sur l'excursion archéologique du Congrès et sur la visite monumentale dans la ville de Redon. — La légende de saint Bieuzy. — Vers de Marbode, sur la ville de Rennes et ses habitants. — Le cartulaire de Redon, documents relatifs à l'histoire de cette ville.	163







GETTY RESEARCH INSTITUTE



3 3125 01182 1879

